

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE PARCOURS AMOUREUX DANS LA RUE,  
UNE QUÊTE D'ENRACINEMENT ET DE SENS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SEXOLOGIE

PAR  
MARIE-HÉLÈNE PROULX

FÉVRIER 2010

# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

## Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Ce mémoire porte mon nom mais il n'en est pas moins le fruit du labeur de plusieurs personnes. Et si, dans ce parcours, j'ai appris les rudiments de la sexologie, j'en ai appris encore plus long sur la générosité.

Merci premièrement à mes deux directeurs, Hélène et Martin, pour avoir eu la patience nécessaire pour éveiller le petit côté scientifique en moi. Vous m'avez promis votre soutien et me l'avez gardé, même lorsque je baissais les bras. Et, derrière toutes les hésitations et les cabotinages de ma plume, il demeure une trace indélébile : celle de mon admiration pour vous.

Mille mercis aussi à cet infatigable correcteur qu'est mon père, qui sait si bien lire dans mes pensées pour y trouver le mot juste, ainsi qu'à ma mère qui a su me soutenir, même dans les moments plus difficiles de ma démarche.

Je ne vous oublierai jamais non plus, jeunes qui m'avez démontré tant d'ouverture et de cœur. Avant de vous connaître, je n'avais pu découvrir cette sensibilité et cette détermination que dans les poèmes et les mythes anciens. Grâce à vous, je sais que l'on peut retrouver aussi cette force vive autour de nous, dans la vie, et que, pour cela, elle vaut la peine d'être vécue, même à travers ses épreuves.

Enfin, je veux souligner la présence de Benito, Farida, Marie-Ève, Liliana, Maude et quelques autres proches qui, avec tendresse, me tendez la main, pour m'entraîner loin de la marge de mes rêves, où je me perds, moi aussi, si souvent.

En vous, j'ai puisé le courage d'essayer d'aider ainsi que les mots pour dire merci!

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	vii
RÉSUMÉ .....	viii
Première partie : La problématique et la méthodologie.....	1
CHAPITRE I Problématique et objectifs.....	2
1.1 Problématique.....	2
1.2 Objectifs du mémoire .....	5
CHAPITRE II Recension des écrits.....	6
2.1 Qui sont les jeunes de la rue .....	6
2.2 La maltraitance, du milieu d'origine à la rue.....	8
2.3 La santé globale.....	13
2.4 La perception des pairs et scénarios amoureux ou sexuels.....	15
2.5 Liens entre intimité, vulnérabilité et prostitution.....	17
2.6 Les services offerts aux jeunes .....	21
CHAPITRE III Cadre théorique et méthodologique ancré .....	24
3.1 Cadre théorique.....	24
3.2 Questionnement dans une perspective qualitative : .....	38
3.3 Planification opérationnelle .....	39
3.3.1 Stratégie de recherche .....	39
3.3.2 Population à l'étude .....	39
3.3.3 Les critères d'exclusion relatifs aux troubles psychologiques sévères et à l'état d'intoxication.....	40
3.3.4 Échantillon.....	40
3.3.5 Le recrutement .....	41
3.3.6 Collecte des données.....	41
3.3.7 Analyse des discours.....	44
3.3.8 Considérations éthiques .....	46
3.3.9 Retombées sociales .....	47
3.3.10 Respect des critères de scientificité .....	48
Deuxième partie : Analyse des propos des jeunes .....	49
CHAPITRE IV Des trajectoires familiales difficiles aux conséquences jugées lourdes .....	52
4.1 Grandir avec l'absence .....	52
4.2 Une culture familiale de violence, de maltraitance et d'insolubles conflits.....	54
4.3 Des ruptures de part et d'autre .....	56

4.4	Quelques alliances, envers et contre tous .....	57
4.5	Des rapports avec la famille que l'on recherche, malgré tout .....	58
4.6	Alcoolisme et de toxicomanie dans la famille .....	60
4.7	La consommation des jeunes, une source de conflit familial parmi d'autres.....	61
4.8	Plus d'instabilité que de précarité .....	62
4.9	Des parcours institutionnels déstabilisants .....	63
4.10	Des rapports tendus avec les autorités, les règlements .....	67
4.11	Un passé lourd et encore vivant.....	70
4.12	La faute des parents .....	72
4.13	Séquelles et mécanismes de défense, associés à une enfance difficile .....	73
4.14	Faire face à la musique, malgré tout .....	76
CHAPITRE V Des tentatives et de la nécessité de se bâtir un réseau dans la rue .....		78
5.1	La rue : une perte d'emprise sur sa vie.....	78
5.2	Des souffrances qui rapprochent .....	81
5.3	Tisser des liens malgré tout .....	82
5.4	Des relations menacées d'instinction .....	84
CHAPITRE VI Les jeunes de la rue face à l'amour.....		87
6.1	Des désirs impérieux, souvent basés sur l'apparence et une séduction expéditive .....	87
6.2	Les réflexes de protection en matière de relations sexuelles .....	95
6.3	L'amour exige du temps.....	97
6.4	Des épisodes de vie de couple intenses, recherchés, mais éphémères.....	99
6.5	La famille des partenaires amoureux, des liens parfois significatifs .....	104
6.6	L'amour et les amoureux, pas toujours bien accueillis par la famille .....	107
6.7	Le cercle vicieux de l'instabilité est difficile à briser.....	109
6.8	L'amour dans la rue n'a pas vraiment sa place.....	112
6.9	L'amour et ses rapports complexes à l'argent .....	118
6.10	De la difficulté à s'exprimer en amour.....	121
6.11	Des implications amoureuses minées par les jeux de pouvoir et les infidélités .....	123
6.12	Les rapports à la violence amoureuse .....	128
CHAPITRE VII L'importance des liens d'amitié chez les jeunes itinérants .....		133
CHAPITRE VIII Les rapports aux drogues: un vrai problème, malgré certains bénéfices ..		138
8.1	Des dépendances qui agissent sur les rapports amoureux .....	138
8.2	Il arrive que la consommation rapproche .....	143
8.3	Un cercle vicieux : les épreuves rendent la consommation plus importante .....	144
8.4	Une dépendance qui, actuellement, semble diminuer.....	148
8.5	Les rapports à la prostitution sont utilitaires et parfois investis.....	149

CHAPITRE IX Les rapports ambigus de nos jeunes, confrontés à la parentalité.....	154
9.1 Une source de tension, mais surtout d'espoir.....	154
9.2 De l'idylle du bébé à la dure réalité .....	155
CHAPITRE X Vision de l'avenir et espoir .....	158
10.1 Beaucoup de travail sur soi encore à réaliser, principalement au niveau de la toxicomanie .....	158
10.2 Des raisons précises de remettre l'amour à plus tard .....	159
10.3 Renouer des liens.....	161
10.4 Des rêves encore plein la tête .....	162
10.5 Une famille et un soutien concret .....	164
10.6 Enfin un amour stable, plus loin de la rue .....	166
10.7 Développer des relations authentiques et ouvertes .....	168
10.8 De l'autonomie et d'une ouverture aux transformations.....	171
CHAPITRE XI Un regard critique sur une aide attendue.....	173
11.1 Des interventions inappropriées .....	173
11.2 Des carences évidentes .....	174
11.3 Caractéristiques recherchées chez les intervenants et les services : une qualité d'écoute et de présence presque familiale .....	176
11.4 L'aide parfois suffisante, parfois refusée .....	177
11.5 La thérapie, difficile, mais utile.....	179
Troisième partie : Discussion et recommandations .....	181
CHAPITRE XII Discussion .....	182
12.1 Discussion sur les interrogations soulevées par la démarche .....	182
12.1.1 Comment l'histoire personnelle, la situation de marginalité des individus et les tentatives amoureuses interagissent-elles ensemble?.....	183
12.1.2 Quels sont les aspects plus soutenant ou dévastateurs dans les relations amoureuses des jeunes de la rue?.....	186
12.1.3 Quels sont les signes d'affiliation et de désaffiliation intimes reconnus par les jeunes de la rue?.....	188
12.1.4 Comment s'articule le discours de l'espoir, de la peur et de l'échec amoureux et quelle perception laissera-t-il de l'avenir? Quel rôle y joue l'intervention des services de proximité? .....	193
12.1.5 Quel espace occupe l'idéal amoureux dans l'identité des jeunes de la rue et comment leur discours amoureux s'intégrera-t-il (ou non) aux normes amoureuses actuelles?.....	199
12.2 Limites .....	201
12.3 Pistes d'interventions .....	202
Tableau.....	208

Annexe A	Fiche signalétique et entrevue .....	211
Annexe B	Conditions de vie amoureuses et sexuelles des jeunes de la rue.....	215
Annexe C	L’affiche.....	219
Annexe D	L’entrevue.....	220
BIBLIOGRAPHIE	.....	223

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
Tableau 1 Données factuelles.....	208



## RÉSUMÉ

Cette recherche qualitative porte sur les amours et les relations intimes (amis, amants, famille) de onze jeunes, ayant connu plusieurs mois de vie sans domicile fixe, dans les régions de Montréal, de la Montérégie et de Lanaudière.

Lors des entrevues de quelques heures, ils ont été invités à parler de leurs amours, de leur jeunesse jusqu'aux derniers jours. Les approches d'interactionnisme symbolique et de théorisation ancrée ont alors été utilisées pour analyser les entrevues.

Les jeunes ont révélé des trajectoires et des niveaux de vie variables, ainsi que des stratégies résidentielles très diversifiées. Ils se rejoignent pourtant sur plusieurs points de leur réalité intérieure : d'abord, l'impression de lutter depuis leur jeunesse contre le sentiment de ne se sentir chez eux nulle part, ensuite leur effort continu pour se créer des liens d'intimité et un milieu d'appartenance, par des relations souvent intenses, mais de courte durée, avec des amours, des amis, des amants, des affiliations criminelles ou même des intervenants.

Les nombreuses conquêtes constituent parfois, pour un moment, une source de réconfort ou de fierté. Toutefois, à plus long terme, les jeunes rapportent avec regret et lassitude ces expériences. Ils mentionnent alors les problèmes de dépendances toxiques ou amoureuses, de nombreux mécanismes de défense, parfois violents, qui transforment souvent rapidement leurs tentatives d'intimité en dynamique conflictuelle. Outre les questions de dépendance, ils associent souvent leur difficulté à entretenir des relations durables et à la hauteur de leurs aspirations à une vulnérabilité issue de l'enfance, de leur vie de rue et d'une situation globale de précarité, tant émotionnelle qu'économique et résidentielle. Ils considèrent toutefois que leur transition dans la rue a contribué à leur conviction de la nécessité de prendre le temps de faire la paix avec eux-mêmes et de connaître ceux qu'ils veulent aimer, pour parvenir à construire une vie dont ils seront fiers et des relations empreintes de réciprocité et d'authenticité.

Ces récits de vie ont donc permis de mettre en lumière la relation très ambivalente que ces jeunes entretiennent avec la rue, comme un lieu où les exclus se sentent accueillis, mais où ils se sentent rapidement portés à exclure à leur tour ou à s'en tenir à des relations utilitaires avec leurs pairs, pour orienter leurs efforts et leurs aspirations vers une vie plus stable, ailleurs.

La réflexion des jeunes apporte aussi un regard critique sur les services : bien que leurs avis soient très variables sur la question, ils revendiquent généralement des modèles d'intervention moins autoritaires, plus chaleureux et plus concertés, notamment dans le traitement des questions affectives.

Mots clés : Jeunes de la rue, intimité, amour, interactionnisme symbolique, sexualité, séduction, marginalité, famille de rue

## **Première partie :**

### **La problématique et la méthodologie**

## CHAPITRE I

### PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS

#### 1.1 Problématique

Au cours des dernières années, plusieurs études ont permis de mieux comprendre, ou du moins d'évaluer l'étendue de diverses problématiques touchant la santé mentale et/ou physique, la toxicomanie, la violence, le risque d'itinérance chronique et le taux d'infection sexuelle de ceux que l'on appelle les « jeunes de la rue ». Cette population est donc de mieux en mieux identifiée par la recherche et les services sociaux en termes de problématique et de critères sociodémographiques qui permettent de l'identifier à une population sans domicile fixe, distincte des « jeunes fugueurs » (moins de 18 ans) et des « itinérants » plus âgés (25-30 ans et plus).

Une vaste étude canadienne de la santé publique a été réalisée en 2006 (ASP, 2006a) sur le taux d'infection des jeunes vivant dans la rue. Elle y a recensé des taux d'infection à la gonorrhée (de 20 à 30 fois) et par la chlamydia (10 fois plus) plus élevés que ceux déclarés par population canadienne du même âge. Cette étude ainsi que celle de Roy et *al.* (2003) indiquent que la propension de ces jeunes à échanger des rapports sexuels contre des biens, de l'argent, de la nourriture ou d'un gîte augmente les comportements à risques ainsi que vulnérabilité au VIH. Bien que plusieurs études soient réalisées ici et répondent à des critères élevés de scientificité, il demeure difficile de comparer strictement le taux d'infection déclaré chez les jeunes en général et une proportion calculée à partir d'un ensemble de cas dépistés dans un contexte très différent, où les motivations au dépistage peuvent aussi s'avérer très différentes.

En outre, par-delà les questions d'infection et de sexualité à risque, peu d'études se sont penchées sur les aspects plus relationnels et sur la manière de ces jeunes d'organiser leur vie

avec leurs proches ou leur pairs dans la rue. Certains l'on fait à travers des problématiques précises comme la prostitution (Dorais et Lajeunesse, 2003; Dorais 2006; Dufour 2005, Moïse 2002), la violence (Nyamathi et *al.* 2001; Tyler et Cauce 2002; Wenzel et *al.* 2006), la santé des partenaires (Nyamathi et *al.* 1999) ou encore, à travers l'effet des rapports interpersonnels, de manière plus générale, sur le parcours de marginalité (Bellot 2001; Colombo 2008; Levac et Labelle 2007; Poirier et *al.* 1999; Parazelli 2002). La crainte de reproduire les modèles de violence (Levac et Labelle, 2007; Poirier et *al.*, 1999) de leur enfance ou encore de subir l'influence de leurs pairs (Manseau et *al.*, 2006; Mercier et *al.*, 1999; Parazelli, 2002) les pousse alors, disent-ils, à limiter leurs relations intimes.

L'influence de pairs déviants, partenaires sexuels ou non, sur la vulnérabilité et la chronicité de l'itinérance des jeunes de la rue a d'ailleurs déjà été démontrée qualitativement et quantitativement (Mallet et *al.*, 2007, Mercier et *al.*, 1999; Stein et *al.*, 2002). Ces jeunes, de leur côté, décrivent la rue (Levac et Labelle, 2007, Manseau et *al.*, 2006) comme un lieu où les occasions de rapports sexuels sont fréquentes et les rapports sexuels eux-mêmes souvent non-protégés, même avec des partenaires considérés comme infectés par des ITSS (Agence de santé publique [ASP, 2006b]). Ils disent aussi y entretenir des relations de méfiance et d'exclusion (Bellot 2001; Lussier et *al.* 2002; Parazelli, 2002, Reid et *al.*, 2005) à l'égard de l'autorité et les institutions, dont celles des services sociaux et de santé. En ce sens, plusieurs auteurs (Le Breton, 2006; Parazelli, 2002, Perrault et Bibeau, 2003) font ressortir que les actes considérés comme déviants et les affiliations qui en résultent peuvent aussi être considérés comme des formes d'adaptation à leur situation d'exclusion.

Les jeunes rapportent aussi parfois se sentir jugés par les intervenants qui les entourent, entre autre, dans le choix des personnes de la rue avec lesquelles ils tentent de s'affilier (Goyette et Turcotte, 2004). Ces conclusions, révélant parfois des difficultés dont l'ampleur était méconnue, ou encore la grande « présence des absents » dans les discours rapportés (ceux avec qui les liens sont moindres ou rompus, notamment dans la famille) indique qu'il reste beaucoup à découvrir sur l'évolution des liens d'intimité des jeunes, ainsi que sur leurs interactions et leurs aspirations actuelles. Les intervenants auraient donc intérêt à mieux comprendre les relations amoureuses ou amicales et les tentatives de collaborations entre pairs, afin d'offrir un soutien plus cohérent et global à cette population.

Par cette recherche qualitative, nous voulions avant tout connaître les représentations de l'amour des jeunes de la rue et les significations que peuvent prendre pour eux leurs interactions passées, actuelles ainsi que celles qu'ils voudraient développer. Pour mieux comprendre cette réalité, l'intervieweur a toutefois laissé un espace au désir des jeunes pour donner sens à leur expérience intime et exprimer eux-mêmes leurs choix. Les jeunes ont souvent utilisé cet espace pour décrire d'autres aspects de leur vie, comme la famille, la dépendance ou les règles de la rue, pour expliquer le manque d'intimité, plutôt que leur réalité intime.

Les conclusions de l'étude pourront donner lieu à la publication d'un ouvrage. Des textes plus courts pourront aussi être soumis à des magazines traitant des questions de marginalité, de toxicomanie et de dépendance affective, comme les revues québécoises *l'Intervenant* ou *Intervention* ou encore sur les nouveaux modes d'intervention auprès des plus démunis comme *Nouvelles pratiques sociales*, *Frontières*, *Travail social*, *Sociologie et Société*, *Revue sexologique*. Ils pourront également s'intégrer aux travaux du **CRI (Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale)** de l'Université du Québec à Montréal). Étant donné la popularité de la problématique de l'itinérance, des réflexions de ces jeunes ont aussi été utilisées dans quelques éditoriaux du magazine *Montréal pour enfants*.

## 1.2 Objectifs du mémoire

La présente étude a pour but de contribuer à la compréhension de la vie sexuelle et de l'histoire des jeunes de la rue et de l'importance que celle-ci prend dans leur parcours, entre la rue et la réinsertion sociale. Elle cherche aussi à comprendre comment la situation de marginalité et de précarité, associée à la rue, peut elle aussi moduler les rapports avec le partenaire amoureux ou les autres personnes significatives pour les jeunes de la rue.

## CHAPITRE II

### RECENSION DES ÉCRITS

Cette recension des écrits tente d'abord de définir les jeunes de la rue dans la documentation scientifique. Elle souligne alors toute la difficulté de tenter de trouver une certaine concordance entre cette définition et celle que cette population-cible, décrite comme marginalisée et en démarche active de définition, se donne d'elle-même.

Nous tracerons ensuite le portrait de cette population, en premier lieu, à partir d'un des éléments le plus étudiés, en ce qui concerne les jeunes de la rue, soit le rapport au milieu d'origine, souvent qualifié d'abusif, négligent et lui-même marginalisé. Nous présenterons ensuite les impacts recensés de cette situation d'exclusion et de précarité sur la santé physique, psychologique et sexuelle de ces jeunes.

Nous en viendrons ensuite aux contributions de quelques études, sur la manière dont les jeunes tentent de répondre à leurs besoins, dans la rue, par leur relation avec leurs pairs. Nous tiendrons alors compte des rares études où les relations amoureuses furent évoquées. Nous mettrons ensuite en perspective, à partir des quelques études abordant des aspects plus spécifiques de la sexualité et des relations amoureuses comme la violence amoureuse et la prostitution, comment se créent des normes de marginalisation dont les jeunes de la rue sont non seulement les victimes, mais aussi les acteurs.

Nous montrerons ensuite comment la compréhension actuelle du phénomène de marginalisation, dans la recherche et la pratique, peut moduler l'action à venir et les contributions possibles au bien-être sexuel et plus global de cette population.

#### 2.1 Qui sont les jeunes de la rue

Les travaux fixent habituellement (mais pas toujours) le fait d'être privé de domicile fixe durant un court séjour (au moins 2-3 jours) comme critère de base pour déterminer ceux qui peuvent être considérés comme des « jeunes de la rue » (*street youth*, en anglais). Ce critère est adopté par la principale étude quantitative canadienne (ASP, 2006a, 2006b) ainsi que celle de la principale cohorte montréalaise récente sur les jeunes de la rue (Roy et al., 1999, 2000, 2003, 2004) qui décrit cette population ainsi :

« We defined the term “street youth” broadly so as to encompass as wide a variety of street experiences as possible. We included any youth who, during the year preceding the study, had been obliged to look for a place to sleep on more than one occasion, or had regularly used the services of community organizations involved with street youth in Montréal. » (Roy et al 2008)

Pourtant, dans l'ensemble des études, les critères d'inclusion et d'exclusion servant à définir les « jeunes de la rue » varient beaucoup. Plusieurs études révèlent aussi que la période d'errance urbaine sans domicile définitif peut parfois être longue ou entrecoupée de périodes de sédentarisation ou de soutien résidentiel de la part d'une connaissance (Parazelli, 2002) qui ne donnent pas pour autant l'impression « d'habiter » un lieu (Mercier et *al.*, 1999; Parazelli, 2002). Les consommateurs de drogues ou d'alcool vivant dans la rue se considèrent d'ailleurs souvent plutôt comme alcooliques ou toxicomanes qu'itinérants ou jeunes de la rue (Mercier et *al.*, 1999). L'itinérance peut quand même s'étendre sur plus d'un an dans une proportion pouvant aller de 35 % à 88 % des cas, selon l'étude et le pays de recension (Hyde, 2005; Milburn et *al.*, 2005; Solorio et *al.*, 2006).

À ce propos, Parazelli souligne que « [...] l'hétérogénéité des parcours des jeunes de la rue, tout comme celle des parcours des jeunes itinérants, contraint le chercheur à demeurer très prudent dans le travail d'interprétation du phénomène en laissant une place importante à la parole des jeunes et, par conséquent, à leur propre analyse d'eux-mêmes. » (2002, p. 11). Bellot (2001), comme Dufour (2007) avancent l'idée que la rue, entre le moment où les jeunes y arrivent et celui où ils décident de la quitter, peut avant tout être défini par eux comme un espace de quête de sens et d'évolution.

Selon Bellot (2001), au cours des dernières années, les infirmières ont davantage occupé l'espace d'intervention que les corps policiers. L'article de Bonin et *al.* (2007) évoque bien, en effet, cette nouvelle perspective globale que veulent adopter les acteurs de la santé œuvrant auprès des clientèles marginalisées souffrant de problématiques. Depuis quelques années déjà, constatait Bellot dans ses travaux de 2001, l'approche thérapeutique amène la nouvelle génération d'intervenants à définir sa population et son milieu (la rue) en termes de



risque et d'espace favorable aux pratiques à risque, plutôt qu'en la considérant en termes de pratiques coercitives qui ont contribué à rendre cette population de plus en plus mobile et invisible à travers les années. Une telle volonté de changement des pratiques manifeste une mise en distance de l'image du jeune de la rue perçu comme délinquant et menaçant. Toutefois, comme le démontre l'importance du discours sur le VIH et l'hépatite, encore aujourd'hui, à propos de cette population, le jeune de la rue est souvent encore défini à travers ses pratiques à risque. On continue, selon Bellot (2001), à associer la présence et la fréquentation des jeunes de la rue à la vulnérabilité et même au danger, pour eux et pour les autres.

Bellot (2001) rapporte toutefois, de la part de certains jeunes, une autre vision de l'itinérance, puisque certains disent avoir « fait le point » sur eux-mêmes et leur avenir, durant cette période. De même, concernant les processus d'entrevue de recherches, Poirier et al. (1999) rapportent les propos de jeunes disant avoir profité de l'entrevue pour « s'arrêter » tandis que Dufour (2007) décrit la motivation de faire le point et d'être utile par leur témoignage de ses participantes (non-rémunérées) à raconter leur histoire de prostitution de rue ou d'itinérance. Ces affirmations démontrent la volonté de plusieurs personnes marginalisées à s'impliquer activement dans une meilleure définition d'eux-mêmes, pour contribuer à leur cheminement et à une meilleure compréhension par le monde extérieur, même s'il ne s'agit en aucun cas d'une démarche achevée et que la description qu'ils donnent aujourd'hui d'eux-mêmes et du monde qui les entoure peut être appelée à se transformer, avec le temps et les circonstances.

## 2.2 La maltraitance, du milieu d'origine à la rue

Si peu de travaux ont été produits concernant les interactions sociales et la vie intimes des jeunes de la rue, plusieurs autres, par contre, sont venus documenter les parcours des jeunes de la rue en ce qui concerne la maltraitance dans le milieu d'origine et, une fois dans la rue, les comportements à risque, en particulier en ce qui a trait à la consommation et à la sexualité, au taux d'infection sexuelle et à la maladie mentale.

Entre 1995 et 2003, trois grandes cohortes d'études des jeunes de la rue furent à l'origine d'un grand nombre de publications. L'une, parrainée par l'Université McGill, sous la direction d'Élise Roy, a été réalisée auprès de 1013 jeunes, à partir des gîtes, roulottes, centres de jour et autres services destinés aux jeunes de la rue, identifiés par le fait d'avoir entre 14 et 25 ans, d'avoir manqué plus d'une fois de lieu où dormir et de fréquenter les services destinés à cette clientèle. Les rencontres prennent la forme d'entrevues quantitatives individuelles accompagnées de prises de sang. L'échantillon est composé de 69,3% d'hommes et la moyenne d'âge y est de 19,5 ans. Cette étude, globalement, tente de décrire le taux d'infection sexuelle chez cette population. Bien que l'ensemble de l'étude soit surtout de nature transversale, certains groupes plus restreints de la cohorte de Roy et de ses collaborateurs ont été suivis plus étroitement, lors d'études longitudinales portant sur l'évolution de leur trajectoire, depuis l'entrée dans la rue ou à travers le temps, en ce qui concerne, entre autres, la drogue, la prostitution ou d'autres comportements sexuellement à risque. L'étude ne contenait alors pas de mécanisme d'exclusion pour ceux qui cessaient d'utiliser les services. Une autre étude transversale a été réalisée auprès de 4728 jeunes, dans l'ensemble des grandes villes du pays, entre 2001 et 2003, par l'Agence de santé publique du Canada, pour déterminer les habitudes de consommation et de prises de risque sexuel des 14 à 25 ans. L'étude comptait environ 2 hommes pour une femme. Les lieux de recrutement et les modes d'entrevue (individuel, quantitatif, accompagné de prise de sang et d'urine) y sont similaires, si ce n'est que les jeunes doivent avoir passé au moins 3 jours sans domicile fixe durant les 6 derniers mois. Elle aussi se consacre avant tout aux habitudes de consommation et de prises de risques sexuels mais dresse aussi un bref tableau du milieu familial en termes de marginalisation et de maltraitance.

Une autre étude, réalisée, cette fois, à Seattle, entre 1995 et 1998, malgré son petit nombre de participants (374 jeunes) et leur âge légèrement plus bas (de 13 à 21 ans) peut aussi fournir un point de comparaison intéressant. Cette recherche, d'où sont issues, entre autres, les études de Stewart et *al.* (2004) Tyler et Cauce (2002), fait appel à des types d'entrevue (quantitative) et un mode de recrutement comparables, dans des conditions climatiques comparables (la

rigueur de l'hiver étant un élément nommé par les jeunes dans notre propre étude); cette étude définit, comme la cohorte de Roy, les jeunes de la rue à partir de leur utilisation des services semblable à celle de la cohorte de Roy. Cette recherche se concentre toutefois surtout sur les questions d'agressions subies dans le milieu d'origine et dans la rue. Cette équipe a toutefois effectué une autre recherche plus axée sur la violence subie dans la rue, les moyens de subsistance et les comportements à risque, toujours dans le Nord-Ouest des États-Unis (Whitbeck et *al.* 2004), auprès des 16-19 ans, en utilisant toujours le même mode de recrutement.

Il est toutefois à noter, comme le suggère l'étude qualitative de Mercier et *al.* (1999), auprès d'une trentaine d'utilisateurs de services, que plusieurs de ceux-ci continuent de fréquenter les services dans les mois ou les années qui suivent leur aménagement dans leur propre logement, ou encore, comme l'illustrent les travaux qualitatifs québécois de Rose Dufour (2005) et Michel Parazelli (2002), qu'ils persistent à maintenir même lorsqu'ils ont un appartement, des modes de subsistance étroitement reliés à la culture de rue (prostitution de rue et mendicité).

Pourtant, afin de dresser un portrait plus global de la santé, en tenant compte des moyens de subsistance, et des liens qui ont pu être établis entre ces modes de subsistances, la santé mentale, la toxicomanie et les comportements sexuels à risque, d'autres études apportent des éclairages pertinents, même si leurs critères d'exclusion des participants sont parfois beaucoup plus stricts, telle une étude sur les abus des jeunes filles de 21 ans et moins, durant l'enfance et dans la rue, n'acceptant que les participantes vivant dans la rue de manière continue, sans domicile fixe, depuis plus de 6 mois (Noell et *al.* 2001). Cet élément garde toutefois une grande importance car plusieurs études démontrent que la période d'intégration au milieu de l'itinérance et la durée de celle-ci sont très déterminantes en ce qui concerne la santé mentale (Stewart et *al.* 2004, Martijn et Sharpe 2005), le taux d'infection sexuelle (ASP 2006a), la criminalité (Mallet et *al.* 2004) et même l'apparition d'un niveau clinique de problématique de santé mentale (Martijn et Sharpe 2005). L'initiation aux drogues injectables peut également être étroitement reliée à l'initiation à la rue, puisqu'une partie de la cohorte de

Roy et *al.* 2003, suivant 415 non-utilisateurs de drogues au moment de leur entrée dans la rue, constate qu'au bout d'un an, 13,3% s'étaient initiés à la drogue par injection et 27,3% l'avaient fait au bout de 4 ans dans la rue. Passer 6 mois de plus dans la rue élève même les risques de mortalité de 2,7 fois (Roy et *al.* 2004).

Ces variations selon l'étude ou le sexe des participants concernent notamment la violence subie dans le milieu d'origine. Le tiers (30% des répondants) de l'ASP (2006b) et 44% des répondants de Tyler et Cauce (2002) se disent victimes de négligence. Les violences de tous ordres subies au domicile sont considérées importantes par 41,3% des femmes et 37,7% des hommes de 12 à 20 ans de l'échantillon de Rosenthal et *al.* (2006). Mais il est à noter que dans le cas des études qualitatives, menées auprès de groupes plus restreints mais plus en mesure de décrire eux-mêmes leur situation (de 25 à 50 participants), ce taux peut s'élever jusqu'à 62% (Hyde 2005 ; Mounier et Andujo, 2003). Auprès de leur échantillon de près de 400 jeunes, Tyler et Cauce (2002) sont aussi en mesure de préciser qu'environ la moitié des jeunes (47%) disent aussi s'être fait violenter physiquement et environ le tiers sexuellement par leur parent ou leur tuteur l'égal, durant leur enfance. Pour les jeunes filles seulement, la violence sexuelle subie durant l'enfance peut varier de 38% à 44% selon l'étude (Noell et *al.* 2001; Tyler et Cauce 2002). En plus de cette violence, les études démontrent que 35,7 % des jeunes de la rue ont vécu de nombreux changements de milieux de vie (ces milieux sont peu spécifiés, mais on peut déduire qu'il s'agit de familles d'accueil, centres de réadaptation, foyers de groupe et de retours dans le milieu naturel) et ceux qui ont été déplacés, l'ont été 7 fois en moyenne (ASP, 2006b) et que cette absence de soutien est vivement ressentie par eux (Poirier et *al.*, 1999). Cette violence est bien distincte de celle qui est subie dans la rue et qu'une autre étude de la cohorte de Seattle décrit comme également élevée : 83% ont été agressés physiquement dans la rue, 44,2% sexuellement, 31 % physiquement et sexuellement, d'après les constatations de Stewart et *al.* 2004.

La violence sexuelle est aussi beaucoup plus présente dans certains sous-groupes comme les gays et les bisexuels des deux sexes qui ont subi près de deux fois plus de violence sexuelle dans leur foyer d'origine (44,3% contre 22,3%) et une fois dans la rue (58,7% contre 33,4%),

en plus de vivre, dans la rue comme à la maison, un risque de violence physique plus élevé (Whitbeck et *al.* 2004). Par la suite, ils continuent d'avoir un nombre élevé de partenaires, surtout les HARSAH (45 en moyenne, d'après les résultats rapportés par l'ASP 2006a). Les jeunes filles de la rue ayant déjà vécu une grossesse avant l'âge de 20 ans constituent un autre groupe particulièrement vulnérable. Parmi elles, plus du deux tiers (71,3%) avaient été agressées sexuellement de la part d'un membre de la famille ou d'un étranger, durant leur enfance, contre 56,5% pour les autres jeunes filles de la rue Monréalaise, et lorsqu'elles en ont subie, cela a habituellement été plus jeune et plus grave (davantage de pénétrations anales et vaginales) (Haley et *al.* 2004). D'autre part, bien que cette dernière étude indique aussi que 14,8% des jeunes femmes de la rue de moins de 20 ans disent avoir vécu une grossesse, seulement 6% des jeunes d'une autre étude (Stewart et *al.* 2004) rapportent avoir eu des relations sexuelles menant à la naissance d'un enfant. Étant donné la réticence que démontrent les jeunes hommes (2007) et femmes (1997) marginalisés interrogés qualitativement par Manseau et *al.*, à opter pour l'avortement, ces résultats amènent plus de questionnement que de réponses.

Plusieurs études suggèrent donc une corrélation entre la situation de vulnérabilité dans l'enfance et une plus grande vulnérabilité sexuelle et la multiplication des prises de risques sexuels de ces même jeunes, une fois dans la rue, que celles-ci soit associées à l'orientation sexuelle, au fait d'être une femme ou d'avoir déjà subi de la violence. Ainsi seulement 16,8% des jeunes femmes victimes de violence durant leur enfance qui ont été sexuellement actives, au cours des trois derniers mois, utilisaient toujours le condom (Noell et *al.* 2001). Elles ont aussi davantage de partenaires que les autres et près de 40% d'entre elles ont subi de coercition sexuelle au cours de 6 derniers mois. (Noell et *al.* 2001). Il est à noter toutefois que, selon l'étude longitudinale de Solorio et *al.* 2005, menée auprès de 261 jeunes, entre 12 et 20 ans, des rues de Los Angeles, rencontrés chacun à 6 reprises durant deux ans, le fait de s'identifier comme homme gay ou bisexuel (2,9 fois plus de risques) ou comme femme hétérosexuelle (2,2 fois plus de risques), d'avoir été impliqué dans une grossesse et d'avoir mis quelqu'un enceinte (2,3 fois plus de risques) sont des facteurs associés à un risque élevé

de contracter un ITSS. Les auteurs de cette étude soulignent toutefois que l'usage inconstant du condom au cours des pratiques sexuelles des 3 derniers mois n'a pas permis ici de prédire une telle augmentation.

### 2.3 La santé globale

Les chercheurs de l'équipe de Solorio et *al.* 2005 précisent aussi que de ne pas avoir d'appartement fait plus que doubler les risques d'être infecté par une ITSS. L'étude de l'ASP 2006a va même jusqu'à parler d'une « épidémie cachée » de chlamydia chez cette population et d'une proportion encore plus élevée de gonorrhée, comparé au reste de la population (20 à 30 fois plus). Cette dernière étude (ASP 2006a) conclut toutefois que, bien que 47% des jeunes de la rue déclarent ne pas avoir utilisé le condom lors de leur dernière relation sexuelle, le fait d'avoir déjà contracté un ITSS modifie peu les comportements face au condom de ces jeunes. Plusieurs problématiques d'ITSS tendent aussi à s'aggraver avec l'âge des participants (19 à 25 ans pour l'ASP 2006a et 18 à 25 ans pour Roy et *al.* 1999 et Roy *al.* 2001), surtout en ce qui concerne les Hépatites B et C. Le risque est considéré de deux à 4,5 fois plus élevé d'être infecté par l'Hépatite B, chez ces groupes d'âge que chez la partie plus jeune de l'échantillon et pour l'Hépatite C de 3 à 6,7 fois plus élevé chez ces groupes d'âge que chez la partie plus jeune de l'échantillon. Ces deux équipes de recherche mettent aussi en parallèles le risque d'infection par l'hépatite et la consommation de drogue par injection, qui augmentent de 3,2 fois le risque d'infection à l'Hépatite B (Roy et *al.* 1999) et de 42 fois le risque d'infection à l'Hépatite C (Roy et *al.* 2001). Les chercheurs des cohortes de l'Agence de santé publique (ASP 2006b) et de Roy et *al.* (2003) suggèrent alors que les campagnes de vaccination massive pour l'Hépatite B ainsi que le taux de consommation de drogues injectables plus élevé chez les jeunes de la rue plus âgés puissent expliquer, en grande partie, ce phénomène.

La consommation de drogues injectables est souvent aussi précédée de l'usage de plusieurs autres drogues dont les hallucinogènes, l'héroïne, la cocaïne et le crack (Roy et *al.* 2003). Certaines études parviennent aussi à identifier, dans leur population de jeunes de la rue, des

problématiques de santé mentale qui prennent davantage la forme d'abus d'alcool et de drogues pour les hommes et de réaction à un traumatisme et de troubles psychologiques (comme la dépression, mais peu spécifiés) chez les femmes (Martjin et Sharpe 2005). Plusieurs études ont également décrit les formes de détresse psychologique et ou encore d'hypervigilance, qui est une composante du syndrome post-traumatique (Stewart et *al.* 2004). De plus, 18% des jeunes de la rue manifestent suffisamment de symptômes pour correspondre clairement à un diagnostic de syndrome post-traumatique (Stewart et *al.* 2004) bien que plusieurs symptômes apparaissent souvent ici en nombre souvent insuffisant pour les classer comme syndrome post-traumatique, tel que décrit par le DSM IV : Les symptômes les plus couramment recensés sont l'évitement et l'état de choc (Stewart et *al.* 2004).

L'étude de Mounier et Andujo (2003) constate qu'afin de réduire les situations conflictuelles auxquelles ils sont exposés et les dissonances cognitives que peut générer chez eux leur propre mode de vie, les jeunes peuvent faire appel à des réactions matures, comme l'affiliation, l'observation de soi, l'anticipation, l'humour, la sublimation ou l'altruisme, ou encore, à des mécanismes de défense comme les passages à l'acte impulsifs ou agressifs, les comportements passifs-agressif, l'hypocondrie, la distorsion des perceptions, le désaveux (incluant le déni, la projection, le recours à un univers imaginaire), les réactions physiques (incluant aussi la dissociation, l'inhibition de ses sensations ou leur déplacement sur un autre objet) ou encore les comportements obsessionnels. En s'appuyant sur les résultats de l'échelle de DMRS, Perry (1990), Mounier et Andujo (2003) en viennent à la conclusion que même si l'ensemble des jeunes utilisent des mécanismes de défense, dans l'ensemble, les réactions des jeunes de la rue sont aussi souvent matures qu'immatures, et varient selon les situations ainsi que la variété des personnalités. Il n'en reste pas moins que, comme le démontrent les travaux Roy et *al.* (2004), le taux de mortalité des jeunes de la rue de 16 à 19 ans est 11,4 fois plus élevé que celui du reste de la population et la cause première des décès de 26 de leurs participants est, de loin, le suicide (la moitié d'entre eux), suivie de la surdose de drogue (8 décès) où, comme l'indiquent les auteurs, il est difficile de différencier l'accident et la tentative d'en finir avec la vie. Le fait d'être séropositif est l'indice que l'analyse multivariée

de régression, adoptée par l'équipe de Roy et *al.* (2004), a révélé comme le plus étroitement relié au risque de décès de leurs participants.

Par ailleurs, la recherche longitudinale de Sullivan et *al.* (2000), portant sur 520 itinérants (d'une moyenne d'âge de 39 ans toutefois) démontre que les itinérants diagnostiqués comme souffrant de maladie mentale (et qui en présentent encore des symptômes, selon le DSM III), ont plus de difficultés à répondre à leurs besoins de base comme le logement, les vêtements, le budget ou la recherche d'emploi et même, à situation égale, démontrent plus d'insatisfaction envers leur vie. Par ailleurs, Tarasuk et *al.* (2005), un groupe de chercheurs qui ont questionné 261 jeunes Torontois de 16 à 24 ans, sans domicile depuis au moins 10 jours, sur leurs habitudes alimentaires, démontrent qu'indépendamment de la santé mentale, ceux-ci souffrent de carences alimentaires, relatives surtout au fer et au B-12 pour les filles et aux vitamines A et C pour les garçons.

## 2.4 La perception des pairs et scénarios amoureux ou sexuels

Mais que les recherches se déroulent en Australie, à Los Angeles ou au Québec, les principales causes de départ de la maison sont les abus et les conflits des jeunes avec leurs parents (ASP 2006b; Hyde 2005; Levac et Labelle, 2007; Parazelli, 2002; Poirier et *al.* 1999; Rosenthal et *al.* 2006). Dans les études quantitatives, le besoin d'indépendance et l'attrait des relations interpersonnelles dans la rue figurent ensuite parmi les autres grandes motivations à quitter la maison (ASP 2006b; Hyde, 2005). Les jeunes tentent souvent ainsi d'échapper à un milieu souvent lui-même marginalisé, où la consommation des parents est responsable de 30% des conflits (Hyde, 2005), auquel se joignent d'autres facteurs de précarité : en 2003, 15 % des jeunes de la rue du Canada avaient déjà connu l'itinérance avec leur famille durant leur enfance et plus du tiers l'incarcération d'un parent (ASP 2006b). Depuis 1999, plusieurs études qualitatives ont exploré la réalité relationnelle des jeunes Montréalais et ont pu y constater que, durant les moments qui suivent l'arrivée dans la rue, les jeunes retrouvent souvent, en quelques heures, un réseau de soutien susceptible de les aider à répondre à leurs besoins de base et à favoriser l'affirmation de leur identité (Parazelli, 2002).



Certains auteurs soulignent cependant le fait que les personnes désignées comme des amis, des amoureux ou des protecteurs, dans la rue, incitent souvent à des comportements à risques, dont la consommation par injection chez les filles (Roy et *al.*, 2003), la délinquance (Bellot, 2001), une sexualité non protégée (Warr et Pyett, 1999), la prostitution, ainsi que des liens de dépendance qui peuvent mener à diverses formes de victimisation (Dorais, 2006). De plus, les groupes de jeunes marginalisés deviennent davantage la cible des répressions des autorités, lorsqu'ils sont rassemblés (Bellot, 2001; Parazelli, 2002), élargissant ainsi le fossé entre eux et le monde hors de la marge. La croissance de ce risque d'adopter « sa famille de rue » comme l'appelle Parazelli (2002), pour s'éloigner de sa famille d'origine, ou d'adopter des comportements criminels, comporte aussi sa part de risque, puisque, sur une période d'un an, le maintien du soutien de la part de la famille d'origine ainsi que l'absence de comportements criminalisés de la part du jeune sont deux facteurs importants qui permettent la réintégration de la famille par les jeunes, à l'intérieur d'une année (Milburn et *al.*, 2005). Tout comme les recherches scientifiques, axées de plus en plus sur la prévention du « risque » que constitue la rue, les intervenants oeuvrant auprès d'une clientèle itinérante tendent alors à encourager les utilisateurs de leurs services à valoriser d'autres liens que ceux qu'ils pourraient vivre dans la rue (Bellot, 2001; Poirier et *al.* 1999). Dans ce contexte, l'interdépendance et la réinsertion sociale sont presque présentées comme des opposés (Goyette et Turcotte 2004).

Mais dans la grande majorité des cas, les jeunes, surtout ceux qui passent le moins de temps dans la rue, finissent par adopter une attitude de retrait face à leurs pairs, n'allant chercher dans la rue que les services pouvant répondre directement à leurs besoins de base ou contribuer à leur réinsertion sociale, surtout en terme de parcours. La rue est aussi décrite comme un lieu de déchéance (Manseau et *al.*, 2007; Parazelli, 2002) « dure », « hostile » et « épouvantable » (Reid et *al.*, 2005). Cette déchéance est associée parfois à certains aspects plus extérieurs de la vie de rue (la nonchalance, la malpropreté) (Manseau et *al.*, 2007) ou à la violence, au problème de santé mentale et de toxicomanie qu'ils y observent (Mercier et *al.* 1999; Parazelli 2002; Reid et *al.*, 2005). Les jeunes disent aussi craindre de reproduire les

modèles de violence qu'ils ont vécus, s'ils s'aventurent dans des relations plus intimes (Levac et Labelle, 2007; Lussier, 2002; Poirier et *al.*, 1999). Ils disent aussi considérer la rue plus propice aux conflits et à la brutalité qu'aux liens d'amitié et d'amour authentiques (Levac et Labelle, 2007, Poirier et *al.* 1999). À ce sujet, une étude de Wenzel et *al.* (2006) auprès de femmes d'un même quartier et de revenu comparable, fait ressortir que les femmes vivant dans la rue subissent beaucoup plus de violence physique, psychologique et sexuelle que les autres.

Pourtant, Mallet et al 2004 et Parazelli 2002 reconnaissent aussi que, pour plusieurs jeunes, la rue est aussi un lieu de solidarité où sont pratiquées diverses formes d'activités plus créatives (dessin, écriture, écoute de musique), tandis que Wright et al. (2006) démontrent, suite à leur recherche-action, que la contribution des pairs aidants peut aussi être bénéfique, surtout si elle est bien encadrée, par exemple, dans des démarches visant la réduction de drogue par injection. D'autre part, même si les femmes vivant dans la rue subissent plus de violence que les personnes partageant les mêmes caractéristiques sociodémographiques, Wenzel et al. (2006) précisent que cette violence durant les 6 derniers mois provenait du partenaire amoureux dans 10,4% des cas, alors qu'elle était subie encore plus souvent de la part d'un ami ou de la famille, 11%, d'un partenaire sexuel 13,7% et deux fois plus souvent (23,3%) de quelqu'un qui ne fait pas partie des intimes. La recherche de Nyamathi et *al.* (1999) démontre que le fait d'établir des relations amoureuses contribue à une réduction des comportements à risque des femmes vivant dans la rue et à une meilleure prise en charge de leur santé physique, psychologique et sexuelle.

## 2.5 Liens entre intimité, vulnérabilité et prostitution

Chez les jeunes, les différentes études rapportent que seulement entre 12% et 16% se considèrent en relation stable (Mallet et al., 2004; Martijn et Sharpe, 2006; Poirier et al. 1999). Pourtant, lors de la démarche qualitative de Levac et Labelle (2007) auprès des jeunes garçons du Refuge, l'absence de soutien de la part d'une partenaire et d'une aspiration amoureuse autour de laquelle ces jeunes garçons pourraient mobiliser leurs efforts est

directement nommée parmi les causes de détresse et de démotivation. À première vue, les études québécoises rapportant les propos de jeunes de la rue ou toxicomanes, qui disent vouloir « reconstruire leur vie » avant d'être « prêts à vivre une relation amoureuse » (Mercier et *al.*, 1999; Poirier et *al.*, 1999), peuvent laisser supposer que les rêves amoureux, même remis à plus tard, demeurent bien présents dans l'esprit des jeunes de la rue.

Plusieurs auteurs ont décrit la transformation actuelle des liens d'intimité, à travers des approches si ce n'est sociales (Giddens 1992, Bauman 2004) au moins constructivistes (Schnarch 1991) et fortement influencées par l'aspect symbolique de la relation amoureuse. Ces approches soulignent le refus général des nouvelles générations des perceptions traditionnelles de ce que Giddens appelle « l'amour romantique », où chaque partenaire prendrait en charge un aspect de la relation, le plus souvent celui de la vie sentimentale, pour la femme et du cadre économique du couple, pour l'homme. Bien que Giddens définisse « l'amour convergent » en terme de relation plutôt que de moments privilégiés, cette relation se caractérise néanmoins par l'accord temporaire et renouvelable entre partenaires, pour continuer ou non sur une voie commune et approfondir leur relation.

On peut parler de relation pure lorsque les deux partenaires tombent d'accord sur le fait que chacun d'entre eux tire « jusqu'à nouvel ordre », suffisamment de bénéfices de leur relation pour que celle-ci soit digne d'être continuée<sup>1</sup>.

Cette perspective a alors transformé une union qui était autrefois la base d'une organisation sociale et d'une interdépendance fondée en grande partie sur des besoins plus utilitaires (le mariage, la famille) en une source recherchée de valorisation et d'harmonie intime, ce qui a haussé les exigences de chacun envers le lien amoureux. Mais l'importance accordée à un dévoilement harmonieux comme source d'accomplissement personnel a accru, par le fait même, la crainte de tout ce que pouvait représenter l'échec de cette tentative d'atteinte de l'intimité. De même pour les jeunes de la rue, l'espoir de retrouver dans la rue un autre mode d'interaction que celui de la famille, telle qu'ils la connaissent, et des relations basées

---

<sup>1</sup> Antony Giddens, *La transformation de l'intimité*, p.82

d'avantage sur le respect est aussi bien présent dans le discours (Hyde, 2005; Parazelli, 2002). Pour ceux qui vivent les contraintes des Centres Jeunesse, la vie de la rue peut aussi représenter une forme de liberté, notamment sexuelle (Manseau et *al.*, 2007; Poirier et *al.* 2007).

Schnarch considère aussi que les individus peuvent d'autant plus y trouver l'équilibre recherché que le couple parvient à ne plus faire reposer la responsabilité sentimentale du couple sur les épaules d'un seul partenaire. Giddens de son côté, tient davantage compte des exigences d'égalité, sur le plan tant pratique qu'économique, afin qu'un couple puisse aspirer à l'autonomie nécessaire à une égalité au plan sentimental. Giddens entrevoit également l'intimité comme un élément clé de la découverte de soi et de l'émancipation affective des jeunes (surtout les jeunes filles). Dorais (2006) et Fournier (2003) stipulent que ces aspirations amoureuses, sont même carrément utilisées par des groupes marginaux recrutant notamment de jeunes fugueuses qu'ils font rapidement mine d'élever, dans leur réseau social, au rang de « sœur spirituelle ». L'amour y devient alors une monnaie d'échange fort prisée.

Moïse (2002) et Dufour (2005) font aussi ressortir que les relations prostitutionnelles donnent parfois lieu à une certaine forme de soutien de la part des clients. Toutefois, Dorais (2006) et Dufour (2005) font aussi ressortir, dans leurs travaux sur la prostitution, que l'individu devient particulièrement à risque de se retrouver dans une situation de plus grande précarité qu'eux-mêmes jugent avec mépris à partir du moment où des carences, qu'elles soient affectives, financières ou liées aux drogues, ne permettent plus aux habitants de la rue ou de la marge de maintenir une image d'autonomie. Lussier et *al.* (2002) et Perrault et Bibeau (2003) insistent aussi sur le fait que les jeunes tendent à intérioriser les normes de leur milieu concernant l'exclusion ou le mépris de certains groupes, dont les jeunes de la rue eux-mêmes, ou encore des groupes plus ciblés comme les femmes ou les jeunes de la rue plus âgés ou qui le sont depuis plus longtemps (ces 3 catégories sont aussi celles qui, selon Mallet et *al.* 2004, sont le plus susceptibles d'organiser leur itinérance autour de la vie de couple).

L'étude Torontoise de Tarasuk et *al.* (2005) révèle même que, pour subvenir à leurs besoins, outre les prestations gouvernementales, les garçons font davantage appel aux vols et aux

ordures que les filles pour se nourrir (10% contre 6%), alors que les filles sont plus enclines à faire appel à la mendicité et aux dons des organismes et des particuliers (75% contre 47%). Cette situation place alors les jeunes et plus particulièrement les femmes dans une situation de vulnérabilité, puisque ceux qui se font ainsi offrir un logis, de la nourriture, de l'alcool, de la drogue ou même de l'argent se retrouvent alors dans une situation où ils se sentent obligés d'offrir leur faveur sexuelle et où, précise l'étude de l'ASP 2006a, la négociation sexuelle pour la protection est souvent réduite, ce qui va de pair avec une réduction de près de 20% (67,1% contre 48,8%) du port du condom. À ce propos, l'étude qualitative et longitudinale de Dunlap *et al.* (2003), portant sur les femmes de tous âges (moyenne 34 ans) du milieu de la vente de drogue, à Harlem, démontre que celles-ci changent souvent de domicile et que l'ambiguïté entourant le concept de « don » ou « d'échange » concernant la drogue ou le logement font parfois que les rapports sexuels refusés mènent parfois à des relations de violence. Par contre, la tolérance de cette situation peut favoriser des situations d'abus sexuels ou encore, comme le démontre aussi la recherche terrain de Moïse, en 2002, l'acceptation, de génération en génération, d'échanges de bien contre des faveurs sexuelles.

Dans leur étude sur les femmes qui pratiquent la prostitution de survie, Warr et Pyett (1999) s'inspirent également des travaux de Giddens pour démontrer que lorsque la fidélité sexuelle, un des derniers symboles de l'amour romantique, ne peut plus servir de consécration intime entre les partenaires, les jeunes filles ont tendance à « réinventer » un amour romantique qui se caractérise par des manifestations stéréotypées de soumission à l'autre. Ces aspirations romantiques dans un monde de règles floues peuvent même devenir propices à la manipulation. Les jeunes filles recrutées par les gangs sont alors régulièrement menacées de violence, ou pire, d'exclusion de ce milieu considéré comme protecteur et soutenant (Dorais, 2006; Fleury et Fredette, 2002; Perrault et Bibeau, 2003) si elles refusent de se soumettre ou de se prostituer.

Les prostituées de 14 à 25 ans sont d'ailleurs plus nombreuses à admettre être arrivées dans la rue avant l'âge de 15 ans que les autres jeunes et rapportent deux fois plus de moments d'ivresse et 5 fois plus de moments de consommation de drogues (Weber *et al.*, 2004). Elles

sont presque deux fois plus nombreuses à avoir des relations non protégées (22 % contre 13 % chez les femmes non prostituées) et ont davantage de partenaires à risque (infectés, UDI, homosexuels ou faisant de la prostitution) (Weber et *al.*, 2002). Avec ou sans souteneur, cette prostitution de rue (féminine ou masculine) se déroule habituellement dans un contexte de plus grande violence ou de perte de pouvoir plus accrue que dans les autres types de prostitution (Dorais et Lajeunesse, 2003; Dufour, 2005; Moïse, 2002). Les comparaisons possibles entre la réalité des femmes et jeunes filles vivant de la prostitution, qui furent plus documentées au cours des dernières années, et celle, sous-documentée, des rapports amoureux chez les autres jeunes de la rue demeurent toutefois difficiles à établir.

## 2.6 Les services offerts aux jeunes

Bellot (2001) identifie alors trois modèles d'intervention qui se sont développés, au cours des années, afin de rejoindre les jeunes de la rue et de les protéger de ces diverses formes de vulnérabilité, risquant de s'accroître avec le temps. D'abord les approches plus éducatives, au début des années '90, où primait avant tout la réponse aux besoins de base aux jeunes de la rue (manger, dormir), comme type de relation à travers lesquels les rapports entre les jeunes et les intervenants étaient favorisés. À ces centres de services se greffaient alors des écoles pour les jeunes de la rue et autres services à partir desquels les jeunes pouvaient aller chercher du soutien et de l'encadrement au moment qu'ils jugeaient opportun (Bellot 2001). Ces approches ont alors permis de répondre aux besoins d'une clientèle urbaine, même si celle-ci avait parfois de la difficulté à obtenir des services de santé, notamment à cause de la méfiance et de l'absence de documents nécessaires (particulièrement la carte d'assurance-maladie) (Bonin et *al.* 2007). Par contre, en région, d'où, selon Bellot (2001) provenait la grande majorité des jeunes de la rue, les services de dépannage ne parviennent pas à suffire à la demande. Alors, faute de ressources, comme dans le nord des Laurentides, dans environ 50 % des cas, les interventions des services locaux se limitent à offrir un billet d'autobus pour Montréal (Carle, Dion-Bélanger 2007)

Cette tendance a été suivie, vers la fin des années '90, par une autre, plus coercitive, où les lieux de rassemblement spontané et des modes de survie (notamment de squeegee) furent de plus en plus sanctionnés par une présence policière accrue et une augmentation du nombre de contraventions, menant parfois à des emprisonnements. Par la suite, la recherche et l'intervention auprès des jeunes montréalais de la rue furent davantage réalisées dans une perspective dite thérapeutique, c'est-à-dire qu'elles ciblaient avant tout les comportements à risques, et les moyens d'en réduire les conséquences, par la distribution de seringues, de condoms de méthadone ou encore, le dépistage, la promotion d'approches comme la réduction des méfaits et l'incitation à des pratiques sexuelles plus sécuritaires. Cette tendance a également été remarquée par d'autres chercheurs (Manseau et al 2007), sous forme de diverses formations en éducation sexuelle, dispensées par différents organismes offrant déjà des services d'informations, de références et de distribution de condoms et de seringues aux populations itinérantes.

Les jeunes itinérants de Montréal interrogés sont d'ailleurs généralement en mesure de désigner quelques ressources où ils peuvent aller chercher de l'information, des soins et du matériel et considèrent même souvent la distribution de condom gratuite comme une manière de réduire leurs risques sexuels, adaptée à leur situation d'itinérance (Manseau et al. 2007). Ils se disent même prêts à aller consulter, au besoin, pour recevoir des soins de santé à condition de ressentir, de la part des intervenants, une attitude non moralisatrice et sans jugement. Pourtant, le message principal que livrent encore les jeunes femmes (Reid et al., 2005) ou les jeunes hommes (Labelle et Levac, 2007 Manseau et al. 2007) des rues montréalaises, à propos des services sociaux et médicaux, est d'ailleurs qu'ils se sentent incompris par eux. Ils manifestent également parfois de la colère devant les modes de coercition auxquels ils les identifient (Bellot, 2001). Le fait de vivre dans la crainte de se voir enlever ses enfants par la DPJ peut aussi biaiser le portrait que certaines jeunes femmes sans-abri donnent de leur situation (Lecompte et al. 2007).

Une attitude basée sur la confiance et le respect des choix de vie demeure néanmoins fondamentale, selon Bonin et al. 2007 pour parvenir à apporter un soutien efficace à la

clientèle itinérante, par certains intervenants de monde infirmier actuel (), afin de parvenir à maintenir les soins continus et préventifs qui permettent un accès privilégié pour un suivi lors des situations de crises. Malgré tout, l'état de la connaissance actuelle des besoins des jeunes et, de la part des jeunes, des services disponibles, ne permet pas toujours de rejoindre les populations vulnérables, ou d'atteindre les objectifs de santé publique, tels que définis au départ. Ainsi, malgré les investissements prévus pour encadrer certains jeunes de la rue particulièrement marginalisés, comme les UDI (utilisateur de drogues injectables), les études révèlent que le fait de fréquenter des services d'échanges de seringues depuis longtemps ne rend pas les jeunes UDI de la rue plus susceptibles d'arrêter leur consommation (Steensma et al., 2005). Il a va de même, selon Bellot (2001), des consommateurs de drogues injectables en milieu supervisée qui développent alors une forme de dépendance aux services thérapeutiques, mais trouvent dans cet encadrement un moyen d'éviter l'emprise sur eux d'un milieu plus criminalisé. Pourtant si, par moment, les jeunes de la rue manifestent une certaine méfiance envers les services ou encore, envers les valeurs que représente le monde adulte, au moment de réintégrer la société, leur attitude de rejet de l'intervention, de l'école ou du monde du travail peut s'avérer radicalement différente (Bellot, 2001).



## CHAPITRE III

### CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE ANCRÉ

#### 3.1 Cadre théorique

Nous adoptons ici l'approche interactionniste symbolique, tel qu'elle fut développée par les sociologues de l'école de Chicago dans les années 1950 (par G. Simmel 1988, Robert E. Park 1950 et William B. Thomas 2000) qui présente beaucoup d'avantages au plan interprétatif. En complément avec cette approche, la méthode qualitative de théorisation ancrée (Glaser et Strauss 1967 ; Pandit 1996 ; Strauss 1987), qui analyse le discours en fonction des noyaux de sens émergeant spontanément, a été adoptée. Anderson et Snow (2001) dans un article qu'ils ont rédigé sur l'étude des exclus, et plus particulièrement des itinérants, à travers l'approche interactionniste symbolique, la décrivent ainsi :

Les interactionnistes aident à comprendre l'exclusion sociale en éclairant au niveau microsocial, au niveau de la vie quotidienne, les manifestations et les contextes divers de l'inégalité et de l'exclusion. La recherche en interactionnisme symbolique met à jour les manifestations omniprésentes et, en grande partie, non reconnues, de l'inégalité et de l'exclusion dans une variété de forme et de processus sociaux. Elle le fait en allant au-delà des manifestations — habituellement prises en compte — de la stratification des classes (et plus récemment, de l'inégalité de genre) et de l'exclusion concomitante de segments de la population en termes économiques, en termes de scolarisation et d'autres avantages matériels; elle le fait en allant au-delà ou en établissant des liens avec ces manifestations. Cette contribution est possible en raison de l'attention que des interactionnistes accordent à l'action située et, par conséquent, à ce que les gens font et vivent au cours de leurs contacts quotidiens.<sup>2</sup>

L'interactionnisme symbolique est un courant qui, depuis ses débuts, a accordé une grande importance à l'étude des diverses formes de marginalisation que ce soit celle des immigrants

---

<sup>2</sup> Anderson, Snow (2001) *L'Exclusion sociale et le soi*, p.15

ou de jeunes délinquants à travers la rapide urbanisation de la ville de Chicago. Cette approche a donc l'avantage de prendre en considération la signification du réseau social pour l'individu, autant que son parcours intime. Le Breton (2004) alors qu'il retrace l'évolution de l'interactionnisme depuis ses débuts, explique que, dès le départ, les fondateurs du mouvement interactionnistes, comme Becker s'intéressent à la délinquance. Elle est décrite comme une déviance, c'est-à-dire comme une activité socialement ambiguë, de la perspective du public, mais non pour la personne qui pose l'acte de même que pour son réseau social. D'après cette perspective, la déviance et la marginalité ne peuvent pas être considérées simplement comme une exclusion des repères sociaux, mais plutôt comme les signes de l'émergence d'une organisation parallèle et interdépendante avec ses normes reconnues dont les interactions sont fondées sur le désir de reconnaissance sociale et le sentiment ou non d'en être exclu.

Cette explication favorise ainsi la compréhension d'un phénomène incontournable de la théorie interactionniste qui est celui de la possibilité pour un individu d'intégrer à une multitude de « mondes sociaux » aux intérêts souvent en apparence opposés. Selon cette perspective, même l'acte d'opposition peut devenir un mode d'adaptation aux exigences de cohérence avec son « contexte de conscience » bien particulier où l'individu, qui se voit exclu d'une norme établie, finit par s'identifier à ce qui s'y oppose, sans renoncer totalement à ses idéaux. Cette vision rejoint d'ailleurs sur bien des points celle des chercheurs montréalais qui, au cours des dernières années, ont adopté des approches anthropologiques ou de théorisation ancrée pour décrire la réalité des jeunes délinquants des gangs afro-antillaises (Bibeau Perreault 2003) et de l'itinérance (Parazelli 2002) en territoire montréalais.

Se pourrait-il que le fait d'appartenir à une gang puisse servir de protection, qu'il s'agisse d'un Québécois d'origine ou d'un néo-Québécois, face à la tentation du suicide, protection sans doute acquise, nous disions-nous, à travers le réseau d'amis et le soutien social que la gang apporte à ses membres?<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup>

Bibeau, Perreault *La gang : une chimère à apprivoiser*, p.23

Bien que les gangs de rue et les jeunes de la rue soient deux groupes à ne pas confondre (et trop souvent confondus) ces deux groupes ont au moins en commun d'avoir vu leur accès à la marginalité être abordé, dans la recherche, comme un aspect d'une vaste quête identitaire et d'une recherche d'un espace où la personne se sent accueillie et même protégée. Ainsi, ce qui, en apparence, correspond à une pratique à risque viendrait souvent jouer un rôle ordalique et constitue une tentative d'accéder à un univers plus sécurisant. C'est également sous cet angle que David Le Breton aborde la tentation des jeunes pour les pratiques à risque, surtout pour ceux dont le milieu d'origine ne parvient à pas à fournir les repères fixes auxquels s'identifier. Dans le cas de l'itinérance, les travaux empiriques nous apprennent toutefois que cet éclatement des repères est parfois aussi la conséquence de modèles trop oppressants pour susciter l'adhésion ou encore du fait de vivre dans un milieu déjà marginalisé, dont les conséquences se font directement sentir sur la vie des enfants, qui convainquent certains jeunes d'abandonner le connu pour tenter de s'intégrer dans un milieu plus propice à la prise de risque quotidienne (Dunlap et *al.* 2003, Stein et *al.* 2002).

La disqualification de l'autorité paternelle revient couramment; le renversement des liens avec des parents « copains », mais démissionnaires de leur responsabilité d'aînés, des parents qui s'identifient à leurs enfants, privant ces derniers de pouvoir s'identifier à eux pour construire des repères, parents miroir en quelque sorte, qui empêchent l'élaboration des limites de sens permettant de s'élaborer comme des sujets. [...] Le flou insécurisant de la relation avec le monde, l'impression d'être étouffé ou dans le vide qu'il projette dans les mêmes conduites de sollicitations symboliques de la mort, dans une quête de limite pour exister.<sup>4</sup>

L'observation des rapports intimes de Warr et Pryett (1999), directement inspirée des conventions sur l'amour romantique de Giddens, chez les jeunes filles et les prostituées, confirme aussi à quel point la prise de risques sexuels ou l'acceptation de pratiques non désirées peuvent jouer le rôle de marqueur d'intimité ou d'affiliation. Les démarches plus sociologiques ou anthropologiques de Dorais 2006 et Dufour 2005 en arrivent aux mêmes constatations. Mais le fait d'aborder l'interactionnisme sous l'angle de la déviance, tout en permettant de mieux comprendre la part active de la quête identitaire, laisse parfois d'autres

---

<sup>4</sup>

David Le Breton, *Approche anthropologique des conduites à risque des jeunes* p.18

éléments dans l'ombre. En effet, la compréhension de déviance, de Le Breton, ou encore Parazelli, comme une nouvelle forme d'adaptation, néglige alors la perspective de ceux qui s'adaptent à différentes structures en intégrant les processus d'exclusion et d'inégalité qui les composent et qu'ils imposent à leur tour à leur entourage. S'il peut alors survenir que des regroupements déviants se forment, cela n'exclut pas pour autant le fait que le monde sociaux qui crée des exclus qui ne s'intègrent pas d'emblée à une communauté déviante. De plus, en intégrant partiellement les valeurs de la société dominante à laquelle ils s'opposent, les communautés déviantes peuvent aussi, à l'intérieur même de leur sphère, reproduire de phénomène d'exclusion. Ainsi, il peut arriver que, même à l'intérieur d'une microsociété, la seule posture qu'un individu puisse adopter soit celle de l'exclu. Bien que cet aspect ne soit pas nié par Le Breton et le courant interactionniste, il n'en constitue pas moins, aux dires de Strauss, un aspect ambivalent, voir limite de l'interactionnisme, qui fait que chacun navigue plus ou moins habilement entre la coercition, l'exclusion et la création d'une nouvelle identité, et auquel nous tenterons de demeurer attentif.

Un interactionnisme conséquent, avec son double accent sur les contraintes et la créativité des groupes et des individus, interrogera de façon appropriée les mondes sociaux. Cette interrogation inclura sûrement d'évidentes questions sur la manière dont les segments se forment et collaborent à une nouvelle entreprise avec d'autres segments. Il y en aura aussi des moins évidentes quant à la manière dont les membres de certains mondes ou micro-mondes luttent contre des contraintes sociales sévères. Ces contraintes incluent le recours à des critères institutionnels insidieux de légitimité et d'autorité aussi bien que la menace continue et l'utilisation occasionnelle de la force, l'excommunication et autres moyens coercitifs.<sup>5</sup>

L'existence de ce phénomène, à l'intérieur même d'un groupe qui se définit par son exclusion, sera notée par de multiples auteurs. Chez Bibeau et Perrault et chez Dorais, elle apparaîtra notamment dans les barrières qui apparaissent entre les sexes et qui maintiennent les femmes en marge du groupe et au rang d'objet, sur lequel s'appuie le prestige des jeunes délinquants. Le fait de se livrer ou non à la prostitution ou encore, entre les prostitué(e)s, de se retrouver en situation de prostitution de survie affecte les règles de négociation autant que

---

<sup>5</sup> Anselm Strauss *La trame de la négociation* p.281

le statut du (ou de la) prostitué lui (elle)-même (Dorais et Lajeunesse 2003; Dorais, 2006; Bibeau et Perrault, 2003). Comme le soulignent Anderson et Snow (2001), cette distinction et cette exclusion peuvent aussi apparaître et être intégrées par le seul fait de la tolérance l'intériorisation nécessaire de la réaffirmation constante de leur situation d'exclusion par ceux envers lesquels les plus vulnérables ont pu créer des situations de dépendance par ceux qui les exploitent ou même devraient les protéger.

Quant à nous, nous avons établi comment les services sociaux et les œuvres charitables ont tendance à placer leurs interactions avec les sans-abri dans le cadre de leurs caractéristiques négatives telles que perçues, comme leurs maladies mentales et leur toxicomanie. S'ils veulent recevoir des services, les sans-abri doivent se soumettre, en partie du moins, à cette vision qu'on a d'eux; ils peuvent apprendre à manipuler les stéréotypes pour pouvoir obtenir des services comme dans le cas de personnes sans-abri qui disent avoir des problèmes d'alcool de manière à obtenir un logis stable pensant les mois d'hivers.<sup>6</sup>

Ainsi, chaque nouvelle confrontation sociale symbolisant les différences de pouvoir constitue une nouvelle occasion, pour ceux qui sont déjà fragilisés, d'apprendre et de se faire confirmer dans leur impuissance. Anderson et Snow (1996) n'en concluent pas pour autant que les jeunes sans-abris ne développent aucun mode de résilience, au contraire, ils définissent même quatre moyens fréquemment utilisés par les jeunes pour parvenir à affronter cette adversité : Essayer de passer pour quelqu'un non stigmatisé, attirer l'attention d'autrui sur autre chose que son stigmate, l'infraction consciente et volontaire des normes auquel il devient impossible de se confronter et l'action collective.

Pourtant, l'éclairage apporté par l'interactionnisme symbolique permet de constater que dans ce contexte où, comme l'explique Strauss, chacun se confronte et adhère à une diversité de microcultures et même parfois, partiellement aux normes qui l'ostracisent, le contexte des rencontres, en situation de marginalité, doit être compris comme un domaine aux frontières floues. Dans celui-ci, l'exposition de la vulnérabilité physique ou psychologique de l'un, qui se voudrait, d'après les discours sur le risque et sur l'amour, une tentative de resserrement de

---

<sup>6</sup>

Anderson, Snow (2001) *L'Exclusion sociale et le soi*, p.17

liens, peut être perçue comme une forme de déchéance ou même être récupérée par d'autres comme une occasion de domination. À plus fortes raisons, l'univers clos que constitue la relation amoureuse favorise, selon certaines recherches (Warr et Pyett, 1999), la remise en jeu des marqueurs sociaux.

Bien que Schnarch reconnaisse que cette recherche de l'intimité peut être vécue dans différentes formes d'interactions sociales, il prend surtout en considération l'intimité des relations de couples et limite même ce concept à ce qui est expérimenté durant certains moments privilégiés de dévoilement. Selon lui, l'autonomisation de plus en plus grande des individus envers leur milieu d'origine et, en même temps, les pressions de la communauté environnante ont amené une survalorisation de l'accomplissement dans la sphère privée.

Pour Giddens comme pour Schnarch, la réussite de cette intimité suppose maintenant une capacité de dévoilement des deux partenaires. Chacun, afin de se montrer digne de ses aspirations amoureuses, devrait donc parvenir à révéler à l'autre ses limites et ses aspects plus vulnérables, sans même s'attendre, selon Schnarch, à ce que l'aveu véritable occasionne nécessairement la réciprocité émotionnelle. Par conséquent, l'autonomie matérielle et psychologique deviendrait un prédicat à l'intimité puisqu'il faudrait que chacun parvienne à supporter le regard de l'autre, avec le risque de déception, voire de rejet, pour y avoir accès (Giddens, 1992). L'intimité, telle que la décrit Giddens, est donc stimulée autant que limitée par son caractère émancipateur : elle ouvre la possibilité d'aller au bout de soi quitte à perdre l'autre en cours de route. Tel est le prix, selon lui, pour échapper à l'interdépendance et parvenir à une relation authentique.

Ici, l'amour se développe de façon exactement parallèle à l'intimité; il ne peut s'épanouir que dans la mesure où chacun des deux partenaires est disposé à révéler ses préoccupations ainsi que ses besoins propres à l'autre et à lui être, du même coup, vulnérable.<sup>7</sup>

7

---

Antony Giddens, *La transformation de l'intimité*, p.81

L'évocation de cette intimité se trouve aussi ainsi vécu aux confins de deux univers de dévoilement, ou du moins, de remise en jeu de ses valeurs, à la rencontre de l'autre : Premièrement l'adaptation de ses besoins et de la définition de soi, du moins en apparence qu'oblige, selon Anderson et Snow (2001) la demande de services des plus démunis ou encore des rituels de confession, qui opèrent presque toujours dans le cadre des démarches thérapeutiques, comme le démontre Foucault (1976). Deuxièmement, il apparaît dans la sphère privée et amoureuse, où les futurs amants acceptent ou non de se révéler suffisamment pour que naissent entre eux des rapports amoureux, jamais totalement déterminés à l'avance, dont l'avantage autant que la contrainte se situe alors dans la nécessité de la confession. Le spectre de la rupture étant toujours à l'horizon, les individus se pressent alors de bénéficier des avantages de l'intimité par des rituels de confession presque compulsifs.

On ne peut concevoir des totalités plus vastes que le cercle des confessions mutuelles qu'en tant qu'un « nous » gonflé et élargi; une similitude nommée par erreur « identité », poussé à l'extrême. Le seul moyen d'inclure des « étrangers » dans un « nous » était de cataloguer les aspirants partenaires de rituels de confession, qui devait révéler un « intérieur » similaire (et donc familial) quand on leur demandait de partager leurs sincérités intimes<sup>8</sup>.

Le domaine amoureux est alors voué à devenir le miroir du soi et consacré comme lieu à la fois privilégié et nécessaire de la réalisation personnelle. Cette transformation des rapports humains que décrit Giddens est reconnue, mais également sévèrement critiquée par Bauman (2004) qui considère que l'amour sans engagement s'est transformé en un marché où chacun se trouve consommé et où les sentiments sont toujours projetés à travers un jeu de retenues, de feintes et de négociations, dans le but de préserver son pouvoir d'attraction et de se préserver en vue d'une offre amoureuse plus attrayante. Bauman (2004) ne nie pas que cette transformation des méthodes de conquête amoureuse soit motivée par un désir de rejoindre des pairs susceptibles d'offrir une appréciation de son être « intime », mais en s'investissant dans des rapports virtuels plutôt qu'auprès de ceux autour desquels s'organise déjà la vie quotidienne. L'homme moderne que décrit Bauman perdrait ses références devant les attentes

---

<sup>8</sup> Bauman, *L'amour liquide*, p.46



que suscitent la vie quotidienne et sa disponibilité pour y répondre concrètement. Chacun serait alors condamné à s'attacher davantage à un idéal amoureux qu'à une personne, et dans sa quête d'amour authentique, fortement encouragé à éviter le dévoilement pour prolonger la jouissance de la conquête. En revenant sur les théories qu'abordent Bauman et Schnarch sur les liens affectifs du monde contemporain, il apparaît alors qu'en abordant à la fois la dimension affective et celle de la précarité, cette recherche fait converger trois univers de transition difficilement conciliables : Après des ruptures ou des périodes sans lieux d'appartenance, ils doivent trouver leur équilibre entre les objectifs de réinsertion socioprofessionnelle fixés avec les intervenants des organismes dont ils dépendent, les liens qu'ils établissent, dans leurs milieux de vie transitoire actuels, , et enfin, celui du monde amoureux où l'idéalisation actuelle de l'intimité amoureuse les invite fortement à plonger et à entrevoir une forme d'accomplissement intime.

When one sets out for the new island of intimate bliss, one looks for markers and reference points. We want those reference points stable, so we can reach them or steer clear of them.<sup>9</sup>

Les aspirations à une vie plus loin de la précarité et des besoins immédiats qui la dominant doivent donc être négocié, à travers les processus répétés de retour sur soi, sur leur réalité quotidienne, sur leur manière d'y réagir, auxquels les organismes dont ils dépendent les convient, lorsqu'ils sont pris en charge ou demandent du soutien dans leur démarche. De telles définitions s'intègrent néanmoins assez aisément aux prédicats de l'interactionnisme symbolique en ce qui concerne l'ajustement perpétuel aux attentes pressenties par les « contextes de consciences ». À travers les différents codes symboliques, chaque acte et chaque parole marque le jeu d'une possible et potentiellement périlleuse remise en question, au sein d'un « univers social » dont la signification était jusque-là perçue comme partagée. Toute quête de cohérence, parce qu'elle suscite un dévoilement, est susceptible de fragiliser le réseau social et, par le fait même, de provoquer une réaction d'autoprotection qui, d'après Schnarch, se manifeste dans les relations fragiles par des comportements de fuite,

---

<sup>9</sup> Schnarch, *Constructing the sexual Crudible* p.3



d'agression, de maîtrise ou d'attribution à l'un ou l'autre des partenaires des « problèmes » de la relation. Mais cette transformation de l'intimité est d'autant plus difficile à gérer qu'elle n'est pas totalement accomplie : d'une part, dans la plupart des couples, la responsabilité de l'équilibre sentimental incombe encore à la femme, d'autre part, l'égalité au plan pratique et économique, nécessaire, selon Giddens, à une authentique autonomie sentimentale, est loin d'être toujours réalisée.

Ces jeunes, vivant dans la rue, chez qui les carences briment la possibilité de parler d'une « autonomie », tant matérielle que psychologique, se retrouvent-ils plus affectés que les autres « citoyens modernes », se définissant par leur possibilité de déterminer en tout temps leur destin et à remettre en cause les liens qui les engagent, par le sceau de cette impuissance devant des idéaux d'intimité contemporains? À plus forte raison, la quête de l'autre, dans la rue, risque d'y reposer sur des images à la fois idéalisées et rejetées de l'altérité qui caractérisent les rapports amoureux contemporains et que Bauman décrit lui-même comme une forme « d'errance amoureuse ». C'est du moins ce qui ressort de plusieurs études qualitatives : non seulement la genèse de la création de leur nouveau réseau relationnel presque spontané est souvent le fruit d'une rupture avec le réseau d'origine, mais les liens qui s'établissent ensuite sont davantage basés sur des affinités (Parazelli 2002) et les intérêts à court terme (Manseau et *al.* 2007, Poirier et *al.* 1999) que sur l'attachement ou la réciprocité. La quête d'une liberté ou de plaisir (Hyde, 2005; Manseau et *al.*, 2007; Poirier et *al.* 2007), et d'une plus grande authenticité (Parazelli 2003) font encore partie des aspirations partagées et sont souvent des éléments déterminants de l'entrée dans la rue. Cette transition ne semble toutefois pas empêcher de vivre d'autres relations sous le sceau de la dépendance. Toutefois, Parazelli (2002), Goyette et Turcotte (2004), Levac et Labelle (2007) mentionnent tous qu'entre jeunes de la rue, les relations s'instaurent principalement autour des loisirs partagés (écoute de musique) ou de partage des plaisirs (sexe, consommation) ou d'actes délinquants alors que les tentatives d'entraide plus engageantes sont souvent décevantes (Levac et Labelle, 2007; Mallet et *al.* 2004, Parazelli, 2002).

Même si ce mode d'interaction se veut plus ou moins délié de tout contexte d'appartenance et, en ce sens, presque désincarné, Bauman affirme que cet univers d'aspiration sentimentale n'en est pas pour autant également accessible à tous puisqu'il ouvre l'ensemble de la population à des critères de sélection qui demeurent fixés principalement par une élite et le mode médiatique qui la représente. Et, en contraste à cette infinité de choix, le pair qui partage la même précarité peut parfois faire piètre figure. En se recréant un réseau d'exclusion, d'éthique et de protection qui ne regarde plus qu'eux, les adhérents à cet élitisme participeraient, du même souffle, à une objectivation de l'autre, de celui qui ne correspond plus à ces normes qui est même parfois considéré comme une menace pour elle; cela contribuerait à la création d'un tiers exclu, toujours plus vaste, soit à l'intérieur d'un même état (marginaux, immigrants, ouvriers manuels) ou à travers les frontières géographiques (réfugiés, sans-papiers, tiers monde). Dans ses descriptions de l'humanité moderne, Bauman entrevoit alors la friction constante entre l'homme moderne, qui acquiert la liberté du caméléon et, grâce à sa posture privilégiée de « citoyen du monde », la légitimité de passer d'un rôle à l'autre et de transformer partiellement le monde au passage. À l'autre extrême, nous retrouvons la situation que décrivent Anderson et Snow à travers leur approche interactionniste symbolique, où chaque nouvelle action devient un rappel du pouvoir limité des exclus et des itinérants devant l'autorité qui détermine souvent leur image, et même leurs besoins, en fonction des ressources (temps, expertise) du moment.

De nombreuses études ethnographiques montrent en détail comment le temps d'attente est une caractéristique particulièrement significative de la vie quotidienne des personnes au bas de l'échelle, [...] Il n'y a rien d'étonnant au fait que nous avons trouvé que les sans-abri passent quotidiennement des longues heures à attendre un repas, un travail journalier ou même un abri (Snow et Anderson, 1993).

Comme le font remarquer les interactionnistes, la stratification sociale est reproduite dans les expressions symboliques du pouvoir social et, souvent, dans les expressions qui excluent les individus ou qui diminuent les participations potentielles à des actions qui affectent directement leur bien-être matériel.<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup>

Anderson, Snow (2001) *L'Exclusion sociale et le soi*, p.16

Devant un marché de l'intime toujours plus vaste et un rappel toujours plus constant des normes auxquels ils ne peuvent s'identifier qu'en reniant la majorité de leur réseau d'appartenance du moment, les jeunes marginaux se retrouvent dans une situation propice à développer des traits de comportements que Peterson et *al.* (1993) baptisent « learned helplessness » (résignation acquise). La résignation acquise est parfois utilisée pour illustrer la dynamique du maintien et l'intériorisation de certains comportements de généralisation ou de discrimination (Peterson et *al.* 1993). Il ne saurait toutefois être question là d'un lien direct puisque la théorie de la résignation acquise ne vise ni précisément le lien amoureux, ni les itinérants ni même spécifiquement l'espèce humaine; les chercheurs ont quand même pu constater que les raisonnements associés aux événements déterminent directement les réactions futures. Une caractéristique de cette résignation chez l'humain est qu'elle peut parfois s'appliquer à des regroupements humains ou des sociétés, adoptant ainsi une même perspective devant les événements, pouvant ainsi se cristalliser dans ces oppositions entre les mondes sociaux, tels qu'en décrivent les interactionnistes, ou encore du sentiment d'impuissance devant la menace et l'aspect inaccessible que représente l'autre, dans les théories de Bauman. Par ces théories de psychologie sociale, Peterson et *al.* ont d'ailleurs cherché à expliquer pourquoi, malgré l'augmentation des ressources et des possibilités apparentes de choix, une augmentation des formes observables de désespoir dans notre société, comme la dépression ou le suicide a pu se faire sentir. Elles ont pu aussi être utilisées, à l'occasion, pour expliquer les difficultés rencontrées par certaines femmes à surmonter un échec amoureux ou encore à s'extirper d'une situation de violence conjugale.

Today, wealth means choice, an incredible, bewildering array of choices- more record, more clothes, more education, more auto, more concerts and book, more knowledge available to buy than ever before. And who chooses ? The individual. [...] What is the future of notions like personal control ? We believe that may be limited. An overriding belief in one's own control present two problems : it brings increased depression in its wake, and it makes meaning in one's life difficult to find<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Peterson et *al.*, *Learned Helplessness*, p.15-16

De même, bien que ces chercheurs reconnaissent que les traits biologiques ne peuvent pas être totalement exclus de l'explication d'une attitude résignée, la lecture qu'offrent les tenants de la résignation acquise des états de résignation et de dépression tend à expliquer que les cognitions et le mode d'attribution seraient souvent responsables des sentiments d'impuissance qui se transmettent d'une génération à l'autre, surtout à travers l'exemple maternel (Peterson et *al.* 1993). Une théorie comme celle de la résignation acquise permet aussi de mieux articuler comment, après une expérience marquée par des sentiments de tension lancinante, d'inaptitudes et d'échecs, des individus deviennent plus enclins à tolérer passivement les formes « d'adaptation » où ces conditions d'inconfort seraient maintenues. Ainsi, après avoir « épuisé » ses énergies à espérer une issue, les individus résignés finissent par préférer investir leurs efforts à inhiber leur propre sensation en se retirant en eux-mêmes. C'est d'ailleurs en ce sens que François Ric décrira la résignation acquise appliquée aux humains :

Lorsque la situation est contrôlable, l'information reçue permet au sujet de choisir une hypothèse particulière pour ses actions futures. En revanche, si la situation est incontrôlable, l'information reçue est « inconsistante » dans le sens où elle ne permet pas au sujet, malgré des efforts cognitifs importants, de privilégier une hypothèse par rapport à une autre. L'information inconsistante ne permet pas à l'individu d'obtenir un « gain positif » (cognitive gain), de réduire l'incertitude. Une exposition prolongée à ce type d'information amènerait les sujets à un état « d'épuisement cognitif » (cognitive exhaustion), dans lequel ils rejetteraient toute activité cognitivement coûteuse et préféreraient utiliser des procédures heuristiques peu coûteuses en ressource cognitive.<sup>12</sup>

Trois manières d'attribuer des causes aux événements peuvent alors être associées aux attitudes de résignation acquise : le fait d'expliquer les échecs précédents, relatifs à des situations imprévisibles, par des causes internes (propres à soi plutôt qu'au monde extérieur), globales (causées par des états des individus ou des situations plutôt que par des comportements ou des situations précises) et stables (associées à des réalités considérées comme stables et immuables dans le temps) (Peterson et *al.* 1993). Ces théories en rejoignent

---

<sup>12</sup> François Ric *L'impuissance acquise (learned helplessness) chez l'être humain : une présentation théorique* p.962

alors d'autres comme celle de l'attachement, en ce sens qu'elles expliquent le sentiment d'impuissance et des modes d'interactions futures par le sentiment de compétence et de gratification que l'enfant tirait de son rapport à sa mère dès les premiers jours de sa vie. Pourtant, il s'agit maintenant non seulement d'expliquer des attitudes dépressives, mais de développer un cadre qui puisse tenir compte de l'évolution des rapports humains avec l'ensemble du milieu d'origine et comment ceux-ci peuvent affecter spécifiquement la vie amoureuse à venir. D'autres approches, dont celle que Schnarch, expliquent alors beaucoup plus directement comment une pression constate dans un milieu familial et l'imposition d'entraves aux désirs intimes dès l'enfance et les tensions continues peuvent expliquer en partie la difficulté des enfants grandissants à l'investir dans l'accomplissement de leur propre désir une fois venu l'âge des implications amoureuses.

Unfortunately, many families never successfully negotiate the tension inherent in establishing even rudimentary interpersonal boundaries. When privacy and personal space is not respected, acknowledging eroticism within the household presents too many emotional and physical risks: Children are forced to maintain the family equilibrium by restricting their own eroticism. [...] Abuse may be emotional and/or physical, and not be specifically sexual in focus: Repeated inappropriate verbalization, exhibitionism, touching, or sexual intrusiveness affect expression of eroticism and capacity for intimacy in later life.<sup>13</sup>

Schnarch explique alors que, dans la mesure où les enfants subissent constamment une situation qui les dépasse : celle du sentiment d'échec des parents dont ils sont témoins ou encore dont ils servent d'exutoire, ceux-ci peuvent développer des sentiments de culpabilité qui touchent intimement leur personne et semble indépassables. Cette culpabilité et ce besoin d'être validé, conjugués à la crainte de dévoiler tout ce qui pourrait adapter la relation à ses besoins, rendent alors ces individus vulnérables de se sentir inaptes à entamer leurs propres histoires d'amour et même de reproduire les dynamiques pénibles où ils ont appris à fonctionner.

---

<sup>13</sup>

David M Schnarch, *Constructing the sexual Crudible* p.319

In addition to other negative impacts on child's developing eroticism, the child own physical maturation and emotional differentiation trigger guilt about « abandoning » an unhappy dependant and upsetting the family system.<sup>14</sup>

Cette variété d'explications permet de constater qu'il n'y a sans doute pas qu'un seul parcours ni une seule explication possible aux difficultés et aux motivations des jeunes de la rue à entreprendre ou à maintenir ou non une relation amoureuse, malgré les difficultés qu'elles comportent. Pourtant, malgré les différences apparentes et les nuances qu'apportent chacune d'elles, des similitudes commencent à apparaître qui rendent possible l'idée d'une cohabitation. Entre les situations d'emprisonnement que décrit Schnarch et celles de la génération issue des parents « démissionnaires » comme ceux que décrit Le Breton ou Parazelli, on remarque la même perte de repère et une tentative plus ou moins active pour les retrouver.

Le sentiment d'appartenance au milieu de la rue ne s'établit pas dans une association de type organique ou tribaliste, mais dans un processus d'identification sociosymbolique aux lieux qui, par la diffusion de leurs prégnances, sollicitent l'imaginaire de l'individu. En effet, la vie de rue dépend d'abord du pouvoir que les jeunes lui confèrent dans leur quête d'identification des repères sociaux. En ce sens, certains jeunes réussissent à traverser cette étape de leur vie en ayant appris énormément sur eux-mêmes et sur la société dont l'épreuve, tel un rite de passage individuel, leur a donné le sentiment de fabriquer du sens et de se remettre au monde<sup>15</sup>.

Cette quête identitaire a alors été grandement étudiée dans un cadre comme celui de la déviance et de la marginalité alors que la quête amoureuse, de son côté, comme nous l'avons vu avec Schnarch, Giddens et Bauman est devenue une démarche de plus en plus individuelle. Pourtant, cette revue théorique permet de supposer que la transition de l'amour romantique ou de l'intimité rêvée à la découverte intime réelle ne peut être évité et même et que les jeunes peuvent difficilement renoncer à cette recherche d'eux-mêmes, qui passe par la rencontre de l'autre, même dans ses excès et avec ses risques d'échecs. Le fil conducteur entre les données connues sur le milieu d'origine souvent défaillant, les relations amoureuses

<sup>14</sup> David M Schnarch, *Constructing the sexual Crudible* p.323

<sup>15</sup> Parazelli, *La rue Attractive* p.334

souvent chaotiques par la suite, mais parfois aussi sources de soutien ou de protection plus ou moins illusoires et ces degrés de prises de risques sexuels beaucoup plus élevés que la moyenne demeure toutefois encore à définir.

L'étude que nous entreprenons maintenant nous amène donc à marier deux réalités : d'une part, celle de la marginalité ou de l'itinérance, qui a été surtout étudiée sous un angle social ou, tout au plus, de facteurs psychologiques prédisposants et de l'autre, la quête amoureuse qui, comme nous l'avons vu avec Schnarch, Giddens et Bauman, est considérée comme de moins en moins associée au milieu d'appartenance originelle. Il faut toutefois garder à l'esprit que, dans l'état des connaissances actuelles, tout autant empiriques que théoriques, le rôle que peuvent jouer les marqueurs de vulnérabilités et les risques assumés dans la dynamique par laquelle les jeunes pourraient faire le choix de s'investir affectivement ou de se dissocier des partenaires sexuels ou amoureux qu'ils rencontrent dans la rue, demeure hypothétique. Tout le travail de recherche tendra ici à transposer cette quête de repères, en des mots qui permettront aux lecteurs de comprendre la signification de la démarche vers l'intimité.

### 3.2 Questionnement dans une perspective qualitative :

Question générale :

Quelles sont les représentations de l'amour des jeunes de la rue et quelles significations peuvent y prendre leurs interactions actuelles, passées ou désirées avec les partenaires amoureux ou sexuels?

Questions spécifiques :

- Quelle place occupe l'idéal amoureux dans l'identité des jeunes de la rue et comment s'intégrera leurs discours amoureux aux normes amoureuses contemporaines?
- Comment l'histoire personnelle des individus s'inscrira-t-elle dans le désir du partage d'intimité et comment la situation de marginalité et les tentatives amoureuses interagiront-elles ensemble?

- Quels seront les signes d'affiliations et de désaffiliation intime reconnus par les jeunes de la rue?
- Comment s'articulera le discours de l'espoir et de la peur et de l'échec amoureux et quelle perception laissera-t-il de l'avenir?

### 3.3 Planification opérationnelle

#### 3.3.1 Stratégie de recherche

Nous tenterons donc d'explorer le parcours amoureux des jeunes de la rue à travers une approche interactionniste symbolique basée sur des entrevues semi-dirigées questionnant les rapports intimes. La forme d'entrevue semi-structurée permettra de s'exprimer à une population dont les préoccupations et la culture interne sont peu connues, mais qui manifeste, d'après ce que rapportent d'autres études qualitatives (Poirier et *al.* 1999, Parazelli 2001), un grand désir d'être entendue. Le fait de revenir sur les grands thèmes par trois sous-questions permet aussi de contribuer à soutenir la pensée d'une population qui a peu l'habitude de tenir un discours long et structuré.

#### 3.3.2 Population à l'étude

Cette étude se consacre aux jeunes qui ont vécu une période d'itinérance plus ou moins longue et qui, malgré la diversité de leur parcours et de leur mode de survie, gardent en commun la situation de précarité et la rupture (temporaire ou permanente) avec le réseau de soutien ou l'impossibilité de compter sur lui. Cette situation où des jeunes se retrouvent sans autres ressources que ceux de derniers recours est amplement documentée par des travaux antérieurs (Levac et Labelle, 2007; Poirier et *al.*, 1999). Toutefois, la définition plus opérationnelle, utilisée par Élyse Roy et *al.* au cours des dernières années (citée en page 6 de ce document) pour une clientèle sur plusieurs points comparables à la nôtre (les jeunes Montréalais sans domicile fixe de 25 ans et moins) permet de faire des parallèles pertinents avec la documentation récente et accessible sur le sujet. Cette population est alors regroupée sous la dénomination de « jeunes de la rue » ou, en anglais, « street youth ».



Nous gardons toutefois en mémoire qu'il s'agit d'un étiquetage dans lequel les jeunes que nous interrogeons ne se reconnaissent pas toujours. Toutefois, la technique de recrutement « boule de neige » utilisée dans cette recherche permet d'espérer une auto-identification de la part des participants. Dans le but de mieux décrire des réalités affectives qui, selon toute probabilité, ne se développent pas en un jour, notre recherche s'est concentrée sur les jeunes qui ont vécu plus d'un mois dans la rue. Onze jeunes ont été rencontrés, répondant tous aux critères suivants, qui ont évolué en cours de route, selon les questionnements soulevés par l'étude, en conformité avec la démarche d'étude qualitative.

— avoir de 18 à 25 ans ou moins de 30 ans et un séjour dans la rue de plus d'un mois, de 18 à 25 ans.

— avoir passé au moins 1 mois continu dans la rue ou au moins six mois sans domicile fixe (un logement à soi ou en colocation, gardé durant plus de 6 mois) au cours de la dernière année.

— être apte à consentir et à accorder une entrevue (ne pas afficher de retard intellectuel manifeste, ne pas être visiblement intoxiqué).

### 3.3.3 Les critères d'exclusion relatifs aux troubles psychologiques sévères et à l'état d'intoxication

Tous les participants avaient 18 ans ou plus et devaient être aptes à consentir (ne pas avoir consommé au moment de l'entrevue et du consentement, ne pas afficher de retard intellectuel ou un trouble psychologique susceptible de compromettre le consentement).

### 3.3.4 Échantillon

La rencontre de dix participants était prévue au départ. Onze ont finalement été rencontrés. Étant donné que la méthode boule de neige a d'abord favorisé l'implication d'une clientèle plus homogène que ce qui était anticipé quant au sexe, à l'âge et au lieu de rencontre, une sélection favorisant les participantes féminines, participants plus âgés et utilisant d'autres

moyens de répondre à leurs besoins d'hébergement a été favorisée, vers la fin du processus. Par contre, la grande hétérogénéité des trajectoires (concernant notamment le niveau de vie du milieu d'origine, le lieu de l'itinérance (urbain/région), la durée de l'itinérance, les moyens de subsistance et le rôle joué par les partenaires passés et présents) ainsi que des représentations de l'amour et de la rue décrites par les participants n'ont pas rendues nécessaires la recherche d'autres cas négatifs.

### 3.3.5 Le recrutement

Les intervenants et les usagers des Auberges du Cœur, de Passage et du refuge Bon Dieu dans la rue ont collaboré au recrutement des participants. Les participants eux-mêmes ont également été invités à transmettre la proposition de rencontre à leurs amis, amants et connaissances de leur âge et ayant connu l'itinérance, afin de diversifier les parcours ainsi que d'avoir un meilleur aperçu des interactions possibles entre les participants. Aucun lien préalable n'existait entre les participants et l'équipe de recherche.

Des encarts publicisant l'étude leur ont également été envoyés afin que les intervenants et travailleurs de rue puissent les rendre accessibles à leur clientèle (Annexe C). Les intervenants les ont adaptés à leur clientèle (en accord avec le chercheur). Ces encarts contiennent des données concernant les objectifs de la recherche, les critères d'éligibilité et les considérations éthiques ainsi que d'autres informations concernant un montant incitatif remis à chaque participant. La divulgation des coordonnées du chercheur a été laissée à la discrétion des intervenants et des participants déjà rencontrés.

La démarche de recrutement dans les centres d'hébergement dits mixtes ou exclusivement féminins a permis de rejoindre 8 hommes et deux femmes et la technique boule de neige, un couple.

### 3.3.6 Collecte des données

Le premier contact a été réalisé avec les directeurs des différentes Auberges. Cette première communication avait pour but de nous assurer que la rencontre respecte les exigences

éthiques de part et d'autre. Que les participants soient approchés par les organismes, les maisons d'hébergement ou la technique boule de neige, l'intervieweur a été contacté par les jeunes eux-mêmes ou leur intervenant, à la demande du participant. Après avoir vérifié si les participants répondent aux critères d'admissibilité, l'intervieweur a fixé un rendez-vous avec eux. Lors de cette conversation téléphonique ainsi qu'une nouvelle fois, au début de l'entrevue, il a été précisé aux participants qu'il est nécessaire de participer volontairement à cette étude, sans se sentir contraint à le faire et que des frais de déplacement de 20 \$ leur seraient offerts. Selon la préférence de chaque participant, les entrevues ont eu lieu dans les Auberges du Coeur, les cafés environnants ou à l'UQÀM.

Chaque entrevue semi-dirigée a été réalisée en une seule rencontre et a duré entre 55 minutes et trois heures comprenant le temps de signer le formulaire de consentement et l'explication de la consigne générale, en début d'entrevue, et la fiche signalétique, à la fin. Une limite de temps n'était pas fixée au préalable, mais les participants montréalais, ou plus âgés, ou qui avaient connu des plus longs séjours sans domicile fixe ou de plus longues histoires d'amours ont généralement discuté davantage, avant d'avoir épuisé l'ensemble des questions. Par ailleurs, parmi les 20 ans et moins et les jeunes des régions, plusieurs ont mentionné leur « timidité » ou le fait de « n'avoir rien à dire sur l'amour. Quelques participants montréalais ont mentionné leur « habitude des entrevues », ce qui pourrait aussi contribuer à expliquer cette variation. Les commentaires sur la consigne d'entrevue ont permis une démarche critique et une modification justifiée du canevas de l'entrevue en cours de route, mais n'ont pas fait varier la durée des entrevues.

#### Le matériel :

Les entrevues ont été enregistrées sur magnétophone, moins menaçant qu'une caméra pour les participants et les gestionnaires des lieux d'accueil. Les formulaires de consentement, la fiche signalétique, un canevas d'entrevue (voir documents A, B et D en annexe) contenant la question générale et une liste de sous-thèmes énumérés ci-dessous, et du papier à griffonner constituaient les accessoires de base.

### Le schéma d'entrevue

D'après Dufour (2007) la recherche est, en elle-même, un acte d'intervention et de lutte conjointe avec l'intervenant, pour un moment, contre le sentiment d'exclusion. Le fait, selon Bellot (2001), qu'un intervenant ou un chercheur accepte l'idée que la rue puisse être, pour le jeune devant lui, l'espace d'une quête et non pas seulement un lieu de risque ou de carence permet alors au participant de prendre part activement à l'exercice de réflexion sur lui-même, où il se sentira enfin entendu. Le schéma d'entrevue comporte une question générale, non dirigée, précédée d'une remise en contexte de la recherche, ainsi qu'un canevas d'entrevue à contenu semi-dirigé. La question générale se lit comme suit :

*J'aimerais que tu me dises ce que c'est, d'après toi, l'amour, comment tu l'as vécu, comment tu le vis, que tu me parles des gens avec qui tu as vécu tes histoires d'amour, mais aussi comment tu aimerais ou n'aimerais pas vivre tes amours à l'avenir.*

Trois grandes sous-questions, et pour chacune, de multiples sous-thèmes, sont ensuite utilisées pour relancer le l'entrevue et guider l'exploration :

— *J'aimerais que tu me dises comment tes rapports amoureux et sexuels se sont passés en général et comment ils ont évolué :* (comprend : Dragage et contexte des rencontres, soutien réciproque, impact des relations de couples sur les variations des habitudes de vie et de sa consommation ainsi que celles du partenaire, relation au réseau de l'autre, les défis quotidiens du couple dans la rue, les causes de conflits et les manières de les régler, les manifestations d'amour ou de violence, la négociation sexuelle et les manières de gérer les peines d'amour et les relations à l'autre, après la rupture.)

— *J'aimerais que l'on revienne sur les personnes qui ont été plus importantes pour toi, dans ta vie amoureuse, pour que je comprenne mieux ce que tu en as retenu,*

*comme expérience, à propos de l'amour et de la réalité de la rue?* (comprend : Rôle de l'amour dans les entrées et les sorties de la rue, sentiments, ressentiments, souvenirs amoureux, opinion de la possibilité de vivre une histoire d'amour dans la rue et sur les rapports de genre et les différents types de relations amoureuses et sexuelles qui s'y vivent. Définition et rôle accordés au risque dans la relation.

— *Je voudrais savoir comment tu voudrais vivre tes relations à l'avenir et ce qui pourrait t'aider à les vivre comme tu veux :* (comprend : Évolution et constance dans les significations accordées à la relation, ouverture à la possibilité d'une relation amoureuse ou obstacle à la réalisation, peurs et rêves concernant l'avenir, la vie de couple et de famille, désirs et attentes concernant l'intervention et les intervenants)

#### La fiche signalétique

La fiche signalétique, remplie avec chacun des participants, résume leur profil sociodémographique (âge, sexe, durée du passage dans la rue), leur contexte familial (conditions socioéconomiques, niveau scolaire et situation d'emploi du participant et de ses parents, violence, consommation dans la famille, rang dans la fratrie), différents facteurs d'adaptation ou de précarité après le départ de la maison (situation résidentielle et d'employabilité au cours des dernières années, consommation de drogues) et des facteurs sexologiques (ITSS, nombre de partenaires dans la rue, prostitution, grossesse, violence subie). Ces informations offrent alors des données factuelles sur l'expérience des jeunes et des points de repère concernant les trajectoires des jeunes de la rue ainsi que les stratégies de survie et les comportements sexuels qui y sont liés. Cette fiche signalétique est jointe au document (annexe B).

#### 3.3.7 Analyse des discours

Le travail de recherche se limite à de l'analyse de verbatim sans impliquer des éléments d'observation directe. La méthode qualitative de théorisation ancrée (Paillé Munchelli 2004 ; Pandit 1996 ; Strauss et Corbin 2004) et une approche par contraste-approfondissement

(Pires, 1997) sont adoptées en favorisant la perspective de Pandit (1996), qui reprend les travaux de Strauss et Corbin (1990) en accordant toutefois une attention particulière à la chronicité.

Étant donné que l'approche de la théorisation ancrée se caractérise par un aller-retour constant entre les données théoriques et de terrain, la recherche, dès ses premiers moments, par sa recension des écrits permettant l'élaboration du questionnaire, est considérée parmi les étapes de l'*analyse*. Vient ensuite, *la mise en ordre des données*, qui commence à la première lecture, où les marqueurs de temps sont identifiés (Pandit, 1996). Les étapes suivantes font ensuite partie de l'analyse proprement dite : le codage ouvert (microanalyse), la catégorisation et la création de sous-catégories, le codage axial, le codage sélectif (ou intégration), la conceptualisation du processus (modélisation) :

1. Le codage ouvert : Il s'agit d'une relecture avec annotations, ligne par ligne, des verbatim.
2. La catégorisation et la création de sous-catégories : Le chercheur doit ici relire ses codes, les regrouper, les questionner, les classifier, en établissant ainsi des comparaisons plus générales.
3. Le codage axial : Il se caractérisera par les premiers efforts pour lier les catégories conceptuelles entre elles et les rendre explicites.
4. Le codage sélectif : Le modèle est alors assez complet pour que les différentes catégories puissent y être validées par les nouvelles données brutes qui se présenteront.
5. La conceptualisation du processus : La conceptualisation désigne le fil organisateur de la théorie qui se dessine graduellement et par lequel la structure commence à prendre une nature dynamique aux yeux du chercheur, à travers les actions et les interactions qui la composent.
6. La comparaison avec la littérature : Cette étape permet d'opérer un bilan entre les données théoriques du départ et la manière dont elles se sont révélées, implicitement ou explicitement dans le verbatim des participants.

Le logiciel Atlas-TI V.5 (PC) a été utilisé afin de soutenir la codification des données.

### 3.3.8 Considérations éthiques

Le cadre normatif pour l'éthique sur des participants humains de l'UQAM s'applique à notre recherche puisque nous avons procédé à des entrevues face à face. Compte tenu du fait qu'il s'agit d'une clientèle particulièrement vulnérable, une attention particulière a été portée à l'état mental du participant. L'interviewer s'est assuré que les participants confirment qu'ils comprennent bien ce à quoi ils s'engagent et leur droit de se retirer en cas de malaise. L'interviewer aurait aussi mis fin à l'entrevue s'il avait considéré que la tristesse ou l'angoisse du sujet l'exigeaient. Les clauses de l'autorisation seront écrites, décrites verbalement et confirmées par écrit. Le but de l'étude doit aussi être énoncé explicitement et sa compréhension vérifiée.

Comme le recrutement se fait à partir de la méthode boule de neige, nous avons aussi veillé à ce que la pression des pairs ne biaise pas le choix. Le formulaire de consentement a été envoyé à l'avance aux jeunes par internet ou à leur intervenant, afin de les familiariser avec les objectifs de la rencontre. Celui-ci contient nos coordonnées afin de nous permettre de répondre à ses interrogations en tout temps. Dans le cas peu probable de la nécessité d'une intervention dépassant le cadre des échanges verbaux, les travailleurs et autres intervenants de rue, informés du projet, qui ont établi la liaison avec le participant ont tous accepté de faire le suivi du jeune. Pour plus de sécurité, les centres de services où les participants disaient avoir créé des liens de confiance étaient notés en cours d'entrevue.

S'ils avaient des commentaires ou des plaintes à formuler concernant leur implication dans l'étude, les participants pouvaient en faire part au chercheur principal ou au coordonnateur de l'étude. De plus, ils pourraient en faire part à l'Ombudsman de l'UQAM dont les coordonnées sont précisées dans le formulaire de consentement (annexe B).

Les données brutes utilisées au cours des entrevues individuelles n'ont été révélées qu'aux personnes dont les noms figurent dans les rapports de publication et détruites au terme de la recherche. Les transcriptions des entrevues ont été dé-nominalisées afin que les récits ne puissent être reconnus et les participants, identifiés. Les noms ont été modifiés et le nom des

organismes va être remplacé par « organisme ». Les caractéristiques susceptibles de faciliter l'identification des participants (emploi, lieu de travail, noms, noms des partenaires, etc.) ont aussi été modifiées.

Les entrevues ont été enregistrées sur un magnétophone numérique et transféré, dans un délai de deux jours maximum, dans l'ordinateur personnel de l'interviewer, à son domicile. Seuls les directeurs ont un duplicata des entrevues (Hélène Manseau, Martin Blais). Les fiches signalétiques sur chaque participant sont conservées dans des fichiers protégés par mot de passe. Après la recherche, les transcriptions modifiées et les formulaires de consentement ont été conservés, et ce, séparément. Les fiches signalétiques et les enregistrements ont été détruits. Les formulaires de consentement ont été archivés au service des archives de l'UQÀM et détruits un an après la fin du projet.

### 3.3.9 Retombées sociales

En permettant aux jeunes de la rue de se faire entendre sur leur réalité interpersonnelle, nous cherchons entre autres à briser les préjugés et proposer une compréhension moins axée vers les réflexes de survie que celle qu'ont proposée jusqu'ici beaucoup de recherches. Cette étude permet donc aux intervenants de mieux comprendre comment les liaisons affectives et sexuelles peuvent inférer sur l'insertion sociale ou la marginalité des jeunes ou encore les conséquences que peut avoir un abandon amoureux. En entrevue, les participants ont d'ailleurs mentionné l'importance d'une meilleure compréhension de leur réalité pour réduire les préjugés, en général, à leur égard, mais aussi aider les intervenants à l'élaboration de stratégies plus adaptées à leurs besoins et leur permettre de se reconnaître et de pouvoir s'identifier à certains discours sur les rapports affectifs qu'ils pourraient retrouver dans les médias, lorsqu'ils cherchent à s'aider eux-mêmes ou s'entraider. En comprenant mieux les rêves, les préoccupations de cette population, mais aussi les ressources envers lesquelles elle établit encore sa confiance, il sera aussi possible de planifier de meilleures stratégies en collaboration avec elle, pour éviter la reproduction intergénérationnelle.



### 3.3.10 Respect des critères de scientificité

Parler de la famille et des sentiments amoureux n'est pas chose facile pour des jeunes qui peuvent avoir vécu des traumatismes dans leur vie intime ou avoir appris à éviter les situations d'intimité afin de se préserver de la souffrance. Il faut donc tenir compte du fait que le temps consacré à établir un climat de confiance et l'assurance de confidentialité n'a peut-être pas estompé totalement la désirabilité sociale ressentie par cette population, caractérisée par une faible estime de soi et rencontrée dans un lieu dont ils dépendent des services. Cette désirabilité sociale peut cependant jouer dans deux sens opposés, soit par une identification à son milieu qui passerait par une confrontation de l'autorité que le chercheur peut représenter, soit par un désir de susciter la sympathie. L'intervieweur a aussi tenu compte du fait que le désir de connaître la vie intime des jeunes plutôt que les risques d'infection associés à l'itinérance puisse être ignoré, soit mal compris, ou éveille même une certaine méfiance concernant nos intentions. Nous avons tenté de contrer cette suspicion en sensibilisant d'abord les intervenants aux objectifs de notre recherche, et en décrivant explicitement la consigne d'entrevue lors du premier contact téléphonique ainsi qu'au début de la rencontre d'entrevue. Ce souci de transparence ainsi que notre tentative de créer des liens de confiance avec plusieurs jeunes d'une même Auberge a pu alors créer un effet de familiarité jouant à notre avantage.

Le fait que l'intimité des jeunes de la rue soit peu connue et que notre approche demeure exploratoire laisse également supposer une redéfinition des questionnements en cours de route. Afin que le matériel recueilli maintienne une certaine distance avec les propos des participants et puisse être utilisable en s'harmonisant et complétant les connaissances déjà acquises, les nouvelles pistes ouvertes par les participants lors des entrevues ont été documentées.

## Deuxième partie :

### Analyse des propos des jeunes

Cette recherche vise à décrire, en premier lieu, la trajectoire, puis les interactions avec les amoureux et les autres pairs, la signification qu'ils accordent à ces rapports en fonction de leur bagage passé ou plus récent et elle s'achève avec leurs rêves d'avenir. Onze jeunes, de 18 à 27 ans, qui ont tous connu, de 18 à 25 ans, des périodes d'itinérance s'étendant sur quelques mois, ou même quelques années, y décrivent leurs tentatives maladroites et leurs multiples relations, souvent rapidement entamées et rapidement conclues. Ils mentionnent néanmoins des besoins et des espoirs amoureux ainsi que la mobilisation que cela a pu amener dans leur vie, avant de se résoudre, presque toujours, à l'idée qu'ils sont trop fragiles (émotionnellement ou financièrement) pour entreprendre une relation amoureuse. Ce désir d'amour, comme quelques amitiés intimes, que certains disent parfois être plus profondes que leurs amours, est durement éprouvé par leur toxicomanie et leur difficulté à donner un sens à leur vie ou encore à accorder leurs actes avec leurs principes et leurs objectifs à moyen et à long terme.

Ces rencontres sont tissées et rompues à travers l'instabilité résidentielle. Durant ces périodes, ils ont transité entre la rue, les refuges à la nuit, les maisons d'hébergement, les chambres d'hôtel, les tentes et encore l'hospitalité temporaire d'un parent, d'une connaissance ou même d'un client du travail du sexe. Sept d'entre eux sont toujours en maison d'hébergement au moment de la rencontre et si les trois autres vivent maintenant en appartement ou en colocation, aucun n'a encore élu domicile de façon permanente (pour une année entière) au moment de l'entrevue. La durée de l'itinérance de chacun, ainsi que celle de leurs principales relations amoureuses, les principales problématiques familiales, leur mode d'hébergement, de subsistance et de prise en charge, depuis le milieu d'origine jusqu'à ce jour ainsi que les conséquences de leurs comportements sexuellement à risque (grossesse ou ITSS) sont

d'ailleurs énumérés dans le tableau 3.1, en annexe. Notons toutefois que dans la grande majorité des cas, les histoires d'amour considérées par les jeunes eux-mêmes comme plus marquantes se déroulent avant l'époque de l'itinérance proprement dite, ce qui rend le thème des « amours de la rue » d'autant plus difficile à aborder distinctement. La seule exception à cela est l'histoire d'amour qui a déjà lié, dans la rue, deux participants (les deux seuls à avoir un passé amoureux commun). Il nous faut donc accepter d'avoir été confrontés au fait que même s'il est indiqué, dès le départ, que les entrevues portent sur les rapports amoureux, celles-ci tendent toutes à se concentrer vers les problèmes familiaux, de toxicomanie ou de rue.

Les trajectoires amoureuses de ces jeunes paraissent d'abord aussi diversifiées que leurs stratégies de survie. Mais à travers ces cheminements, ils rencontrent aussi des intervenants, des thérapeutes ou encore des pairs qui ont connu d'autres cheminements thérapeutiques, ce qui les amène à souvent reprendre un langage propre à leur univers de traitement pour s'exprimer à propos de l'amour, en le comparant à leurs autres dépendances (à la drogues, au jeu ou à l'alcool) en tant que moyens urgents de combler un vide, ce qu'ils nomment « dépendances affectives ». Cette manière de vivre leurs relations amoureuses ou sexuelles est alors mise en contraste avec la possibilité d'échanges réciproques et constructifs, pouvant répondre à leurs attentes profondes. Cette recherche fait néanmoins ressortir, chez tous ces jeunes, l'importance non négligeable des tentatives et des échecs amoureux, parmi les facteurs qui les ont amenés ou maintenus, plus ou moins directement, dans l'itinérance.

Dans ce mémoire, nous nous penchons d'abord, au Chapitre IV, sur les difficiles trajectoires familiales et leurs conséquences, nous en venons ensuite, au Chapitre V à l'importance que les jeunes accordent à leur réseau tissé dans la rue et les bases à partir desquels ils s'établissent. Le Chapitre VI porte plus spécifiquement sur leur vision de l'amour et la manière dont leur évolution entre la rue et les multiples tentatives d'en sortir ont pu contribuer à la définir. L'amitié, à travers laquelle les jeunes doivent également trouver leur place, est ensuite abordée au Chapitre VII. Ensuite, au Chapitre VIII, la négociation amoureuse est davantage abordée par le biais des frictions et des rapprochements que provoquent les dépendances aux substances psychoactives, ou jeu à la sexualité ou à l'amour, ainsi que les moyens d'y subvenir. Après avoir évoqué ces diverses préoccupations, la manière dont peut

s'y vivre la parentalité ou l'espoir de la parentalité, pour ces jeunes, est traitée en Chapitre IX. Cela est suivi, au Chapitre X d'une description plus générale de leur rêve d'avenir, au plan familial, amoureux et professionnel. Finalement, au Chapitre XI, la parole est laissée aux jeunes sur ce qu'ils attendent des services d'interventions.

## CHAPITRE IV

### DES TRAJECTOIRES FAMILIALES DIFFICILES AUX CONSÉQUENCES JUGÉES LOURDES

Les onze participants interrogés racontent des trajectoires qui, dès le départ, sont marquées par des ruptures de liens, des tensions sans issue et une grande difficulté à déterminer les signes d'affection qui pourraient contribuer à maintenir l'unité familiale.

Abordons d'abord la rupture amoureuse des parents, premièrement, puisque neuf des participants proviennent d'une famille monoparentale ou reconstituée, le père étant décrit comme peu présent dans presque tous ces cas. Après les conflits ou les deuils qui ont donné lieu à l'éclatement familial, cinq participants ont aussi vécu des prises en charge à travers le réseau de la DPJ. On retrouve, dans certaines familles, des composantes plus traditionnellement associées à la marginalité comme les déplacements constants, la consommation de drogue, des paroles jugées cruelles, des menaces et des gestes de violence. Pourtant, les souvenirs que gardent les jeunes de leur univers familial se polarisent davantage autour de deux dynamiques : celle qui se caractérise par une absence de liens comme celles de Benoit, Jack, Marie ou Alex, puis, à l'autre extrême, les familles de Johny, Jocker, Marie-Jo, Paul, Cats et Félix marquées par des agressions physiques, des menaces, des accusations ou des expressions de rejet (ex. paroles méprisantes, gestes d'exclusion), ou encore la cohabitation de quelques-unes de ces formes de violence et de la négligence que décrit Jasmine.

#### 4.1 Grandir avec l'absence

Les parents peuvent briller par leur absence dès le départ (les pères surtout) ou laisser plus tard les enfants à eux-mêmes, en les soutenant ou non matériellement jusqu'à la majorité.

Seuls les parents de Johny et Félix sont encore unis. Le départ du père, à un très jeune âge est même le seul souvenir que Jasmine, Cats et Paul puissent nommer de celui-ci et Paul ne connaît ses demi-frères que de nom. En tout, sept participants ont vu au moins un de leurs parents se retirer du cercle familial pour différentes raisons : les problèmes judiciaires

éloignent les pères d'Alex et de Marie-Jo, mais les obligations professionnelles contribuent aussi à tenir à distance les pères de Benoit, Marie-Jo, Marie et Félix.

Ben moi, à date comment que je vis l'amour, ça a pas été nécessairement une expérience super écoeurante, on s'entend. Mes parents ont divorcé j'avais quatorze ans, mon père était absent parce qu'il travaillait énormément. Il travaillait sur des chantiers de construction. Il pouvait être parti trois semaines. Il revenait mais on ne le voyait pratiquement pas. Toute ma jeunesse, mon père a été beaucoup, beaucoup absent. Des fois il était plus présent, mais à quatorze ans, il y a eu le divorce de mes parents. (Marie-Jo 36:36)

Marie-Jo, Félix, Benoit et Cats, rapportent que dans leur famille, les manifestations de chaleur humaine entre les parents, les beaux-parents n'apparaissent pas ou peu et sont dissipées sous les conflits.

Moi je sais que quand j'étais petit, je n'ai jamais... tsé, mes parents, ils m'aimaient, je sais là. Je le sais, mais c'est maintenant que je le sais sauf. Tsé, ils m'aimaient. J'étais leur premier enfant puis j'étais leur bébé adoré, mais c'est tout le contraire qu'ils montraient. Moi, ce que je percevais, c'est qu'ils ne m'aimaient pas puis qu'ils me rejetaient, que j'étais le premier, que j'étais un fardeau, puis tout... (Félix 973:973)

La grande majorité (sept) des participants sont alors confrontés à ce qu'ils considèrent comme l'incapacité de leurs parents à subvenir à leurs besoins physiques ou psychologiques, durant des périodes plus ou moins longues. Ils disent avoir dû assumer des responsabilités d'adulte sans vraiment en avoir les moyens ou les compétences, surtout lorsqu'ils ne sont pas, ou pas encore officiellement abandonnés aux soins de la DPJ. Parmi eux, Jack se retrouve à s'occuper d'un appartement à 12 ans (Jack 125:125) tandis que Marie doit répondre à ses besoins physiques et organiser la gestion de son temps à 5 ans.

Parce que mes parents, c'étaient des dysfonctionnels. C'est ça, puis je faisais ce que je voulais. Je faisais mon Kraft Dinner tout seul à 5 ans. Ma mère était bien saoule. Tsé, c'est comme... tsé, je faisais tout qu'est-ce que je voulais. (Marie 441:441)

Certains parents posent toutefois des actes concrets pour prendre leur distance avec leurs enfants : les mères de Marie et Jasmine demandent aux services sociaux de prendre leurs enfants en charge. Benoit et Jack verront plutôt le parent chargé de prendre soin d'eux quitter leur domicile et ne subvenir, dès le début de l'adolescence, qu'à leurs besoins financiers.

Deux participants, Marie et Jack sont aussi privés de leur père à cause d'un suicide. Des menaces de suicide ont également été proférées par le père de Marie-Jo.

Moi puis ma soeur, elle a signé les papiers d'adoption, à 8 ans là. Quand mon père est mort, elle a signé les papiers d'adoption tsé. (Marie 243:234)

Non, j'ai vécu avec ma mère jusqu'à l'âge de douze ans. Après ça elle nous a chipés chez mon père qu'on n'avait jamais connu. Là, on a habité tout seuls, moi pis ma sœur dans la maison. On voyait mon père qu'on ne connaissait pas aux deux semaines. On était pris pour l'accepter pis tout. Ben regarde, il nous donnait deux cents piastres d'argent par semaine, puis il me donnait mon scooter. (Benoit 652:552)

Mais dans tous ces cas, une constante demeure : l'impression des jeunes que leurs parents n'ont pas su leur manifester une présence constante, affectueuse et rassurante et pour les enfants, de vivre avec cette absence.

#### 4.2 Une culture familiale de violence, de matraiture et d'insolubles conflits

Les rapports à leur famille que décrivent les participants prennent le plus souvent la forme d'un mal-être et de tensions récurrentes, alimentées par des conflits jamais réglés entre ses membres et principalement entre les parents et les enfants.

Mais pour s'en tenir aux seuls commentaires portant sur l'ambiance générale, cinq jeunes parlent d'une « accumulation constante » (Félix 316:316). L'atmosphère est tellement invariablement tendue que, lorsque les parents de Marie-Jo parlent de se séparer, les enfants n'y croient même pas (52:56).

Ça faisait deux mois que je n'y étais pas retournée, ça ne marchait pas là. Ce n'était pas vivable. J'ai fait deux ou trois mois et je n'étais pas bien. Des conflits constamment avec ma mère, moi, ou ma sœur. (Marie-Jo 170:170)

Plusieurs gestes ou paroles y sont interprétés comme des blâmes ou des formes de rejet, surtout lorsqu'ils évoquent leurs relations parentales dans l'enfance. Parmi ces huit jeunes qui mentionnent certaines formes de blâmes ou de rejet, Jasmine, Jocker et Paul considèrent qu'ils sont blâmés à tort la plupart du temps. Cats et Benoit relatent, quant à eux, qu'il pouvait s'agir de reproches fondés, mais beaucoup trop sévères. Lorsqu'ils insistent sur leurs actes

récents, Cats, Alex, et Johny disent être encore considérés, selon leur expression, comme des « trous de cul » par leur famille.

J'ai lâché l'école. La famille m'a considéré comme un trou de cul. Ça fait que dans le reste de la famille, ben là, l'amour n'existait pas vraiment. (Cats 40:40)

Je n'avais pas ben, ben le choix, mais ça ne me tentait pas d'être dans la rue encore. Mais je ne suis pas resté là longtemps. J'ai appelé ma mère. Ma mère aussi, ça n'a pas marché. Ma mère, elle, c'est de prendre tout, tout, tout, tout ce que je fais c'est mal, pis quand c'est rendu que je suis icitte et qu'il se passe des affaires là-bas, là, pis c'est moi et ça passe sur mon dos là. Écoute : mon corps il ne peut pas se séparer en deux là! (Jocker 435:435)

D'autres situations auraient pu s'ajouter à celles-ci en tenant compte des formes plus manifestes de violence (rejet de la maison, coups), mais parfois moins constantes. Mais l'accumulation des blâmes et des autres attitudes interprétées comme des menaces ou du rejet démontre davantage ce climat de tension, qui fait que ces jeunes ne se sentent pas à l'aise dans leur propre famille.

Dans l'ensemble, des participants se remémorent donc des vies de famille où les manifestations de violence étaient moins réprimées que celles d'affection. À ces frictions familiales s'ajoute, dans une majorité de cas, une culture de violence, principalement physique, occasionnellement sexuelle (identifiée par une participante seulement). Parmi les six jeunes qui font mention de la violence physique qu'ils ont subie, Cats, Jocker, Jasmine et Félix, spécifient qu'elle s'est déroulée sur une base régulière. Sous forme de coups, parfois avec les objets utilisés pour frapper ou comme projectiles.

À la fin, avec mon père, ça n'a pas été... ça n'a pas été toujours facile, parce que, depuis l'âge de 3 ans, 4 ans, à peu près, tsé, il me donnait souvent des punitions, toute, avec la main, la ceinture, le bâton là, jusqu'à l'âge de 12-13 ans là. Ça n'a pas été... (Félix 314:314)

Félix, Jasmine et Johny précisent aussi avoir eux-mêmes eu recours à la violence dans le cadre familial et même à la violence physique, dans le cas de Marie-Jo et Cats. Cats rapporte avoir agressé physiquement un membre de sa famille avant même l'adolescence.



Bien oui, j'te le dis. Pour moi le seul moyen que j'ai trouvé de finir ça, je vais te dire : j'avais 10 ans, je pesais 60 livres, j'étais pas mal petit là, pis ben là il y avait une pelle ronde à côté de moi. Ben je m'en suis servi. Pis c'est la dernière fois qu'il m'a battu. (Cats 52:52)

Après les situations de violence, les autres réactions évoquées sont des fuites ou des recherches d'aide extérieure, principalement policière, et suivis de silences. Lorsque les parents ou les enfants eux-mêmes font des tentatives pour échapper à la violence, il n'est pas question, non plus, de retour sur les événements.

Ma mère a appelé la police instantanément. Au camping, elle a appelé tout de suite, tout de suite la sûreté du Québec. Immédiatement, la Sûreté du Québec est venue. Ils n'ont pas arrêté mon père, mais ils sont venus. Moi j'ai eu peur de mon père pendant longtemps. J'ai été un trois-quatre mois que je voulais rien savoir de lui. J'ai ré-accepté de le voir au moment de la séparation. (Marie-Jo 44:44)

Les séparations ne mettent pas nécessairement un terme aux conflits familiaux et plusieurs participants continuent à décrire une existence vécue dans la peur ou la colère et même la violence. Marie-Jo et Jocker disent encore avoir craint longtemps physiquement leur père, malgré la distance physique qui s'est imposée.

Ben c'est parce que mon père, quand il consomme de l'alcool, je me rappelais qu'il avait déjà disjoncté en état de consommation, ça fait que je me suis dit dans ma tête « Qu'est-ce qu'il pourrait faire à ma mère? Il pourrait-tu y faire mal? Sûrement. Il serait sûrement capable » Ça m'a fait énormément peur. J'ai peur qu'il fasse mal à ma mère, qu'il fasse mal à ma sœur ou quelque chose comme ça. J'ai peur qu'il vienne faire du trouble. (Marie-Jo 465:465)

#### 4.3 Des ruptures de part et d'autre

Après s'être sentis rejetés par leur famille, les jeunes rapportent presque tous l'avoir, à leur tour, rejetée, fuie ou avoir contribué au sabotage des relations, par leurs comportements de révolte envers elle. Il se peut aussi que les familles prennent l'initiative de demander aux enfants de partir, lorsque ceux-ci s'approchent de l'âge adulte. Marie-Jo et Félix mentionnent aussi avoir tenté d'échapper à l'emprise de leur famille en adoptant une attitude peu

compatible avec les exigences parentales. Quant à Jocker et Marie-Jo, ils ont communiqué directement avec les services sociaux.

Il y a eu des conflits à ce point intenses que ... Donc, un soir, il y a eu un gros conflit et j'ai appelé à la DPJ, au service d'urgence de la DPJ. J'étais pus capable, j'ai dit « Venez me chercher, elle va me faire virer folle ». (Marie-Jo 150:150)

Il arrive aussi que lorsque les enfants atteignent 17-18 ans, les parents prennent l'initiative de la rupture. Elle est présentée par Paul et Johny comme une conséquence d'un comportement jugé inacceptable alors qu'elle prend la forme, pour Jasmine, Jack et Cats, d'un abandon imprévisible.

Pis j'me suis fait sacrer dehors par surprise à mes 18 ans. ... Après juin... « Je veux pus te voir la piaule »... (Cats 86:86)

#### 4.4 Quelques alliances, envers et contre tous

Des liens continuent toutefois à se tisser, au moins durant un moment, avec un parent, un membre de la fratrie. Ces liens familiaux, au sein des familles nucléaires, éclatées ou reconstituées, se forment le plus souvent à l'encontre de quelques membres, qui deviennent alors la cible des blâmes, des coups pour être finalement rejetés.

Dans les deux couples parentaux encore unis, et dans deux autres familles reconstituées, la cohésion des parents entre eux ou avec leur nouveau partenaire est avant tout présentée comme un positionnement du couple contre le participant ou ses activités, jugées déviantes ou excentriques.

Puis quand je suis arrivé, j'étais vraiment, là, Ouf! Déprimé ben raide. Parce que je l'ai eu violent, toute ma jeunesse, je l'ai eu violent. Ma belle-mère aussi : c'est elle qui encourageait mon père à me frapper dessus. Je ne comprenais rien. (Jocker 157:157)

Marie-Jo, Benoît, Jocker et Cats évoquent néanmoins des périodes de complicité, ou du moins d'accalmie avec leur fratrie. Mais celles-ci se transforment, pour Marie-Jo et Benoit, en solidarité contre l'adversité parentale. Pour les deux autres, le lien fraternel est souligné comme le seul vrai lien soutenant et chaleureux avec la famille.

L'impression qu'on a, c'est que ma mère (elle) essaie d'avoir mon attention dans le dos de ma sœur. Mais ça ne marche pas de même parce que je vois son jeu. Ça a toujours été comme ça. C'a toujours été que ma mère essayait de nous monter l'une contre l'autre. Donc, c'était toujours problématique. Quand ma mère n'était pas là, je n'avais pas de conflits avec ma sœur. Ma mère montait ma sœur et moi l'une contre l'autre et d'avoir mon attention dans le dos de ma sœur. (Marie-Jo 117:117)

La seule chose que Paul, Jasmine et Cats parviennent à dire de leur père est qu'il est sorti très tôt de leur vie. Parmi ceux qui ont pu connaître leurs deux parents, Marie, Marie-Jo et Benoit choisissent ouvertement leur camp, entre le père et la mère. Ce parti pris peut parfois laisser place à une ambivalence, alors que suite à une réconciliation, un parent auparavant craint ou rejeté peut devenir un complice contre l'autre parent ou un autre membre de la famille.

Parce que, il [mon père] a tout arrêté du jour au lendemain. Il voulait marier ma mère. Mais ma mère, c'est une bitch. D'habitude, on ne dit pas ça de nos parents, mais ma mère, elle nous a abandonnés, tsé. (Marie 421:421)

Les partis pris et les associations dans la famille témoignent alors d'un besoin d'une part de se dissocier d'un de ses membres qui est tenu responsable des souffrances et d'autre part, de rechercher malgré tout un appui au sein de la famille. Ces associations semblent parfois se poursuivre à travers le temps et malgré les épreuves.

#### 4.5 Des rapports avec la famille que l'on recherche, malgré tout

Ces départs difficiles n'ont pas empêché, la plupart des participants, de tenter de rétablir des liens avec leur famille. Malgré la multiplication des tentatives de pardons et de réconciliations, la plupart des participants en ont quand même plus à dire sur les périodes de silences et de fermetures que sur les courtes périodes d'accalmie.

Benoit, Jasmine, Jocker et Paul évoquent des conflits familiaux, des accusations et des blâmes envers eux qui se poursuivent par-delà le départ de la maison, surtout de la part de la mère (pour trois d'entre eux) alors que les parents sont séparés ou que les pères sont disparus du tableau familial depuis longtemps.

Parce que... mon problème... Look, parce que quand j'ai dans la vie, le government, ma mère a phoné le government quand j'étais dans le hospital and told them that I was a junk user, an alcoholic. Obviously, it wasn't true. It is just a story that she wanted to cause problems because she was jealous that I was happy, for once! (Jasmine 202:202)

Tous les participants sauf deux mentionnent des périodes de silence ou d'absence totale ou quasi totale de contacts avec un ou plusieurs des membres de leur famille, pour des périodes pouvant s'étendre sur plusieurs années. Huit jeunes mentionnent vivre encore une telle rupture avec un parent proche. Les raisons évoquées sont multiples : des conflits non réglés ou le refus de s'adresser l'un à l'autre sans plus de détails (cinq), la perte des traces de sa famille (un), la peur des reproches et de la déception (deux) ou encore de la mauvaise influence (un).

Oui, je vois encore ma mère et je vois encore mon père. Ça ne fait pas longtemps. Ça fait six mois que je revois toute ma famille, ma mère, pis mon frère. Mais mes parents sont séparés. Mais quand je m'en suis venu à Montréal et que je me suis ramassé dans la drogue, j'ai pour mon dire què tant qu'à ne pas donner de bonnes nouvelles, parce que je n'avais aucune bonne nouvelle... La seule bonne nouvelle que j'aurais pu donner à ma famille c'était que j'étais encore en vie! C'était vraiment la seule. (Benoît 270:270)

Plus de la moitié (six) des participants font quand même des tentatives de réconciliation qui prennent le plus souvent la forme d'une amorce de dialogue, d'une demande de pardon ou d'une reconnaissance des torts de la part des participants.

Entre moi puis mes parents, ça... entre moi puis mon père, on n'en parle pas là. On se chicane puis, je ne sais pas là, on ne se reparle plus. Ma mère, je lui demande souvent pardon là. (Félix 991:991)

Dans deux cas pourtant, les jeunes parlent plutôt des tentatives des parents pour se rapprocher d'eux. Contrairement aux situations précédentes, il est alors question des avantages matériels que promettent les parents aux enfants.

Oui. Parce que mon fils, l'histoire de mon fils. Je ne veux pas voir, je ne peux pas rien comme ça : no contact. Rien. Tout va *mal*. Et quand j'ai la place pour les femmes, j'ai contact avec elle sur internet. Elle a demandé moi mon problème, et je le dis mon problème. Et elle a dit « Bien, pourquoi tu pas vivre avec moi, pour un mois? » Et après un mois, le mois de... March, tu vas vivre toute seule dans ton appartement. Ok, c'est une bonne idée... Et je donne pour ma mère une autre chance; c'est ça, une autre chance, c'est ça. (Jasmine 314:314)

Ces tentatives de rapprochement donnent lieu, pour Paul, Benoit, Johny, Jocker et Jasmine, à de nouveaux conflits ou à de nouvelles déceptions et à la même attitude distante qu'autrefois.

Mon père je l'ai connu à treize ans, mais je peux te dire que je l'ai connu pour la première fois au mois de décembre. Ben ce n'étaient pas des conversations père-fils, c'étaient des conversations de chums de bar, façon de parler. Je n'ai pas eu de relations avec mon père, tu sais, je pense que je n'en aurai jamais de relations père-fils, malgré qu'il est encore là. Puis avec ma mère, je te dirais que c'est pas mal la même chose. (Benoit 660:660)

Les jeunes sont donc issus de milieux qui ne leur offrent pas d'encadrement affectueux, et même parfois, pas d'encadrement du tout. Les parents qui demeurent présents semblent le faire, d'après les jeunes, d'une manière autoritaire, violente ou sous le signe de l'ambivalence.

#### 4.6 Alcoolisme et de toxicomanie dans la famille

Beaucoup de recherches se sont consacrées à la transmission intergénérationnelle dans le parcours des jeunes marginaux concernant principalement les mauvais traitements et la consommation. Ce n'était pas le but mentionné dans la consigne de départ de cette étude. Cela n'a pas empêché chacun des onze jeunes d'évoquer des problèmes de dépendance, de toxicomanie ou d'alcoolisme dans les familles. Près de la moitié d'entre eux ont vécu auprès de parents toxicomanes.

Les commentaires de six participants sur la dépendance des parents ou des nouveaux conjoints à l'alcool (cinq), à la drogue (deux) ou même au travail compulsif (un) servent aussi à appuyer leurs dires sur le climat indésirable qui régnait à la maison. Trois d'entre eux se sont retrouvés, en bas âge, dans un milieu fréquenté par des groupes criminalisés ou des travailleuses du sexe.

Pis c'était un alcoolique aussi. Il buvait de la bière tout le temps pis dès qu'il touchait à la maison, c'est la bière, pis j'y dis : « Faudrait que tu modères un peu. Tu ne sais pas ce que tu me fais endurer. » Pis là, il dit : « Aïe! » Il a poigné les nerfs cette veillée-là, il a pris trois verres, il m'a pris au collet, il m'a pitché dans le mur... (Jocker 193:193)

I : La raison de tes placements dont tu m'as parlé tantôt. C'était quoi la raison de ton premier placement?

A. : Ben c'est parce qu'il y avait toujours des gangs chez nous. Et aussi parce que j'étais agressif. J'essayais de prendre la place de mon père. Mon père c'était un alcoolique pis il pitchait tout chez nous. (Alex 519:520)

Comme tous les jeunes mentionnent des problèmes de dépendance dans leur propre vie, ces résultats permettent difficilement de distinguer un profil général d'évolution de la toxicomanie de la maison à la rue, et ce d'autant plus que, dans les six autres cas, la présence ou l'absence d'une problématique consommation parentale n'est pas précisée.

#### 4.7 La consommation des jeunes, une source de conflit familial parmi d'autres

Il est difficile de tracer un portrait global de la consommation des jeunes rencontrés. Certains considèrent être « tombés » ou s'être « sortis » de la dépendance à partir du moment où ils abordent ou quittent les drogues dures. D'autres prennent leur consommation d'alcool, de drogues douces ou encore leurs habitudes de jeux plus au sérieux alors que l'entrée et la sortie de la consommation ne se font pas au même rythme pour chacun. Pourtant, tous les participants ont en commun un passé de plusieurs années où la recherche des effets de la consommation et des moyens pour parvenir à l'intoxication a compté parmi leurs principales préoccupations.

Bien que l'âge du début de la consommation ne soit pas toujours identifié avec précision, au moins un participant affirme très clairement avoir commencé à consommer vers 12 ans, cinq autres, 16 ans, et deux autres vers 18 ans. Étant donné l'âge actuel et la période de consommation des participants, ils ont tous commencé leur consommation intensive avant 24-25 ans. Pourtant, seul Johny présente sa consommation et sa vente de drogues comme la principale ou l'unique source de la rupture familiale. La toxicomanie est néanmoins nommée parmi un ensemble de facteurs ayant mené à cette rupture dans les récits de Félix et Paul, tandis que Benoit se fait offrir par son père une cure de désintoxication.

I : Puis comment ça en est arrivé à ce qu'il te mette à la porte? Est-ce que vous avez eu une discussion, quelque chose?

J : Bien parce que, dans ce temps-là, je vendais du pot, puis là, ils ont trouvé ma balance, puis là, ils n'étaient pas contents puis là je buvais à tous les jours. (Johny 355:356)

Soulignons que ni Paul, ni Félix, ni Benoit, ni Johny n'ont fait référence à une quelconque problématique de toxicomanie chez un des parents. Alex, par contre, dont le père est décrit comme un alcoolique, parle des critiques de sa famille élargie sur sa consommation, mais non de celles de sa famille immédiate.

#### 4.8 Plus d'instabilité que de précarité

Bien que les difficultés financières ne soient effleurées que par 3 participants, tous, à part Benoit et Félix, décrivent leur niveau de vie familial comme « faible » ou « moyen-faible ». Ce revenu doit aussi être négocié dans un foyer où il y a souvent plusieurs enfants puisque huit participants font partie d'une famille de trois enfants ou plus. Benoit, Marie, Marie-Jo, Félix et Johny mentionnent pourtant que leur père, pourvoyeur de la famille, « travaille beaucoup » ou a un « bon travail ». Mais mis à part Félix, dont les deux parents sont allés à l'université, peu d'entre eux sont en mesure d'affirmer si leurs parents ont terminé des études postsecondaires et dans quel domaine. L'un souligne l'analphabétisme de sa mère, mais ce qui ressort surtout est le manque de connaissance quant au cheminement scolaire et professionnel des parents, ce qui laisse deviner que le travail parental n'en est que rarement appréhendé comme une « carrière », c'est-à-dire un parcours auquel les parents pourraient être identifiés.

Étudié? Non. Ma mère ne sait pas ni lire, ni écrire, et comme mon père a passé sa vie en dedans, ça fait que... Je ne le sais pas. (Alex 476:476)

Jasmine, Paul, Jack et Cats mentionnent aussi de multiples déplacements parentaux dans leur jeune âge et Félix a connu la migration :

Je suis né à Rivière-du-Loup. J'ai habité Granby, Sherbrooke. J'ai habité La Prairie, Candiac, Saint-Constant, Ste-Catherine, Delson. J'ai habité Verdun, j'ai habité Longueuil et l'île de Montréal. (Cats 82:82)

De même, une majorité de participants évoquent des parcours scolaires difficiles ou un manque de motivations auxquels s'ajoutent des fugues pour Jasmine, Paul et Marie. Qu'ils soient ou non institutionnalisés durant la jeunesse, le désir d'échapper aux règles est grand et les réussites en milieu scolaire sont rares (les trois seuls à avoir terminé leurs études secondaires l'ont fait aux adultes).

À l'école, j'étais fucké à l'école. Je pense que c'était ça. Je me faisais foutre à l'extérieur de l'école fait qu'il fallait que je change de ville-là. (Paul 214:214)

I : Tu as fugué combien de fois avant 18 ans?

M : 5 fois, je ne sais pas trop. Je n'ai jamais compté ça. J'avais la médaille de la fugueuse. (Marie 275:276)

Un profil de précarité vient donc se dessiner, mais il prend alors bien plus souvent les traits d'une instabilité académique, professionnelle ou résidentielle que simplement économique.

#### 4.9 Des parcours institutionnels déstabilisants

Parmi ces signes d'instabilité, l'instabilité résidentielle est celle qui caractérise le plus la marginalité de ces familles d'origine. Ensuite, les placements imposés à quelques jeunes par la DPJ éprouvent encore davantage, et souvent à répétition, leur capacité d'adaptation. Parmi les onze participants, Jasmine, Marie, Marie-Jo, Alex et Jocker ont connu des périodes de placement en institution. Les trois jeunes femmes ont également eu droit à de nombreuses tentatives de résolution de conflits et plans d'intervention avec le milieu naturel et tous ont pu bénéficier rapidement de placement d'urgence, au besoin. Mais ces interventions donnent quand même lieu, le plus souvent, à des déplacements vers des services de prise en charge gouvernementaux de plus en plus fermés.

Dans la mesure du possible aussi, les interventions de la DPJ sont faites directement en milieu familial, misent sur les relations déjà existantes ou visent le rétablissement de ces liens. La famille lignée élargie peut aussi offrir son aide. Jack considère alors ses grands-parents un peu comme ses parents, durant une période précise de sa vie. Des oncles et tantes de Marie sont même désignés par la DPJ comme famille d'accueil.



Je mangeais avec eux, je tenais le commerce avec mon grand-père, j'allais faire les commissions, il me demandait des petits trucs, je faisais avec lui des petits trucs. Il m'a montré un peu la base. (Jack 196:196)

Toutefois, la présence de cette lignée n'apparaît que dans le discours de quatre participants, dont celui de Marie-Jo (305:307), où la rencontre d'un cousin inconnu n'est qu'accidentelle. Pour Alex (47:50) et Marie (563:565), le soutien et les bons conseils de quelques membres s'accompagnent toutefois des critiques ou des exigences, souvent écrasantes, des autres ou de l'impression de faire bien piètre figure à leurs yeux.

Bien quand je buvais, je voulais oublier qui j'étais et toute ma famille qui... Tu sais j'en ai de la famille pis ils me voient tous un peu comme mon père. Tu sais, mon père il a tout le temps bu puis il a toujours été en dedans, puis ma famille me voyait comme un trou de cul dans le fond. (Alex 44:44)

Les procédures de la DPJ, en fonction de cet objectif de maintien des liens ne se sont cependant pas avérées très utiles aux participants qui y ont eu droit : les solutions de placements dans un milieu qui correspond le plus possible à celui d'une famille sont décrites plutôt comme des échecs par les trois participantes. Des multiples tentatives d'intégrer les jeunes filles à un milieu qui corresponde le plus possible à la vie de famille, sont amorcées, sur une période pouvant s'étendre sur plus de 10 ans, dans le cas de Marie. Les deux jeunes hommes, envoyés directement en centre jeunesse, par contre, ne connaîtront ni l'un ni l'autre ces continuels déplacements. Mais Jasmine, Marie-Jo et Marie nomment plusieurs causes de déplacements, à travers le réseau de la DPJ dont les principales sont les fermetures ou le retrait des familles d'accueil (maltraitantes ou non disponibles à héberger des jeunes sur une longue période) ou encore les tentatives ratées de réintégration familiale. Elles sont ensuite envoyées en foyers de groupes et en centre jeunesse, où se multiplient les fugues ou les interruptions de subventions. Ce contexte cause une quinzaine de déplacements à Marie-Jo avant sa majorité (539:539) et un nombre indéterminé pour les deux autres.

J'ai fait 8 familles d'accueil, puis après ça, centre d'accueil, j'ai fait tous les centres d'accueil de la Montérégie. À 13 ans, je suis rentrée en famille d'accueil, puis à cause que je fuguais, ils fermaient mon dossier, bien pas mon dossier, mais ma chambre, ils la donnaient, puis ils me changeaient de centre d'accueil. J'ai fait beaucoup de centres d'accueil. (Marie 337:337)

Oui, je suis resté avec ma mère un peu, juste avant d'aller en Centre d'accueil. [...] Oui, [j'y suis resté] à peu près de 13-14 ans jusqu'à 17-18 ans. (Alex 468:470)

Pourtant, tous les participants mentionnent des réponses rapides de la DPJ à leurs demandes ou à celles de leurs parents, lors de situations d'urgence. Les jeunes ne sont pourtant pas laissés à eux-mêmes par les établissements. Au contraire, Marie-Jo, Jasmine ainsi que Jocker rapportent quelques situations où parents ou enfants mineurs ont fait appel aux services sociaux qui ont effectué des interventions sans délai. D'autres services communautaires (dont les Auberges du Coeur) peuvent aussi être mis à contribution.

Bon ben après ça, moi je me suis tanné, deux ans après moi je me suis tanné d'encaisser ces coups-là et j'ai appelé à la DPJ pour dire que j'étais tanné et regarde, elle m'a placé au Pavillon Jeunesse en arrière de X. (Jocker 173:173)

Les participants reprochent toutefois à la DPJ ses solutions expéditives, où ils sont rarement consultés, et dont les procédures sont identifiées, parmi les causes d'échecs répétés des placements. C'est du moins de qui arrive à maintes reprises pour Marie-Jo, qui est pourtant la seule à considérer la vie institutionnelle préférable à la vie auprès de la famille. Elle considère que ces démarches font peu de cas de son désir de ne pas y retourner. La DPJ modifiait même parfois les étapes de la réintégration graduelle prévue au départ.

Là, la DPJ sont venus me chercher et ils m'ont amenée en foyer de groupe. Il y a eu une ordonnance de cour qui a été donnée pour un placement de six mois. Le placement de six mois, ce n'est jamais rendu dans le fond. [...] Ils ont essayé de me retourner chez ma mère. Moi je voulais rien savoir. Je faisais tout pour ne pas y retourner. Parce que j'étais ben quand je n'étais pas chez ma mère, dans un sens. (Marie-Jo 62:64)

Après ces institutionnalisations pour mineurs, ceux-ci rejoignent les autres jeunes, dans leur nomadisme entre la rue et les différents services thérapeutiques, judiciaires et communautaires. Lorsque les jeunes se retrouvent confrontés à la vie de rue, d'autres solutions d'urgence pouvant être adoptées sont la fréquentation des services d'hébergement ou encore de thérapie interne. Elles permettent d'obtenir à la fois des soins physiques et

psychologiques. D'autres soins peuvent également être plus imposés, comme ceux qui relèvent de la justice et de la psychiatrie. En fait, parmi l'ensemble des participants, la presque totalité (neuf) admet avoir fréquenté des ressources d'hébergement et pour la grande majorité (sept), à répétition.

Bien, j'y ai été [*dans la rue*]... une journée dans le fond parce que là j'ai appelé les travailleuses de rue. Puis c'est à ce moment-là qu'elles m'ont transféré icitte. Ben, ça fait deux mois dans le fond que je suis dans la rue parce tu sais j'ai été transféré icitte par eux autres parce que j'avais pas retourner consommer parce que je vais arrêter de consommer, là... (Alex 33:34)

Les deux participants qui ne font pas explicitement référence à des séjours en centre d'hébergement rapportent néanmoins un passage en thérapie de désintoxication, en prison, et pour l'une des deux, un suivi d'un service externe. En tout, neuf participants mentionnent avoir participé à une ou plusieurs thérapies pour contrer leur violence, leur dépendance au jeu et leur consommation, et un autre évoque son désir d'y participer. Dans ce processus de décision, la motivation de s'en sortir, mais aussi la pression de la famille sont nommées par Johny et la peur de se trouver dans la rue par Alex et Marie-Jo.

C'était comme ça jusqu'à temps qu'un intervenant me dise : « Tu sais le dernier jeune qui parlait comme toi, icitte, il a fini dans un sac à vidange sur le bord du chemin. » Là, ça m'a touché, ça, puis là je suis allé en thérapie. Quand je suis sorti de thérapie, je me suis encore retrouvé dans la rue... (Alex 32:32)

Quatre participants se sont aussi retrouvés en internement psychiatrique. Jasmine et Jocker y ont été envoyés par leur famille, Benoit dans le cadre d'une sentence judiciaire et Marie-Jo y est contrainte par sa maison de thérapie. Les deux jeunes envoyés par leur famille ont reçu des médicaments (pour l'anxiété et l'hyperactivité) toutefois, une fois sortis du contexte familial ou thérapeutique où la solution psychiatrique est imposée, Marie-Jo, Jasmine et Jocker précisent qu'ils n'ont jamais ressenti la nécessité de retourner en psychiatrie. Benoit, pour sa part, dit ne jamais avoir reçu de diagnostic précis durant son long internement.

I. : Puis la prison et la psychiatrie?

B. : Quatre mois à l'hôpital-prison

I. : Quatre?

B. : Quatre mois et demi. C'est mon plus long temps. J'ai été en-dedans rien que quatre fois. Le plus long que j'ai fait c'était ça.

I. : Puis en tout, ça fait combien?

B. : Je te dirais six mois peut-être, dans le top. En psychiatrie, non, aucun diagnostic.  
(Benoit 725:730)

Sur le plan financier, tous les participants bénéficient d'une forme de dépannage gouvernemental, sauf un, qui est en démarche pour l'obtenir. À ces moyens peuvent s'ajouter d'autres sources de revenus, majoritairement illicites. Les participants comptent aussi sur une série d'autres services qui leur sont accessibles en traitement externe comme des travailleurs de rues, des services psychologiques ou de désintoxication ou encore de soutien dans leurs tâches parentales. Pour au moins 4 participants, ces ressources servent de liens vers les thérapies internes et les centres d'hébergement, au besoin. Lorsque ces suivis prennent la forme de plans d'intervention personnalisés et proposés plutôt qu'imposés, ou encore de suivis préventifs, ils peuvent d'ailleurs susciter la création d'un lien de confiance et parfois une complicité assez étroite entre des membres de l'équipe d'intervention, comme ce fut le cas pour Jocker, Benoit et Marie. Jasmine et Marie croient même que les services communautaires, par le soutien psychologique et matériel qu'ils apportent, sont en mesure de leur assurer une évolution vers plus d'autonomie (stabilisation résidentielle pour Jasmine, évitement de l'intrusion des services sociaux pour Marie).

Oui, que j'aille bien ou que j'aille pas bien, ils étaient là pour moi tsé. Encore là aujourd'hui, ils vont être là pour moi jusqu'à... [Âge limite pour faire appel à l'organisme]. (Marie 667:669)

En se tournant vers les différents services, les participants trouvent réponse à plusieurs de leurs besoins, mais également tout un univers qui les maintient dans cette zone transitoire, entre la rue et l'intégration, dont ils cherchent justement à se sortir.

#### 4.10 Des rapports tendus avec les autorités, les règlements

Qu'ils soient majeurs ou mineurs, les jeunes se retrouvent alors à répétition dans des situations de dépendance où ils doivent apprendre à s'adapter aux politiques variées et fréquemment considérées rigides des différents lieux qui les accueillent. Les manifestations de violence, la gestion du temps et des horaires, la promiscuité sexuelle ainsi que la

consommation à l'intérieur des établissements demeurent les principales causes de conflits, de rejets et, beaucoup plus rarement, de négociations.

Dans le réseau de la DPJ, lorsque Marie-Jo fait preuve d'opposition, la coercition envers elle a surtout pris la forme « d'arrêt d'agir ». Plus tard, pour elle, comme pour Jasmine et Marie, lorsqu'il fut question de maternité, cette coercition s'est manifestée par des menaces de suivis plus étroits :

Mais là, quand ils ont voulu me réenvoyer chez ma mère, j'ai refusé. J'ai rien voulu savoir. Je ne voulais pas y aller. Je ne voulais pas retourner chez ma mère. Il n'en était pas question. Donc, ils m'ont repassée [*sic*] en cour et ils ont ordonné un arrêt d'agir. Donc une semaine en centre d'accueil à faire des réflexions. Moi je savais très bien ce que la DPJ voulait entendre. C'était évident pour moi. (Marie-Jo 158:158)

Dès qu'ils arrivent en hébergement ou dans une famille d'accueil, les jeunes doivent s'adapter à des règles qu'ils ne connaissent pas toujours et qui sont parfois sources de tension. Ces règles variables finissent toutefois par s'imposer en ce qui concerne les rapports interpersonnels, trop violents, trop tendres ou sources de mauvaises influences. Avec la consommation et les conflits avec les intervenants, ils constituent les principaux éléments de réglementation et d'éviction nommés par ces jeunes.

Non, mais en amour oui, mais on a pas le droit de faire du sexe icitte. C'est interdit, je pense. Puis en tout cas, à l'autre place où ce que j'étais, on n'avait pas le droit. S'il nous pognait, il nous crissait dehors. Parce qu'il y avait des couples là, puis ils étaient séparés. Ils n'étaient pas dans la même chambre puis ils n'avaient pas le droit de se toucher. Ils ont eu un avertissement parce qu'ils se collaient. Ils n'avaient même pas le droit de se coller. (Johny 608:608)

En maison d'hébergement, la principale forme de contrôle que rapportent les jeunes est celle de la crainte de l'éviction. Les départs précipités, les rejets par les services sont subis par Marie-Jo, Alex et Johny. Mais à part deux manquements aux horaires ou à la consommation, toutes les autres situations d'évictions d'Alex et Marie-Jo sont reliées à des contestations verbales des règlements ou autres comportements considérés violents ou conflictuels. Marie, Jocker, Cats et Johny ont également été témoins de situations d'éviction ou de violence en hébergement et deux d'entre eux parlent de la menace d'être exclus à leur tour.

Puis à ce moment-là, quand j'ai quitté X [Centre de désintoxication], je me suis retrouvé dans la rue cette journée-là parce que j'ai dit que je partais un vendredi, puis ils m'ont comme jeté dehors parce que... parce que... tu sais, j'avais dit que je partais de là parce que j'étais écoeuré de vivre là. J'l'avais dit à la blague, plein d'affaires de même, mais tu sais.... (Alex 16:16)

Deux autres méthodes d'intervention, surtout dans le cadre de thérapie fermée, sont la restriction des sorties de fin de semaine, subie par Marie-Jo ainsi que les « staff-morning » ou les « nike » rapportés par Félix, Marie-Jo et Paul. Les rencontres, qu'elles ne nomment « staffs-morning » ou « nike » se résument souvent, selon leurs dires, en séances durant lesquels les participants se font « brasser » et « gueuler après » devant les autres bénéficiaires, lorsque l'un d'entre eux pose un acte peu toléré (dont une caresse à une jeune fille consentante, dans le cas de Félix).

Chaque matin, ils se callent. Ils amènent en avant les gens qui ont eu des attitudes négatives pareilles puis « pow, pow, pow » ça arrête plus... (Félix 925:925)

Marie, Paul et Benoit ont aussi fait de la prison, à cause, entre autres, du travail du sexe. Jasmine a été sous la garde des services de délinquance juvénile tandis que pour Alex, ses relations difficiles aux autorités judiciaires se sont limitées à un mandat d'arrestation. Bien que Marie admette avoir déjà profité d'un de ses séjours en prison pour reprendre des forces et se désintoxiquer, Benoit, Jocker, Alex et Marie relatent que les mandats, les démêlés avec la justice, la peur de finir en prison ont occupé quelques années de leur vie :

Oui, j'ai été en prison beaucoup, à cause de la prostitution. Bien, à cause de la prostitution, mais après ça, j'avais un quadrilatère, fait que de 18 à 21 ans là, je suis allée plusieurs fois. Je peux dire, 30 fois et plus, parce que quand ils tombent sur ton cas, ils ne te laissent pas tranquille, les policiers... (Marie 377:377)

Toutefois, trois participants relèvent qu'eux ou leur partenaire sont parvenus à des rapports privilégiés avec les autorités policières, à cause d'une position particulière ou d'une familiarité tissée avec le temps. Cette proximité leur a parfois donné droit à des traitements de faveur :

On fumait des dry box , des hot box, pis là on roulait à la planche. Les policiers venaient nous voir : « Aïe là vous êtes pas dans les limites. ». Ben là, je le sais, Man. Ils venaient nous niaiser. Ils savaient ben que c'était nous autres qui étaient là. Ils venaient cogner à la fenêtre. Pis ils étaient là avec leurs uniformes. Baisse la fenêtre puis là il y a une grosse boucane qui monte. Aïe Christ là, j'sus ben gelé. Il n'a rien fumé, mais juste le fait de baisser la fenêtre devant lui. Mais c'était tous mes chums ça. Il n'y avait pas de problèmes, j'étais ben backé de ce bord-là. (Cat 213:213)

Les participants demeurent longtemps en transition, non seulement entre différents lieux, mais entre des ressources accessibles pour répondre à leurs besoins physiques et psychologiques urgents. Le fait qu'autant les ressources communautaires ou thérapeutiques qui leur sont accessibles soient, comme plusieurs tentatives d'emménagement résidentiel, destinées à être transitoires, prolongent alors ce processus d'implantation dans un milieu. La culture interne des institutions, en ne favorisant pas toujours les relations intimes, la liberté d'expression et de choix, ne contribue pas non plus à ce que les jeunes dépassent la simple relation d'autorité pour se projeter davantage dans leur rôle de jeunes adultes autonomes, libres et non-délinquants.

#### 4.11 Un passé lourd et encore vivant

Mais le passé familial ou cette situation de constant déracinement qui s'est entamé dans le cercle familial n'est pas décrit par les jeunes comme une étape définitivement derrière eux. Cet aspect d'eux-mêmes est plutôt présenté comme ce qui les rend aujourd'hui plus forts, plus fragiles ou aux prises avec un éternel combat. Sept parmi les onze participants (Paul, Marie, Jasmine, Jocker, Alex, Marie-Jo, Benoit) ont tenu à souligner la portée de leur héritage familial sur ce qu'ils sont aujourd'hui, mais également la manière dont ils sont perçus et perçoivent, à leur tour, les autres. Cette identification à ce passé trouble apparaît dans les propos d'au moins six de ces participants comme dans la manière de Jasmine de continuer, à plus d'une reprise durant l'entrevue, à se définir comme la petite fille stressée (172:172) (531:534) qu'elle a été.

Jasmine, Benoit et Jocker s'expriment beaucoup sur le souvenir général, vague et douloureux que leur laisse l'enfance et qui leur fait dire, encore aujourd'hui que « mon problème, c'est la famille » (Jocker 55:55). Certains mentionnent aussi des maltraitances, au passage, dont

Jocker, mais aussi Jasmine, Cats et Marie, qui précisent que cela a pu « ruiner leur vie » (Marie 200:200). Mais il est encore plus fréquent d'entendre Marie, ainsi que Paul, Jack, Alex et Benoit, attribuer leur amertume à des « carences » passées, d'amour, de solidarité, de stabilité ou de présence.

Mais il faut que tu dises ça, que j'ai eu plusieurs problèmes familiaux, pis ce n'était pas moi qui les portais à la base. C'est ce qui fait que j'ai eu plusieurs problèmes quand j'étais jeune pis je n'ai pas eu de jeu, d'interaction avec mes parents, malgré que ça a été mon intention; j'en ai toujours voulu, mais je n'en ai pas eu. (Benoit 662:662)

Ces éléments du passé leur servent aussi à définir le devenir de ceux qui les entourent. Paul et Marie tentent alors de chercher dans le passé les raisons qui maintiennent leurs pairs dans une dynamique de rue. Marie-Jo, Jack et Félix décrivent aussi parfois leurs partenaires amoureux en faisant mention de l'influence de leur origine sur ce qu'ils sont devenus : un héritage familial, selon le cas, maladroit ou maltraitant, mais parfois aussi heureux.

Il [le père de ma blonde] était protecteur accoté sur sa fille. Puis tout là. Je fais « Ayoye! ». Au début, je n'ai pas vu ça parce que je n'ai pas fait le lien avec le caractère de Joliane parce que je n'avais pas trop vu puis là, après, après, j'ai fait « Ah! C'est de là que ça vient. » (Félix, 181:181)

La personne qui est sur la rue, il est sur la rue pour une raison là. Soit, c'est les parents qui rejettent... il y a toujours un rejet quelque part. Il y a toujours quelque chose dans le passé qui est enterré, soit des viols. Dans le fond, il y a toujours quelque chose par rapport à la jeunesse qui fait qu'un jeune se ramasse sur la rue, un moment donné, puis c'est les choses qui restent marquantes, puis c'est les choses qui rentrent dans leur personnalité aussi. Ils ont des mécanismes de défense. (Paul, 343:343)

Jack, Jasmine, Alex considèrent également que le fait d'appartenir à une famille dysfonctionnelle a posé sur eux un stigmate auquel ils sont aux prises depuis leur jeunesse. Jasmine rapporte aussi avoir même perdu la garde de son enfant parce qu'elle n'a pas pu faire la preuve qu'elle pouvait compter sur un entourage familial stable, au besoin. Mais certains parviennent à s'attaquer aux préjugés de l'entourage plus efficacement que d'autres et Jack y trouve même dans leur autonomie forcée une grande source de fierté.



Ben mon père, quand il s'est pendu, pis tout mon vécu, pis d'avoir été autonome, jeune, un petit débrouillard, un petit gars respectueux qui prouvait tout le temps le contraire, tu sais : « Tiens-toi pas avec lui, il a pas de parents. » Quand ils me voyaient : « Christ! Il est bien élevé cet enfant-là! ». Puis, souvent, mes amis venaient à la maison... (Jack, 226:226)

#### 4.12 La faute des parents

Le fait d'associer la souffrance aux origines sert souvent aussi à cinq participants à limiter leur responsabilité dans leur situation présente, concernant leurs rapports familiaux actuels, mais aussi leur aptitude à gérer l'ensemble de leur vie.

Ainsi, pour quatre participants, le passé est considéré comme une source des maux présents. Les parents sont excusés et présentés comme des êtres fragiles, eux-mêmes victimes de leurs propres origines, aux prises, comme eux, avec des dépendances, simplement incapables d'assumer leurs fonctions parentales. Chez les deux participants confrontés au suicide de leur père (Jack et Marie), c'est « la vie », en général, plutôt que les parents, qui est mise en cause.

Elle [ma mère] m'a aimé, elle m'a respecté. Mais elle, elle avait passé au feu quand elle était jeune. Pis elle a toute été brûlée d'un bord jusque-là. Puis elle, sa vie, ce n'était pas un conte de fées. Puis là, elle a voulu s'occuper d'elle. Puis aussitôt qu'elle a vu que je commençais à... Ben là, elle a eu des hommes, tu sais. Ma mère, elle était fragile avec ça. (Jack 125:125)

Bien tsé, c'est comme, ma mère, elle a vécu beaucoup d'inceste, puis c'est comme si elle refait ça. Elle refait ce qu'elle... elle l'a refait quand elle avait 14 ans à ses cousines puis elle me l'a refaite à moi. (Marie 200:200)

Cats et Marie mettent aussi de l'avant que la violence vécue dans le cadre familial a pu quelquefois prendre la forme de « jeu affectueux ». En effet, Cats, qui décrit le cadre familial comme très violent physiquement, utilise lui-même le combat, dans le cadre de ses jeux pour exprimer son affection fraternelle. Marie croit aussi que sa mère a pu entrevoir un peu comme un jeu les agressions sexuelles qu'elle lui a imposées, même si, consciente du stigmatisme qui veut que les actes se répètent d'une génération à l'autre, elle croit quand même ne jamais les reproduire.

Par ma mère, mais tsé, c'était comme un jeu. J'avais pas de seins encore, mais elle me frottait le zizi, elle me frottait la noune, genre. Puis tsé, ça passait comme ça, genre, de quatre à sept ans... à six ans. Puis, je n'ai pas aimé ça, aujourd'hui, je repense à cela puis je me dis, elle a ruiné ma vie. (Marie, 200:200)

Ben, quand tu joues au hockey avec lui, ce n'est pas du hockey, c'est de la boxe sur glace. C'est vraiment ça. Tu l'écœures un peu, il est en bâtard, il droppe les gants puis il frappe... Ah oui, c'est vraiment le fun avec lui. Tout le temps en train de se tirailler. (Cats 70:70)

Bien que les conséquences se soient souvent fait sentir depuis longtemps, la gravité de responsabilité présumée des parents et du milieu dans le sort des participants est nommée comme une réalité avec laquelle Félix, Jocker, Benoit et Jasmine doivent négocier aujourd'hui.

Pour eux autres, ça a été moins ma problématique, mais j'ai tout le temps eu pour mon dire qu'ils n'ont pas eu de livres pour m'élever et j'ai pas eu de livres, moi non plus pour savoir comment être un enfant. Ça fait que j'ai pour mon dire que, peu importe le problème, il y a 50 % de torts des deux bords. (Benoit, 587:587)

#### 4.13 Séquelles et mécanismes de défense, associés à une enfance difficile

Les jeunes décrivent aussi plusieurs réactions possibles, de leur part ou de celle de leur entourage, à ce passé lourd en émotions. Ces réactions se partagent entre une adhésion plus ou moins volontaire aux normes ou à la dynamique familiale, une attitude opposante manifestée souvent par des comportements défensifs ou violents ou encore un sentiment d'impuissance et de déresponsabilisation concernant leur propre sort.

Benoit, Alex, Jocker et Jasmine discutent des séquelles psychologiques du passé auxquelles leur présent les ramène constamment. Alex et Jocker considèrent même souffrir d'état dépressif, à cause de leurs souvenirs tandis que Jasmine parle d'un stress, provenant de la dynamique familiale, qu'elle ne parvient pas à surmonter :

Ma mère je le sais pas où ce qu'elle est, non plus. Puis j'avais ben de la misère à vivre avec ça. Puis à chaque fois que j'ouvrais le journal, je checkuais pour voir si mes parents ils sontaient pas là, pour voir s'ils seraient pas décédés. Parce que je me demandais ce que j'aurais fait, hostie, de les voir dans le journal de même, là. Pis je n'étais pas capable de vivre avec ça pis tout. Ben c'est ça qui me rendait dépressif un petit peu, tu sais. (Alex 30:30)

Devant certain de leurs échecs, quelques jeunes, dont Jasmine, Marie, Jack et Benoit, accusent aussi l'influence de ce passé difficile. Ils tiennent ce passé comme responsable, plus qu'eux-mêmes, de leurs attitudes d'aujourd'hui.

Ben oui. Moi, ma mère m'a abandonné, mes parents m'ont abandonné. L'amour et tout ça, ça m'a fait mal jeune. Ça fait qu'après ça, ma réaction, ce n'était pas nécessairement de ma faute si je réagissais de même. Pis après ça genre, quand je repense à ça et que toi tu réagisses... Ça Christ! Moi je les aimais ces filles-là. (Jack 622:622)

Plusieurs participants continuent aussi, malgré le temps qui passe et la souffrance, à agir en fonction des gestes de violence qu'ils ont appris. Il arrive aussi, dans au moins quatre cas, que les jeunes sentent que l'attitude contrôlante ou violente de leur famille est parvenue à modeler leurs gestes, leur tempérament ou à leur imposer des valeurs ou des appréhensions devant le monde extérieur.

Toujours, toujours. J'étais comme dirigé là. Tellement que, des fois, je me souviens, quand j'étais petit-là, j'avais peur de prendre l'initiative parce que j'avais peur que ce que j'allais faire ce soit à l'encontre de ce qu'il pensait qu'il voudrait être fait, genre. Fait que là, à chaque fois genre, ça m'a donné, dans le fond, j'ai eu peur de m'affirmer devant lui, parce que là, je savais c'était comme une dictature là, fait que j'ai eu peur. J'ai jamais su vraiment m'exprimer tsé, j'ai eu peur de prendre l'initiative, j'ai pas appris vraiment à prendre l'initiative parce que j'ai toujours peur que, ce que je fasse, ce soit pas ce qu'il pense qui doit être fait. Puis tsé, il m'a souvent critiqué, tsé. (Félix, 324:324)

Une des réactions avouées et attribuées à l'enfance par six participants est la colère et la tendance à faire appel à des mécanismes de défense, de retrait. Plus fréquemment encore, il s'agit de réactions d'opposition, par lesquels ils sont parvenus à résister aux sévices, aux critiques ou à faire abstraction des abandons ou de l'instabilité familiale. Pourtant ils admettent que ces attitudes leur sont souvent plus nuisibles qu'aidantes aujourd'hui.

Pas juste que j'ai l'impression, c'est ça que j'ai fait. Pis je ne m'en rendais pas compte. C'était beaucoup de colère qui ressortait de l'abandon que j'avais ressenti quand j'étais jeune. Ça ressortait sur elles, sur ces femmes-là. (Jack, 386:386)

« Ben là, c'est vraiment fini avec votre père. » À ce moment-là, ma sœur pis moi, on n'a pas eu de réaction. Sur le coup on n'a pas eu de réaction mais ça n'a pas été long que moi je suis revirée super agressive, surtout que je me rendais compte que c'était vrai. (Marie-Jo 56:56)

Trois participants font mention de leur propre recours plus ou moins fréquent à la violence lors de leurs interactions quotidiennes (hors des contextes amoureux). Cette violence peut apparaître comme un sentiment impérieux, lors d'interactions conflictuelles, qui donne lieu ou non à un passage à l'acte. Le témoignage qui suit, par exemple, même s'il comporte une volonté de changement, fait foi de cette expression de violence :

Ben, je commence à m'intégrer à « Chaos » (K.O.? ) C'est une affaire pour contrôler un peu mon agressivité. Des fois, comme icitte, là, j'ai le goût de sauter dans la face du monde et de les bûcher. Pis, hostie! Des fois, j'ai le goût de m'enfermer, de me faire du mal à moi-même. Des fois j'ai le goût de tout péter. (Alex 452:452)

La violence peut aussi être adoptée comme le moyen de réagir physiquement qui s'impose à une situation critique ou encore être utilisée pour établir sa crédibilité, sans être nécessairement précédée de colère.

Deux ans après, j'étais moyennement gros pis j'avais de l'expérience en hostie en bataille, tu sais. Le monde, ils ne savaient pas que j'allais me battre à Ville-Émard, LaSalle, Lachine. Je ne me battais pas dans le coin, tu sais. J'allais dans la rue, j'en pognais un pis je l'écoeurais jusqu'à temps qu'il me frappe. C'était juste pour prendre de l'expérience de me battre. (Cats 237:237)

Ainsi, bien qu'ils puissent parfois nommer les actes qu'ils reproduisent, à partir d'un héritage qu'ils redoutent, ces jeunes participants ne se disent pas toujours en position d'y renoncer tout à fait.

#### 4.14 Faire face à la musique, malgré tout

Sept participants présentent leur passé familial comme une réalité incontournable, qu'ils seraient parfois tentés d'oublier. Ils doivent néanmoins l'affronter, afin d'y trouver leurs propres ressources.

Même si Alex admet avoir été parfois essayé d'oublier, sans succès, par la toxicomanie, un passé où il ne trouvait pas grand-chose de bon. Il en viendra, comme six autres participants, à admettre la nécessité de faire des efforts pour faire la paix avec cette partie de sa vie. Pour y parvenir, ils se donnent divers moyens comme des thérapies (Alex, Jocker, Paul), des dialogues entre amis (Félix), des recherches (Jack, Alex) ou des réflexions personnelles (Marie, Benoit).

Ben, c'est leur truc à eux autres. Tu réfléchis pendant que t'es là : tu as juste ça à faire. Tu écris sur toi, t'écris de tout ce que tu as vécu, puis tu réussis à... t'apprends à passer par-dessus puis à voir au présent... (Alex, 293:294)

Ça fait que je sais que j'ai un certain deuil à faire par rapport à eux autres. Et ils ne feront sûrement pas de demande de pardon par rapport à moi. Et pour moi c'est d'accepter mes parents qui sont là. Ça, c'est une des choses que je veux régler avant de m'embarquer dans une relation. (Benoit 592:592)

Parmi eux, Jocker et Jack décrivent même ces épreuves passées comme des événements susceptibles de générer une force chez ceux qui les aident à vivre. Jack, ainsi que Marie essaient de rationaliser, en s'accrochant à ce qu'ils ont pu trouver de meilleur dans ces souvenirs pour donner un sens à la souffrance qu'ils ont vécue et même aux événements, en apparence les plus injustes qui les ont frappés.

Elle [la vie] m'a appris à jamais me plaindre, à jamais, genre, être une victime, pis à toujours faire confiance à cette force-là qu'elle m'avait donnée. Parce que quand mon père est mort là, il est venu me jouer de la guitare juste avant de se pendre. J'étais tout petit et je faisais une otite. Pis quand il est parti, lui, là, imagine-toi comme, genre, ça m'aurait boosté. (Jack 364:364)

Ce passé sur lequel tous les participants sont revenus si spontanément et rapidement en cours d'entrevue, constitue donc encore une partie de la réalité aujourd'hui. Que ce soit à cause des souvenirs qui demeurent, des réflexes que les jeunes y ont appris pour affronter l'adversité ou

encore du manque de soutien concret, au quotidien le pour vivre leur réalité d'adulte. En plus de leur blessure du passé, les jeunes doivent en effet apprendre à supporter l'espace vide et le peu de figures permanentes, à un âge où les jeunes adultes peuvent habituellement encore compter sur leur famille, ainsi que sur les amitiés stables que la vie leur aurait permis de tisser.

## CHAPITRE V

### DES TENTATIVES ET DE LA NÉCESSITÉ DE SE BÂTIR UN RÉSEAU DANS LA RUE

Les jeunes qui n'ont pas pu s'établir à partir du milieu dont ils proviennent doivent donc apprendre à reconstruire leur vie et répondre comme ils le peuvent, à partir des nouvelles occasions qui se présentent, de répondre à leurs besoins physiques et psychologiques. Étant donné ce contexte où les jeunes disent souvent s'être rarement sentis chez eux nulle part et maintiennent certains liens à travers la précarité, il est difficile de fixer le moment précis où l'on peut commencer à parler des « relations de rue ». Une constante peut être dégagée dans ce que racontent les participants, même si elle est, en apparence, contradictoire : la grande majorité des jeunes évoquent autour d'eux un réseau bien garni ou, à tout le moins, considèrent pouvoir se créer rapidement de nouvelles relations. Toutefois, ces relations d'amour, d'amitié ou d'affaires sont fréquemment nouées hâtivement pour répondre aux besoins impérieux de leur situation de précarité et des exigences propres au mode de vie de rue (protection, soutien, consommation). Les exigences associées à ce besoin de s'affilier rapidement comportent cependant certains risques ou n'apaisent pas nécessairement certaines appréhensions, comme le sentiment de perte de maîtrise, la peur d'être jugés sur des aspects plus extérieurs ou la peur d'être trahi.

#### 5.1 La rue : une perte d'emprise sur sa vie

La rue est présentée par les jeunes parfois sous l'image du purgatoire, de l'endroit où il a fallu passer pour prendre conscience de sa propre souffrance et de celle des autres. Elle est parfois aussi décrite comme salvatrice, parce qu'elle oblige à faire table rase du passé de manière plus ou moins consciente. Elle suscite alors des remises en question des stratégies de survie qui leur ont été néfastes, bien avant de mener à cette période où les principaux repères de leur vie se sont retrouvés en péril.

Lorsque les jeunes évoquent la rue, en entrevue, le premier réflexe des deux tiers d'entre eux (sept) n'en est pas moins de s'en dissocier. La rue n'est pas leur monde, pas leur mode de vie et même, parfois, pas un monde supportable. Ils s'identifient plutôt à la vie sédentaire, hors de

la toxicomanie, qu'ils ont parfois connue et visent à reconquérir. Les jeunes imposent également une certaine distance entre ce qu'ils sont, leur échelle de valeurs, leur standard de vie et celui des autres qui se retrouvent sans sécurité matérielle ou gravement intoxiqués, comme si, de l'intérieur non plus, ils n'étaient pas non plus de ce monde.

Il y en a qui se sont piqués toute leur vie puis... mmm... c'est à peu près ça. Il y en a qui sont accros durs, puis il y en a qui se sont piqués toute leur vie puis il y en a qui ont fait de la prostitution, puis il y en a, tu sais là, qui sont toutes sortes de personnes dans le fond. Pis c'est pour ça que moi je suis parti de là. Je ne me sentais pas vraiment dans mon trou là-bas. (Alex 283:286)

La rue est presque toujours présentée comme une menace, dans l'esprit des participants. La manière d'exprimer cette menace et cette précarité dénote les différents niveaux d'intensité de la vie de rue, qui vont de l'absence totale de logis et d'emploi, en allant jusqu'à la stabilité résidentielle. Entre les deux, se retrouve l'accès à une maison d'hébergement ou à des logements transitoires. Le moment de transition vers la rue garde, pour plus de la moitié d'entre eux (six), un caractère imprévu. Il se caractérise par un sentiment d'impuissance, de perte d'emprise sur leur existence. Les deuils, difficiles à assumer, y surviennent souvent en rafale.

When Kevin and I separated..., he left me in a situation that I had no money, no place to live. I had lost a lot, a lot of important... things that are important to me; I had lost quite a few of my photo albums, and my son... Things like that, just because I had to leave things behind, because I couldn't carry them around. I was homeless; I couldn't carry them around all the time. So it took me a very long time to get over that but it was just because, you know, I was angry. And I have one photo album now... (Jasmine 490:490)

Leurs stratégies pour survivre ou supporter leur souffrance ou leur dépendance ont entraîné Benoit, Jack et Jocker dans des situations d'extrêmes limites. Leur intégrité physique et psychologique est sérieusement menacée et Jack en vient même à se considérer comme une menace pour son entourage.



Sur mon passé. J'ai fait des conneries avant d'arriver à Montréal, mais je pensais d'avoir trouvé mon bas-fond. Je travaillais pis j'avais mon appart. Mais la journée que mon appartement était sur mon dos, je trouve que... la journée que j'ai commencé à vouloir me suicider, la journée où j'ai passé le premier jour de l'année à flamber mon chèque de B.S. pis rester 29 jours après ça dans la rue, c'est... (Benoit 186:186)

Sur huit participants rencontrés en centre d'hébergement, au moins cinq le décrivent comme une porte de sortie. La crainte de se retrouver de nouveau à la rue ne s'y dissipe toutefois pas nécessairement.

C'est pour ça qu'il faut que je me sorte de là, là. Bien à cause de l'alcool là, j'ai perdu, ma... bien pas mes parents, parce que tsé, ils m'appellent encore là. J'ai perdu ma maison parce qu'ils ne veulent plus de moi. J'ai perdu aussi mon Auberge, mon ancienne Auberge parce que... (Johnny 420:420)

Bien que la prise de logement, le plus souvent en colocation ou en immeuble supervisé, apparaisse comme un pas de plus hors de la rue, la peur de la précarité y subsiste chez Alex, Jasmine, Marie et Jocker. La plupart des jeunes (huit d'entre eux) mentionnent ouvertement la menace de se retrouver sans toit qui pèse encore sur leur vie.

J'ai toujours été coloc avec du monde à peu près, sauf quand j'ai loué mon logement. À part de ça, j'ai toujours vécu en colocataire avec des personnes parce que je n'étais pas capable de me payer un loyer tout seul. Dans le fond, je n'avais pas assez d'argent et j'avais peur d'arriver en-dessous tout le temps. (Alex 142:142)

Pourtant, à travers cette expérience de précarité, Benoit, Alex et Jack et Johnny considèrent avoir atteint une lucidité naguère inaccessible. Ils y ont retrouvé des valeurs fondamentales qu'ils avaient oubliées. Benoit et Jack ont même l'impression de s'être affranchis de la pression de l'entourage tandis qu'Alex y trouve le recul devant les modèles de marginalisation familiale qu'il s'appêtait à reproduire. La situation d'isolement, l'impression de « ne plus pouvoir aller plus bas » et la précarité extrême qu'ils expérimentent dans la rue sont évoquées comme autant de déclencheurs pour amorcer la remise en question et les prises de résolution nécessaires à leur sortie de la rue.

Dans la rue, c'était le milieu, le cheminement entre les deux. Ça a été la transition entre les deux. Mon calvaire ça a été dans la rue, mais ç'a été comme pour me sauver de ma vie. Ça m'a ramené tout seul avec moi-même, puis tout seul avec mes bibittes, puis là je n'avais plus personne alentour de moi, de sain d'esprit, pour me contrôler, façon de parler, puis de me dire quoi faire puis de m'imposer ses valeurs. Dans la rue j'étais tout seul avec mes valeurs, ça fait que j'ai pris mes valeurs à moi, ce qui faisait mon affaire. Je ne dis pas que c'est toutes des bonnes valeurs, mais c'est mes valeurs à moi, mes opinions à moi, tu sais. (Benoit 394:394)

## 5.2 Des souffrances qui rapprochent

Pourtant, tout en voyant leurs repères s'effriter, les participants ont pu parfois réaliser qu'ils n'étaient sont plus les seuls à se sentir exclus ou désœuvrés, ce qui a contribué, dans les premiers temps, à les rapprocher. La rue, incluant les centres d'hébergement et de thérapies, où les bénéficiaires s'y croisent, est parfois décrite comme un espace où ceux qui vivent parviennent de moins en moins à cacher leur vulnérabilité; cela fait dire à Benoit qu'ils sont alors « eux-mêmes » plus que jamais.

L'impression de se retrouver avec des pairs ou des compagnons d'infortune apparaît d'abord à Marie et à Benoit comme une occasion de développer une certaine solidarité et même un esprit de famille, même si leur opinion change par la suite. Cette compassion, associée au fait que les jeunes qui s'y retrouvent ensemble en marge des contraintes et du regard extérieurs. À tout cela, s'ajoute le fait qu'ils doivent parfois collaborer pour survivre, ce qui les amène à partager avec leur entourage des moments de grande intensité.

Il y a d'autres choses que la consommation parce que quand je suis arrivée dans la rue, au début, quand je fuguais, mais c'était pas la consommation. C'était comme une famille pour moi. Je me retrouvais avec eux autres, je me retrouvais avec des gens qui étaient le mouton noir. On est un petit peu des moutons noirs. On est regardé de bas... de haut, je veux dire. On est regardé comme si on était des cotons tsé. C'est comme regarde, sors-toi s'en. Mais c'est dur tsé. (Marie 469:469)

Ben, c'est quand, admettons, faire des vols, quêter. Dans la rue, j'étais sur la coke pendant une couple d'années, puis quand tu es sur cette drogue-là, mettons que c'est assez intensif comme mode de vie. Puis à deux, c'est quasiment mille piastres par jour. Oui, dans mes pires bouttes, on roulait à mille piastres par jour. Pis il faut faire attention comment t'opères pis être avec quelqu'un que t'es à l'aise avec, pis que t'as une certaine affinité pendant que t'es là-dedans. (Benoit 135:135)

Dans la rue ou même dans les maisons de thérapie, Marie, Benoit, Alex, Paul et Marie-Jo découvrent aussi une vulnérabilité qui va souvent bien au-delà de la leur. Cette vulnérabilité correspond à un mal-être qu'ils ressentent et les fait grandir, ou du moins interpelle leur sens de la compassion, les décentre d'eux-mêmes :

Mais ils m'ont fait grandir avec leur souffrance, ils m'ont fait grandir avec leur vécu. C'est plus sur le côté humain qu'ils m'ont fait grandir et bien souvent inconsciemment. Tu sais, de voir un gars qui a passé un an en thérapie, puis que ça fait 45 minutes qu'il est revenu à Montréal, puis qu'il a déjà perdu un an de thérapie, tu sais, ça fait travailler quelqu'un. T'es dans ta chambre d'hôtel, toi, et ça fait deux semaines que tu consommes au coton, mais le gars il vient de revenir à Montréal, il est tout fier de te le dire pis toute... Mais 45 minutes plus tard, il a tout scrapé son année de thérapie, tu sais. C'est des affaires de même qui... (Benoit 489:489)

Après les premiers moments idylliques d'entraide, puis de déception, le spectacle de la souffrance des autres fait découvrir à ces jeunes la fragilité de l'être humain, tout en les confrontant à leur difficulté à résister à leurs propres passions.

### 5.3 Tisser des liens malgré tout

Après une jeunesse où ils ne se sont jamais sentis chez eux, ils tentent de se trouver un réseau où ils se sentent les bienvenus. Les participants ne mentionnent pas forcément que ces relations de compassion puissent se développer en amitiés. Toutefois, neuf participants considèrent avoir passé la majorité de leur vie bien entourés. Ce sont surtout ceux qui ont passé le moins de temps dans la rue, dont Cats, Johny, Félix, décrivent des amitiés qu'ils ont développées à travers la rue ou les réseaux criminalisés comme des attachements plus profonds ou significatifs pour eux.

Les participants relatent tous des activités illicites durant leur parcours, allant du fait de tolérer de la consommation de drogue à leur domicile jusqu'à la vente de stupéfiants, ce qui ne les empêche pas de tenter de respecter, même dans la criminalité, une certaine échelle de valeurs. Ainsi, les vols sans violence ou dans des commerces sont considérés, d'après les dires de Benoit (320:320), comme plus acceptables que les fraudes entre démunis, mais même ces principes tendent parfois à s'effriter. Sept participants affirment avoir développé l'habileté qu'il faut pour se recréer un réseau social. Cette débrouillardise devient

particulièrement profitable à partir du moment où des déplacements commencent à s'imposer dans leur vie :

Oui, mais moi, je suis social. Puis un coup social, quand j'arrive à une place, je parle tout le temps à tout le monde. Puis je suis quelqu'un de bien sociable, comme quand je suis arrivé icitte, je ne connaissais personne puis je parle à tout le monde astheure puis je m'entends. Comme à l'autre Auberge aussi, je ne connaissais personne puis je me suis fait plein d'amis. Je suis allé avec plein de monde là-bas. (Johnny 440:440)

Les périodes où les jeunes peuvent se vanter d'avoir eu un réseau particulièrement nombreux correspondent habituellement au moment où ils ne considéraient pas encore leur consommation comme problématique. Pour Cats, Jack et Félix et Johnny, ces périodes coïncident avec le moment où ils se sont retrouvés dans une position stratégique de vente de produits illicites. Non seulement ces participants disent alors se retrouver avec beaucoup d'amis, précisant qu'il s'agit d'amis « cool », et des groupes auxquels chacun rêvait d'appartenir. Cats et Jack disent même avoir collaboré avec les membres du crime organisé, une affiliation qui contribue à cette popularité, sur laquelle ils reviennent à maintes reprises. Ils insistent même sur la qualité des liens qu'ils ont établis alors, en vantant la profondeur et la solidité de leurs amitiés ou encore l'estime qu'ils gardent des personnes qu'ils ont aimées ou celle qu'ils considèrent avoir reçue d'eux.

Devant tous ses chums à lui, je le planque à terre, je continue de le varger. Le gars se crisse un genou à terre pis il me dit : « Vas-y, lâche pas ! » Pis il me donne une tape dans le dos, comme si j'étais son flot. [...] Ça fait que je sais que je l'ai ce back-up là. En partant si t'as un gars des Hell's de ton bord, vraiment de ton bord, tout le monde va être de ton bord, mec. C'est parce que c'est un héros. C'est comme une équipe de hockey, tu sais, c'est une famille. C'est le même principe. Ce n'est pas différent. (Cats 565:567)

Le fait d'avoir passé plus de temps au coeur de la rue ne semble cependant pas renforcer ces liens. Au contraire, bien qu'ils démontrent cette compassion aux autres, Paul, Marie et Benoit, qui sont plus âgés et ont passé plus de temps dans la rue, insistent beaucoup plus sur leur constante solitude que sur la solidité de leurs relations affectives.

#### 5.4 Des relations menacées d'instinction

Toutefois, la détérioration du niveau de vie qu'ont connue les participants lors des années qui ont précédé l'entrevue a mis à rude épreuve les relations affectives qu'ils tentent d'établir. La répétition des situations de ruptures sentimentales ainsi que les causes, en particulier les dépendances, les amènent toutefois à s'engager hâtivement dans de nouveaux liens et de nouvelles perspectives qui leur permettent de moins en moins d'échapper à leur solitude. Malgré ces affirmations sur leur popularité et leurs propres tendances à se montrer plus sélectifs ou à se soustraire du groupe, les participants concluent généralement à la multitude de relations « malsaine » ou pas « solide », malgré l'intensité temporaire que la rue incite à créer.

Je veux dire que je n'ai pas de parents, pis je n'ai pas rien pis je n'ai pas personne qui m'aime, hostie! C'est ça que j' veux dire, tu sais. (Alex 376:376)

Le thème de la solitude persiste aussi dans le discours de plusieurs jeunes. D'abord, pour Johny, Benoit, Jocker, Jasmine et Jack, une solitude momentanée, qui apparaît lorsque les relations existantes ont été usées par les épreuves et les abus de confiance de la rue. De plus, persiste pendant une plus longue partie de la vie de Paul, Benoit, Marie, Jasmine, Jocker et Alex, un sentiment de solitude plus profond, comme une seconde nature, développée parfois dès l'enfance, et qui continue à se faire sentir, malgré les relations de passage.

J'ai perdu beaucoup de liens d'amitié, des amis d'enfance que je sortais tout le temps prendre un coup dans un bar. J'ai perdu ça. Mes parents, je les ai perdus 2-3 fois par rapport à la consommation. J'ai perdu mon ex, Marie. Durant ma consommation, moi, ça fait 5 ans que je me pique là, je n'ai pas eu de relations à part Marie. J'ai eu des relations sexuelles puis des 2-3 semaines un mois là, mais... (Paul 251:251)

Huit participants insistent sur le fait que les contraintes de la vie de rue ou du milieu de la drogue font que ces règles ou les valeurs les plus élémentaires de soutien et de loyauté sont parfois enfreintes par leur entourage (Félix, Benoit, Jasmine, Johny, Marie) ou par eux-mêmes (Benoit, Jocker, Paul, et Jack). Ils témoignent d'un fatalisme et de peu d'espoir que le milieu change, que l'on puisse y compter sur les autres ou y rencontrer des gens qui vivent en concordance avec leurs valeurs ou leurs sentiments.

Je te dis pas que dans la rue tout le monde c'est tout des crosseurs pis tout des menteurs, mais il y a une grande partie de la grande majorité du monde qui sont dans la grande consommation, pis quand leur consommation prend le dessus, l'honnêteté et la plus grande partie des valeurs vont prendre le bord, tu sais. Ils vont être prêts à chasser leur partner de la rue, même si ça fait six mois qu'ils sont avec. Puis je pourrais t'en nommer... (Benoit 81:81)

Au moins la moitié de ceux-ci : Marie, Benoit, Paul, Jasmine, Jack et Johny admettent que la rue les a même amenés, eux aussi, à accomplir des gestes qui ne sont pas représentatifs de ce qu'ils sont profondément, et que d'autres y vivent peut-être même cette scission intérieure.

B. : Ben, c'était « Me, Myself and I » et tu ne fais confiance à personne. Pis tout le monde est des pourris

I. : C'était tes valeurs à toi?

B. : Non. Dans la rue. Ce n'est pas mes valeurs à moi, non. Ben certaines valeurs que j'ai eues pendant un bout et je me suis rendu compte que ce n'était pas vrai. Parce qu'il y en a des bonnes personnes puis il y a du monde qui gardent leurs valeurs dans la rue (Benoit 98:101)

Les valeurs de liberté des premiers jours se dissipent alors devant la culpabilité, la rancœur et la vengeance. Benoit, Cats, Paul et Jocker observent alors plus de ruptures et autres revirements assez brutaux dans les relations plutôt que du renforcement des liens :

Parce que le monde, ça passe de connaissance à connaissance, puis une semaine c'est son grand chum, puis la semaine d'après, il vend sur son coin de rue, il le frappe à coups de poing. Ça fait que je pense qu'il y a beaucoup de chemin à faire là-dessus. (Benoit 634:634)

Une aspiration à l'authenticité et même à la réciprocité semble se maintenir dans le discours de Cats et Benoit. Même si pour ce dernier, le meilleur moyen de ne pas se mentir dans la rue est souvent de ne s'engager à rien ou à très court terme, cette solution qui n'est pas une garantie de réussite non plus.

Oui, tu fais quelque chose, c'est réciproque là. C'est pour ça que je dis que franchement, tu t'attends à ta cote, tu sais. Dans la vie, tu sais c'est rien pour rien. Le monde qui me disent qu'ils font quelque chose pour rien, moi je ne les crois pas. (Benoit 284:284)

Jasmine, Marie, Benoit et Jack constatent d'ailleurs que dès qu'ils commencent à s'en sortir, ils deviennent la cible de la sollicitation des plus démunis qu'eux, notamment au niveau résidentiel. Ils doivent donc apprendre à mettre leurs limites ou à tolérer quelques déceptions, s'ils attendent une réciprocité :

Moi je ne veux pas être une béquille pour quelqu'un. Puis regarde, ça fait trois ans que je veux un appart puis ça fait trois ans que je me contrôle pour pas être l'accueil Bonneau de Rosemont, façon de parler. (Benoit 412:412)

Alex, Marie et Jocker optent pour la solution d'éviter les rapports aux autres, de fuir ou de se faire ce qu'ils appellent une « carapace » pour se mettre à l'abri des trahisons ou des blessures. Paul, Benoit, Marie, Marie-Jo et Félix décrivent bien leurs difficultés à poser leurs limites, dans les rapports quotidiens ou à interagir sans se sentir attaqués. Certains vont même jusqu'à « tester » (Benoit 85:87) (Marie 441:447) constamment les liens de confiance qui commencent à s'établir. Une difficulté à aborder, sans maladresse, de nouvelles personnes, est également mentionnée par Alex, Jocker et Paul :

Moi, je suis très sensible. Je joue à la grosse toffe, des fois, parce que j'ai une carapace, à cause du Centre-ville tsé. J'ai vécu beaucoup dans le milieu de la rue puis tout ça, il faut que tu aies une carapace sinon tout le monde t'atteint. (Marie 170:170)

Benoit, Cats et Félix en viennent alors à décrire l'apparente cordialité d'une bonne partie de leurs rapports à l'entourage comme bien superficielle et limitée à des fins utilitaires.

Moi, je suis quelqu'un de jovial, qui va parler à tout le monde, mais ça veut pas dire que je... c'est pas vrai que je vais donner ma confiance à tout le monde que je parle là. Ça, ce n'est pas vrai. Tsé, je peux bien dire à quelqu'un « Ah, t'es mon ami », toute, mais moi, je donne la confiance à mes meilleurs amis là. (Félix 247:247)

L'entrée dans la rue et la perte radicale ou graduelle de ses repères est donc décrite comme une épreuve. Cette épreuve se traduit aussi par des actes, des rechutes et des trahisons qui émoussent la confiance des participants en eux-mêmes ainsi qu'envers ceux qui partagent ce monde transitoire. Même si le désir de transformer ses actes peut y être provoqué davantage par les nécessités urgentes, cette épreuve impose un questionnement pouvant être perçu, a posteriori, comme libérateur.

## CHAPITRE VI

### LES JEUNES DE LA RUE FACE À L'AMOUR

#### 6.1 Des désirs impérieux, souvent basés sur l'apparence et une séduction expéditive

Les jeunes décrivent leurs relations comme des liaisons sentimentales ou sexuelles avant tout vécues sous le signe de la facilité et de la rapidité qui ne sont pas sans rappeler les précédents commentaires des participants sur leur « sociabilité ». Quelques-uns disent pouvoir faire reposer leur succès sur une certaine adresse ou connaissance du sexe opposé, mais il est davantage question de la connaissance du sexe opposé en général que d'une référence à l'intimité ou à la connaissance de l'autre. Cette tendance à établir rapidement des relations sans vraiment se connaître apparaît autant avant que pendant leur séjour dans la rue. Trois participants mentionnent alors la facilité et sept, la rapidité des fréquentations, comptée en heures, ou, tout au plus, en semaines.

Bien, ça se passait de même là, ce n'était pas long. V'là 2 ans ça me prenait 2 heures rencontrer une fille, puis... (Cats 14:14)

Les trois quarts (huit) des participants admettent avoir parfois recherché des relations strictement axées vers le plaisir, que ce soit par les conquêtes d'un soir ou les partenaires sexuels, mais non amoureux. Cette séduction, habituellement rapide, se solde majoritairement par des tentatives amoureuses de courte durée. Le récit de ces successions amoureuses est parfois raconté avec une pointe de fierté, mais aussi parfois avec regret. Bien que tous les participants aient tous déjà vécu au moins une relation de 6 mois ou plus, au moins sept d'entre eux décrivent des épisodes de successions de partenaires amoureux ou sexuels. Mais



ces relations de courte durée commencent à survenir dans leur parcours bien avant l'instabilité résidentielle (pour ceux qui ont connu des périodes de stabilité).

Ben y ' a un boutte que j'étais assez player, tu sais. Je sortais avec une, ça ne me plaisait pas, j'la flushais là pis j'allais m'en chercher une autre. Ben fuck il y en a tout plein des filles. Ben souvent je me suis fait dire : « Aie tu me laisses pour une autre. » — « Ben pantoute, toué, ça fait quatre heures que j'te connais. » Ben c'était assez rapide dans ce temps-là. (Cats 129:129)

Avant la rue, quatre participants masculins relatent plusieurs unions non exclusives, où le souci de réciprocité n'est pas toujours présent. Cats, Jack et Alex, dans la description de leurs tentatives de séduction, utilisent parfois un langage agressif ou de prestige (même une allusion aux « trophées de chasse ») (Jack 165:170)). Mais Jack et Cats se dissocient aussi de leurs actes en spécifiant qu'ils ne sont pas ou plus, « des gars comme ça » (Jack 168:168) (Cats 129:129). Benoit et Alex se rappellent alors avoir maquillé les faits pour mieux « profiter de leur jeunesse » alors que Marie reproche à ses premiers partenaires leur égoïsme. Au moment de ces événements, sans être sans domicile, ces jeunes vivaient toutefois déjà la toxicomanie et, pour Alex, une certaine précarité résidentielle.

Profiter sexuellement, profiter d'eux autres; ce que je veux dire par là c'est... admettons que je disais que... tu t'inventes plein d'histoires dans le fond que... je pourrais pas te répondre tout ce que j'y ai dit. Comme je te dis, c'est des hosties d'affaires. Ça fait longtemps, pis j'étais dans ma consommation, pis j'étais un hostie de fucké là. J'étais tout le temps gelé et tout ce qui m'intéressait c'était de me geler. (Alex 223:223)

Une fois dans la rue, davantage de participants (sept) rapportent des aventures sexuelles où aucun des deux partenaires n'aspire à voir la relation s'approfondir. Bien que des silences ambigus apparaissent parfois, après coup, la majorité de ces actes sexuels y sont décrits comme étant plus centrés sur le moment présent. À ce propos, Marie et Cats utilisent même l'expression « se soulager » pour décrire des rapports sexuels qu'ils continuent d'y entretenir avec des ex-partenaires. Par conséquent, ces rapports utilitaires, ne reposent alors pas autant que ceux de l'exemple précédent (des « femmes dont on profite ») sur des prétentions ou des promesses non tenues et ne se soldent pas par des ruptures douloureuses.

On ne se disait pas réellement « on sort ensemble ». Tsé, on couchait ensemble. Pendant les 4-5 jours qu'on était ensemble, on était ensemble. On ne parlait pas de ça là. On regardait rien que pour le moment présent puis le moment présent, c'est ça qui comptait là. (Paul 449:449)

De même, les tentatives de rationaliser leurs actes passent surtout par une distinction entre l'amour et la sexualité. Il est d'ailleurs remarquable que lorsque l'autre est présenté comme une « proie » ou un objet de « soulagement », les jeunes n'évoquent pas les difficultés, concernant les négociations sexuelles et la possibilité de se dévoiler au rythme qu'ils ont choisi, dont il sera grandement question à propos des relations engageantes, décrites dans les pages qui suivent. En effet, parallèlement à cette attitude « utilitaire » devant l'autre, les participants décrivent beaucoup de situations de passivité où toutes les initiatives sont concédées à l'autre partenaire. Johny, Jack et Alex décrivent des moments de spontanéité dans leur vie amoureuse ou sexuelle, où tout semble s'être passé sans effort ou planification et où l'initiative de l'un ou l'autre des partenaires demeure imprécise. Ces instants presque idylliques, où les participants se disent portés par l'émotion, sont nettement plus idéalisés que ceux où ils font appel à des stratégies de séduction.

Puis là, il y a eu Marie-France. Je lui ai donné un coup de main parce qu'elle s'en allait en voyage en secondaire cinq en vendant des chocolats de Pâques. Puis quand elle est venue chercher l'argent, je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé entre nous deux. J'en avais des papillons dans le ventre. Parce que cette fille-là était délicate, elle était belle, elle était tout ce que je voulais, tu comprends. (Jack 48:48)

Faute de pouvoir toujours compter sur la magie du moment, plusieurs participants semblent trouver leur confort dans des situations où l'initiative sexuelle ou amoureuse est laissée presque totalement à l'autre. Ces situations semblent peu compatibles avec l'apparente facilité qu'ils décrivent ailleurs. Ils mentionnent quelques tentatives, plutôt vaines, pour se dérober ou ralentir, mais les occasions où ils sont parvenus à dire « non » y sont soulignées comme exceptionnelles (Félix 1005:1005), autant lors de la séduction qu'au moment d'avoir des relations sexuelles. Ils justifient leur position de spectateur par leur timidité, le plaisir de n'avoir aucun effort à fournir, le souci de ne pas mettre de pression ou encore la fierté de se sentir désiré si ardemment. Contrairement aux stéréotypes, ce sont cinq hommes et une femme qui laissent ainsi toute l'initiative au partenaire.

[...] puis elle m'a vu, puis tout puis elle prend le temps de parler « blablabla ». Avec le temps là, puis tout d'un coup, c'est la première fille qui me demande mon numéro. J'y donne, tsé. Puis là, à la fin, on arrive pas loin de chez elle, tout. On regarde un film, puis elle, elle me dit... elle se colle sur moi puis tout puis elle me dit, « Ah, je t'aime Félix blablabla ». (Félix 213:213)

Oui. Ça arrivait souvent ça. Je leur parlais, genre, pis POW, elle te sautait dessus. Aïe là t'as plus le choix de baiser parce que ça vient en masse là... (Cats 465:465)

Même lorsque le désir semble frapper les deux partenaires à la fois, il n'est pas nécessairement plus facile de résister au flot des péripéties amoureuses pour respecter ses valeurs ou ses engagements précédents. Paul, Jack, Félix, Marie-Jo, Benoit et Cats se retrouvent alors dans des situations où ils se décrivent presque comme des victimes consentantes des comportements entreprenants des partenaires.

Tsé, je me suis laissé avoir par ses petites..., ses petits, comment on dit, insight, là, des affaires de même là. Tsé, je ne l'ai jamais dit à la blonde, qu'elle m'aimait, toute. Tsé, je le voyais. Tsé, je ne l'ai jamais dit parce que je pense que j'aimais ça : J'étais dépendant vis-à-vis. Tsé, si j'avais une blonde, j'étais dépendant par rapport à l'amour que l'autre aussi pouvait m'apporter. Je suis allé pareil, je suis allé. (Félix 26:26)

Cats, Jack et Félix manifestent néanmoins aussi de la compassion envers les jeunes filles qui endurent des marques de désir grossières ou violentes.

Ah elle, elle capotait ben raide. Si je n'avais pas été là, elle aurait pété une dépression [...] Elle était contente que je sois là parce que, écoute, quand je sortais avec, la première journée que je l'ai rencontrée, c'est arrivé quatre fois que des gars passaient en arrière puis qu'elle connaissait même pas, pis ils y pognent le cul. (Cats 243:245)

Le fait de se retrouver dans l'action sans nécessairement parvenir à prendre du recul à propos de leurs sentiments (ou leur absence de sentiments) rend aussi certaines de leurs expériences difficiles à situer entre l'amour et l'aventure, pour Cats, Félix, Johny et Benoit. Ces jeunes hommes mentionnent à quel point il peut alors leur devenir difficile de dire « non », de préciser leurs attentes et leurs limites ou d'éviter de poser des gestes qui suscitent plus d'espoir qu'ils ne le voudraient ou provoquent des conséquences indésirables (comme de trahir un autre partenaire amoureux). Pour Marie-Jo et Marie aussi, la séduction des premiers

instants repose sur beaucoup de non-dits quant aux attentes, même si, paradoxalement, beaucoup de paroles sont échangées.

Bien, je ne pense pas qu'elle le savait [que je l'aimais]. Bien, elle s'en doutait, sûrement. Bien, je ne sais pas si elle savait. Puis là, de plus en plus, j'ai commencé à prendre plus de drogues là. Puis elle, ça a tout le temps été ma meilleure amie après. (Johny 203:204)

L'amour est d'autant plus difficile à définir qu'il a été connu à travers des relations pénibles, au point de faire douter aux partenaires de leurs véritables sentiments alors qu'ils sont entourés d'amitiés considérées plus fortes que l'amour. Au moins cinq des participants admettent qu'ils peinent à le décrire, même après avoir cru le connaître.

[...] ben l'amour, c'est une fille que t'aimes dans le fond, j'sais pas comment t'expliquer ça vraiment, tu sais (Alex 6:6)

Oh shitt, sérieux, je ne sais pas quoi dire sur l'amour (Johny 60:60)

Les participants se disent souvent prisonniers de cette attirance, qui occupe l'espace que l'amour a laissé vacant, sans pour autant parvenir à combler le besoin d'être aimé. Même si Johny et Marie-Jo mettent immédiatement en contraste l'attirance physique et l'aspect conflictuel de la relation, cette distinction n'apparaît souvent que graduellement, mettant en évidence l'impossibilité d'une relation à long terme. Au moins neuf participants, en viennent même à décrire la beauté comme un élément d'attrait qui voile un caractère non aimable, détournant le regard d'un amour profond. Les mots « attirance », « sexuel » et « cul » viennent encore plus directement insister sur l'opposition entre des interactions réelles, qui restent de l'ordre de l'attrait immédiat et de la recherche du plaisir, d'une part, et de l'autre, l'aspect plus psychologique de l'autre ou l'idéal amoureux.

Oui, moi, je leur disais « Ah oui! » [*Je t'aime*] Dans le fond, ce que j'aimais, c'était leur beauté. Il n'y avait rien d'autre là. C'est là-dessus que je remarque que, dans le fond, j'ai, c'était juste de f... des... des attirances. Il n'y avait pas plus là. Ce n'était pas vraiment des gros amours fous. (Félix 115:116)

Cette opposition devient encore plus tranchée chez ceux qui admettent avoir eu des comportements (Paul, Benoit, Jasmine) ou des attirances homosexuelles (Marie), qui, disent-

ils, ne se transforment jamais en amour, bien que Benoit et Marie soient passés par des périodes de questionnements pour en arriver à ces conclusions.

Our relationship with Emmanuelle, my relation with Emmanuelle will always be the way it is today; we will always be best friends, but sexually involved. It will always be like that. (Jasmine 431:431)

Par contre, tout en rapportant des relations sexuelles durant des fréquentations dites « sans importance », Benoit et Jasmine ne considèrent pas avoir connu de partenaires de « trips sexuels » dans la rue. Comme le suggère Benoit, une certaine ambivalence peut demeurer quant à ce qui exclut ou non l'amour pour n'est que du « cul » :

Oui, je pense que c'était réciproque [*l'amour*]. On a eu des trips de cul ensemble pis tout, de sexe. Mais encore là, c'était une dépendance, il n'y a rien de positif. (Benoit 227:228)

Ben, je n'ai pas eu de trips sexuels en tant que tel dans la rue. (Benoit 115:115)

Dans ces jeux de séduction, il n'est pas rare que l'apparence, le regard ou l'intérêt pour l'apparence de l'autre jouent des rôles de premier plan. Les deux tiers des participants mentionnent l'importance accordée à l'apparence et à la première impression dans la séduction et la vie en général.

Dans une galerie Maxime pis tout ça. C'est tout des célibataires. T'en choisis une, tu vas la voir. C'est différent d'un contact avec la personne parce que c'est plus facile parce que face à face avec la fille, t'aurais jamais ça. Parce que tu ne le sais pas : c'est peut-être une photo truquée ou whatever. Je suis allée en voir une à Longueuil, là, super belle sur les photos. Je suis arrivé là : POUAHH! Hostie, j'aurais quasiment reviré de bord. J'avais appelé mon chum et j'y ai dit : "Regarde là, là, t'es bien mieux de...." J'y avais donné mon numéro de son cell si jamais il y avait une urgence. Il y a une urgence. Viens d'urgence. Trouve-moi une urgence. (Cats 347:347)

Cette valorisation se base sur le corps, mais aussi sur des critères plus vastes, qui déterminent la valeur d'une personne et son « statut » aux yeux de ses pairs. Celui qui parvient à conquérir davantage se sent alors plus désirable pour l'entourage, ce qui améliore aussi son statut de popularité. Le fait de se sentir ou non attirant influence alors beaucoup l'image que six participants se font d'eux-mêmes. L'apparence ou la manière de s'en occuper est même associée à quelques traits de personnalité (ex. intéressant, lâche, bonne personne, hot). Cette

fierté et ce besoin d'être désiré, parfois décrits comme prioritaires à l'assouvissement des plaisirs, peuvent alors être mis en valeur lorsque vient le moment de séduire.

Tu finis par te faire cruiser un peu partout là. Je n'ai rien fait, tu comprends. J'ai été chez l'une, chez l'autre, j'en ai amené une autre au casino. J'embarque dans le char. Tu sais, pour faire un peu mon smart. Mais en même temps, je me voyais et j'étais fier de moi. De voir que je n'avais pas besoin de coucher avec toutes eux autres là. (Jack 417:417)

[*Des choses négatives comme*] Ah! T'es grosse! Ah! T'es laide! Ah! T'es pas une bonne fille! Ah! Tu ne te poigneras jamais quelqu'un qui a de l'allure. [*Une bonne fille c'est*] Ben j'sais pas moi, genre que je n'étais pas dans les standards de beauté d'un mannequin, je ne suis pas un mannequin, donc je ne dois pas être bonne. (Marie-Jo 438:441)

Inversement, les promesses d'amour ou encore l'espoir d'atteindre un partenaire qui sait donner l'impression d'être plus désirable s'avèrent nettement plus irrésistibles. Sur six participants qui font part de leur attirance physique pour leur partenaire, rares sont ceux néanmoins qui dépassent l'émotion devant la beauté pour faire référence aux traits morphologiques de ceux-ci. Un seul parle de la poitrine et un autre de la taille et de la couleur des cheveux. Le seul aspect physique à ressortir du discours de plus d'un participant (trois, en fait) concerne les yeux, ou plus précisément ce que l'autre parvient à communiquer du regard.

Bien souvent parce que quand elle va te regarder, t'as juste l'impression qu'elle va te regarder et ça va vouloir dire bien des affaires. Tu sais si elle te regarde, normal, quelqu'un qui te regarde dans les yeux puis qu'il y a pas de regard, rien, fuck all, là... Disons qu'elle a des beaux yeux puis toi tu vas continuer de la regarder. (Cats 355:355)

Bien, elle n'était pas si belle que ça, mais dans le temps, je la trouvais belle pareil. (Johny 320:320)

Même si les critères d'amour demeurent en pleine définition et l'apprentissage pas toujours facile, et qu'un écart demeure entre les aspirations et les gestes quotidiens, les participants continuent à croire en la nécessité de prendre le temps de connaître l'autre. Ils commencent déjà à pouvoir puiser dans leur expérience pour savoir pourquoi et comment ils peuvent parvenir à mieux aimer. Plusieurs gestes posés, ainsi que le bien-être ou la reconnaissance qui en résultent témoignent de l'importance qu'ils accordent à leur intimité amoureuse, telle qu'elle a pu apparaître, par moment, dans leur vie, ou encore, comme une promesse d'une vie

plus stable. Cette importance accordée à l'attirance, six participants y ont tout de même reconnu, parfois, dès le départ, des aspects psychologiques qui les ont incités à se rapprocher de l'autre, malgré tout, très rapidement.

Ben, je ne sais pas, il était gentil, c'était un garçon super doux, super sympathique. (Marie-Jo 81:85)

Elle ne se gèle pas. Elle est super fine. Elle est intellectuelle, tsé, et pas moi. (Paul 287:287)

Ces relations furtives apparaissent parfois entre les tentatives amoureuses, lorsque le sentiment n'y est pas ou que les participants ne se sentent pas disposés à vivre l'intimité. Ce n'est pourtant parfois qu'avec le recul qu'ils parviennent à distinguer l'amour du désir et à ajuster leur comportement à leur idéal d'amour et d'estime de soi. Les jeunes indiquent toutefois clairement qu'ils ont parfois cherché dans leurs relations un échange sentimental, une source de soutien ou une expérience enrichissante, même lorsque l'amour durable n'a pas été au rendez-vous. Néanmoins, tous les participants masculins, contrairement aux jeunes filles, institutionnalisées dès leur jeune âge, ont vécu toutes leurs histoires de 6 mois ou plus lorsqu'ils possédaient un domicile fixe. Ce constat n'empêche pas les trois filles ainsi que quatre hommes de tenter leur chance amoureuse, une fois dans la rue, à de multiples reprises, jusqu'à une vingtaine, dans le cas de Marie (313:317) et de manière presque continuelle, pour Jasmine, comme elle l'exprime ici :

But no, to tell you the truth, I never really had been alone; I always had a chum, or a friend that was a girl, I always had a friend around me , or not...I had a relationship; the relationship would only last a couple of weeks, a couple of months; they weren't long but I was never alone. (Jasmine 377:377)

À une exception près (Alex), qui doute d'avoir été aimé en retour, tous les participants croient avoir connu des moments d'amour mutuel où ils ont eu envie de s'investir davantage et d'être présents à l'autre. Cet enthousiasme, malgré les obstacles, leur a permis de reconnaître les bienfaits de l'amour dans le couple. Malgré la courte durée des relations, Jasmine parle bel et bien de partenaires et de sentiments amoureux. Jocker, Marie-Jo, Cats et Johny, subissent même, après ces idylles, les contrecoups habituellement associés à l'abandon de la part d'un être cher, comme l'amertume de la perte ou un sentiment de trahison.

Il y en a eu une ça a duré une semaine parce qu'elle me trompait. Je l'aimais, je l'aimais puis j'ai appris qu'elle me trompait et ça m'a mis en rage. (Jocker 247:247)

Plusieurs participants évoquent les difficultés qu'ils ont ressenties à prendre du recul devant les sollicitations amoureuses ou sexuelles des autres ou encore leurs propres sentiments. Ils se décrivent alors comme happés par la vie, le désir des partenaires et le besoin de se sentir désirables. Paul et Marie-Jo ont quand même tenté parfois de prendre leur temps et Johnny ainsi que Jack mentionnent d'autres situations où un temps d'attente leur fut imposé. Cependant, sur ces quatre tentatives, trois donnèrent lieu à des amorces de relations amoureuses qui se fragilisent peu de temps après et où Paul et Marie-Jo ont quand même trouvé l'engagement précipité. Ces trois épisodes correspondent à des moments où les participants se disaient en manque de confiance et en transition. Même s'ils parlent régulièrement d'apprendre à se connaître mutuellement, ces tentatives de ralentir semblent donc plutôt permettre de se connaître eux-mêmes et de préciser leurs désirs que de connaître l'autre. Ils ont d'ailleurs rapidement été suivis, pour Marie-Jo et Jack, d'un amour plus durable.

Ben, moi je voulais dire que c'est comme allé trop vite. Je ne voulais pas m'embarquer tout de suite. Je voulais prendre le temps de le connaître. Lui il voulait tout de suite m'embarquer, il voulait tout de suite avoir une blonde. Moi je ne voulais pas rien de ça, je ne voulais pas de relations sexuelles tout de suite, je voulais prendre le temps d'être amis avant de m'embarquer. Pis là... Ensuite, j'ai rencontré quelqu'un d'autre avec qui ça a été seulement pour une nuit. Ça n'a jamais été plus loin. [...] Bof! À ce moment-là, je n'étais pas, heu..., et je me foutais un peu de tout. Même si ce n'était pas l'amour super, ça ne me dérangeait pas, là. Tout de suite après, j'ai rencontré quelqu'un d'autre, Philippe. J'ai été pendant... heu... J'avais 18 ans et demi à ce moment-là. J'ai rencontré Philippe. Je suis partie d'avec ma coloc et j'ai continué à sortir avec Philippe. (Marie-Jo 258:259)

## 6.2 Les réflexes de protection en matière de relations sexuelles

Lorsqu'il est question de prévention des grossesses indésirées ou des ITSS, c'est toutefois un tout autre discours qui est tenu. Ces jeunes continuent pourtant à considérer qu'ils sont suffisamment outillés, avec ce que leur a appris l'école, la famille ou leurs expériences amoureuses passées, pour agir de façon prudente, réfléchie et en accord avec leurs valeurs, en



matière de grossesses et d'ITSS. Bien que deux d'entre eux rapportent avoir contracté une ITSS transmise, selon eux, par voie sexuelle (excluant donc les participants infectés par l'hépatite C), que deux grossesses ont été interrompues et que la négociation sexuelle pour la prévention des grossesses ou l'utilisation de méthode de prophylaxie n'est jamais abordée spontanément, les témoignages rendent compte d'une satisfaction générale quant aux informations et à leur propre attitude au moment des négociations autour du condom. D'ailleurs, un seul participant, Jocker, affirme avoir déjà rencontré une quelconque opposition à son intention d'utiliser le condom.

Presque la moitié des participants sont en mesure de nommer des actions concrètes posées régulièrement à des fins préventives (utiliser le condom, passer des tests de dépistage) et mentionnent plusieurs comportements préventifs faisant partie, si ce n'est de leurs habitudes constantes, au moins des possibilités qui s'offrent à eux et de leurs intentions d'y avoir recours. Marie, Cats et Alex admettent parfois omettre le condom, mais seulement avec des partenaires stables.

Sur le condom, je suis clair. Bon, si tu veux que je ne le mette pas là, va passer ton test. Je vais aller passer le mien pis on s'en r'parlera après. (Cats 501:501)

Les jeunes rencontrées sont davantage portés à mentionner les résultats satisfaisants de leur façon d'agir que leurs insuccès. Ainsi, bien que la plupart des jeunes disent passer des tests si nécessaire (la fréquence des dépistages n'a pas été questionnée en entrevue) sept participants croient ne jamais avoir contracté d'ITSS et sept participants ne croient pas avoir été à l'origine de grossesses indésirées. En tout, cinq grossesses sont nommées par les participants et les trois jeunes femmes de l'échantillon en ont vécues, dont deux ont été interrompues et parmi les trois autres, deux étaient désirées par les mères et dans le troisième cas, Marie croit pouvoir nommer le jour où elle a conçu son enfant et accepté les « risques » associés à une relation sans condom. Pourtant, Paul, qui est le père biologique désigné par Marie, ne partage pas l'impression que cette grossesse était le fruit d'un désir consensuel.

Paul, là, il disait que le bébé ne venait pas de lui. Mais regarde, je ne me fais pas remplir... bien manière de parler, je ne me fais pas tsé mettre par n'importe qui pas de condom tsé. Puis, Paul, je l'aimais vraiment tsé. (Marie 140:140)

Oh yes, it was planed out. Why? Just because both times we thought we were ready. Now, I think I'm ready yet. (Jasmine 488:488)

Jack, Paul et Marie-Jo sont en mesure de nommer plusieurs ITSS et leur mode de transmission. Jocker est pourtant le seul à mentionner le rôle des éducateurs et de son entourage dans sa sensibilisation à la prévention. Les commentaires d'une sexologue à l'école (381:383), ainsi que son expérience auprès de ses neveux (397:397), ont raffermi ses convictions sur l'importance de la prévention. Celles-ci reposent toutefois sur des arguments et des informations pas toujours fiables.

Ça va vite parce que les filles que j'ai connues au début, moi, elles voulaient faire ça pas de condom. Pis moi ben je me suis dit : « Regarde : je me ferai pas jouer un tour. » Parce que mettons que c'est une fille mineure, pis il se passe de quoi avec elle pis WOUP! Elle décide de m'amener en cour. Mettons un exemple, pour harcèlement, ça pourrait très bien tu sais. Parce que des filles, des fois, elles décident d'amener l'autre en cour pour harcèlement. Pis moi j'ai décidé que je ne voulais pas de plainte, je ferais ça avec des condoms, pis les parents aussi qui pourraient se plaindre, moi je leur dirais : « Écoutez ben, les parents : moi je me protège. » (Jocker 405:405)

Toutefois, en plus de grossesses imprévues, la présence d'ITSS, dont un cas de gonorrhée, un de chlamydia, et un de morpions, ainsi que 3 cas d'hépatite C, ont été rapportés. Mais les infections sont souvent banalisées, comme en témoigne l'extrait suivant.

Chlamydia, yes. But it was one, like I said: they just gave me pills and it went away. (Jasmine 687:687)

J'ai l'hépatite C. C'est normal. (Benoit 712:712)

Malgré ce sentiment de maîtrise assez généralisé, à propos de la protection sexuelle, qui contraste avec l'ensemble de leur vie amoureuse, rares sont ceux qui témoignent d'une volonté d'améliorer l'aspect sécuritaire de leurs comportements.

### 6.3 L'amour exige du temps

En contraste avec les relations rapides et basées sur l'attirance, les participants nomment plusieurs raisons d'espérer un amour durable, caractérisé par la connaissance et l'acceptation de l'autre.

Félix, Marie, Jasmine, Johny, Cats, Jocker et Jack expriment aussi l'importance de la lente révélation de l'autre ou des bienfaits propres à leurs relations plus durables. Ils affirment que leurs relations de plus de quelques mois leur ont permis d'accumuler de bons moments, d'accéder à une intimité, naguère inconnue et d'en arriver à une meilleure acceptation réciproque, malgré les difficultés. Cet attachement devrait idéalement contribuer, pour eux, à l'établissement d'un lien de confiance, mais même lorsque ce n'est pas le cas, comme dans l'histoire d'Alex, l'importance que prend l'attachement, avec le temps, est reconnue.

Yes, for him. I didn't know my true feelings until a year after. And then a year after, I just stopped. We were together for 3 years. The first year, I cheated on him; but the second year is when I fall in love with him. (Jasmine, 419:419)

« Bien oui, qu'est-ce tu veux, elle a le fouet, au pire » [rire], c'est drette ça, mais Joliane c'est, comment je pourrais dire ça, elle a été difficile, mais ça été la fille que je pense qui m'aimait le plus puis que j'aimais le plus. Ça commençait à devenir de l'amour. [Silence] (Félix 380:380)

Paul, Jack, Marie et Cats indiquent même que, contrairement à la dynamique du coup de foudre, le dévoilement dans le temps semble contribuer au désir.

Il y a du monde... en tout cas, moi, il y avait une fille en thérapie là, sur le coup, je ne la trouvais pas belle, mais au bout d'un mois et demi deux mois à la voir tous les jours, tsé, je la trouvais plus belle. C'est peut-être par rapport à l'intérieur, mais je la trouvais plus belle, physiquement aussi. C'est comme, tu t'habitues à la voir, mais un moment donné, tu ne vois plus la laideur. Tu vois la beauté, je ne sais pas. (Paul 388:388)

Alex, Félix, Benoit et Marie-Jo identifient des moyens de connaître l'autre à travers le temps, comme de l'observer et d'observer ses réactions lorsqu'eux-mêmes se dévoilent. Les jeunes veulent se connaître en s'écoulant au-delà des apparences et des bavardages, de ce que la personne peut dire sur son passé, son milieu, prennent aussi en considération la cohérence des gestes avec les paroles ou le maintien des bonnes attitudes à travers le temps. Ils veulent ainsi se faire une idée plus globale, moins superficielle de leur partenaire.

C'est sûr que c'est l'apparence. Mais en même temps, ce n'est pas juste l'apparence, c'est comment la personne est. C'est comment la personne parle, c'est comment elle m'écoute, c'est quoi un peu son vécu, ce qu'elle a vécu. (Alex 78:78)

Bien que les participants mentionnent le besoin d'être reconnus et acceptés comme ils sont, pourtant Jasmine et Marie-Jo affirment qu'elles veulent parvenir à ne faire appel qu'aux « bons côtés » d'elles-mêmes et éviter que, dans leurs échanges, leurs partenaires ne soient confrontés aux « mauvais côtés ». Cela peut s'expliquer par le fait qu'elles considèrent, ainsi que Benoit, Marie, Jocker, Johny, Paul et Jack, que le respect dans la communication est essentiel, pour partager ensemble des bonheurs sincères.

I just show angry, I show stress, I... may show a different side of me. I show the bad side of me. I don't show him the good side of me. (Jasmine 468:468)

Fait que tsé, c'est ça, tsé, fait que mais, on le sait, par exemple, parce qu'on se voit encore, on se parle encore, on est souvent ensemble, on s'aime, on se donne de l'amour, tsé, c'est sûr qu'on s'aime quoiqu'on sait que ça peut pas pour l'instant. (Marie 80:80)

Jack, Jocker, Johny et Marie-Jo abordent aussi la question de l'âge ou de la maturité qui contribue ou non à l'évolution commune. La maturité est même une caractéristique personnelle essentielle, selon Jack, Paul, Jasmine, Cat, pour pouvoir accéder au véritable amour. Toutefois, cette notion de maturité est évoquée principalement dans le contexte où elle peut contribuer au rêve de se rapprocher de l'idéal amoureux d'adultes autonomes en couple.

Bien un moment donné on a fait un souper chez eux pour la visite, tsé, c'est de quoi que j'avais jamais fait avant. Tsé, juste devant la popote là. Elle, elle recevait 2 personnes puis on a fait de la popote ensemble. Des affaires de même. Tsé, c'est bien banal, mais ça fait 6 ans que... puis à 18 ans, c'est rare que tu fais ça, à 18 ans, tsé t'es trop jeune encore... tsé j'ai 25 ans. Je m'en viens vieux quand même. Dans 5 ans, je vais en avoir 30. C'est des choses de couple normal. (Paul 291:291)

#### 6.4 Des épisodes de vie de couple intenses, recherchés, mais éphémères

Sept participants considèrent même avoir déjà formulé des projets d'avenir qui furent suivis de démarches concrètes afin de s'y engager. Cela peut prendre la forme d'un aménagement en commun (cinq participants), de désirs partagés de vie en commun, allant, pour deux participants, jusqu'aux fiançailles, ou encore, pour ceux qui sont parents, à l'intention de se préparer à l'arrivée de l'enfant.

Bon on s'est fiancés. [...] Moi, je le voyais... Je n'avais pas encore les yeux pour voir ça. Les yeux qui savent ça. Mais elle, elle le voyait bien. J'aurais juste eu à m'accrocher un peu à elle pour 2-3 ans. Puis ensuite on aurait décollé. (Jack 447:449)

Le fait d'avoir été étroitement uni à un partenaire se manifeste aussi par le grand nombre d'heures et d'activités que les partenaires partagent. Lorsqu'ils se disent « attachés », « en couple » ou « amoureux », huit participants (même Alex) affirment consacrer le plus de moments possible à la personne qu'ils aiment durant leurs loisirs et, s'il y a lieu, leurs cours. La vie de couple a aussi été une occasion pour plusieurs de partager des passions et au moins quatre participants pratiquent des sports ensemble. Chez cinq participants, le bien-être tiré de ces longs moments partagés et le fait d'être disponibles ou affectueux sont décrits comme les fondements de la relation et du choix des partenaires.

J'allais chercher des émotions puis un bien-être avec quelqu'un d'autre, malgré que, dans les temps où j'ai été avec quelqu'un dans la rue, j'étais avec à 100 % pis à 100 milles à l'heure, mais à part le temps où j'ai eu quelqu'un, à part de ça, j'étais solitaire dans la rue. (Benoit 61:61)

Ben oui, j'aime ben ça être avec mes blondes. Je suis un gars qui aime ça donner de l'affection. Une fille pas colleuse, moi en partant je fais un X dessus. (Cats 217:217)

Cette présence partagée donne aussi accès à des moments de jouissance par les mots, la sexualité et les diverses offrandes échangés entre amants. Malgré la succession rapide des amants et, dans certains cas, le contexte de survie, les jeunes interrogés continuent d'accorder une grande importance à l'expression de cette tendresse et à l'hédonisme. Cats et Jack vantent, par moment, l'énergie qu'ils ont pu consacrer à la sexualité, surtout lorsqu'ils consommaient de la méthamphétamine (Jack 463:463) (Cats 545:545), ou encore, leur connaissance de la femme et de l'érotisme féminin (Jack 172:174) (Cats 461:463). Les moments d'intimité amoureuse que rapportent Jocker, Jasmine, Félix, Benoit et Marie recèlent quand même beaucoup d'éléments pouvant être associés à l'expression de soi, à la sensualité et à la tendresse, ne serait-ce que parce qu'ils y soulignent l'importance de la communication, de la pudeur ou de l'évolution dans la connaissance de l'autre. Pourtant, tous ces participants, sauf Benoit qui mentionne aussi sa déception au réveil (Benoit 264:264), ont connu des moments de plaisir lorsqu'au moins un partenaire avait un domicile :

Ces beaux moments-là, les beaux moments c'est quand tu regardes un film puis que tu te colles avec, que tu sens ta chaleur puis que tu sens sa présence puis là, tu la flattes. C'est des petites affaires comme ça, intimes là. D'abord, quand on lit, quand tu vois le sourire de l'autre là. C'est plus la regarder dans les yeux là. Puis que là, après on s'embrassait. Tsé, les moments où ce qu'elle me dit toujours je t'aime, je t'aime, je t'aime. Elle n'arrête pas de dire ça là. Puis là, t'es là, moi aussi, moi aussi [rire] des petits gossages comme ça. D'abord quand on se promène puis qu'on se tient la main là. Puis qu'on parle... (Félix 374:374)

Mais aujourd'hui, c'est comme, quand je fais l'amour avec... avec Paul là, tsé, j'y parle, puis j'y dis « Regarde, moi je n'aime pas ça comme ça. » (Marie 515:515)

Les participants ont pu alors investir beaucoup de temps, d'énergie et même d'argent à tenter d'être le plus disponibles possible à l'autre ainsi qu'aux exigences manifestées par leur partenaire ou même par sa famille, jusqu'à la prochaine rupture. Le partage de plaisir et d'affection peut aussi se traduire en dons matériels. Jack rapporte en avoir reçu beaucoup de biens matériels de celles qu'il aimait. Les travailleurs du sexe masculin témoignent aussi de la générosité de leur client. À ces dons s'ajoute le partage incontournable des dépenses des couples, en fonction des besoins et des ressources, souvent très inégaux, des partenaires. Mais Félix et Cats font aussi bénéficier grassement leur compagne de leurs moments de faste et s'ingénient à réaliser des scénarios onéreux, pour prouver leur amour, même lorsqu'ils se retrouvent avec peu de moyens.

Tiens regarde là : une de mes blondes j'y avais acheté une chaîne en or de 800 \$. J'étais dans le trou pendant ce temps-là, mais j'y avais acheté une chaîne en or de 800 \$. (Cats 527:527)

Outre le plaisir pris à la présence de l'autre, les participants manifestent aussi leur intention d'aider et de recevoir du soutien, à travers la relation amoureuse. Il ne s'agit plus alors d'un don inattendu, d'un cadeau ou des caresses, mais plutôt des gestes et de temps consacrés à l'écoute et l'encouragement, suggérant une aptitude à s'ouvrir malgré les efforts et les désagréments qu'un tel soutien peut exiger. Marie, Félix et Cats, Marie-Jo et Jasmine affirment leur volonté de se mettre à la disposition de ceux qu'ils aiment. Bien au-delà de la simple intention, les jeunes prouvent leur volonté de venir en aide à l'autre par une multitude de gestes concrets : coup de main ponctuel, hébergement temporaire, aide dans les travaux scolaires et même de la protection, au besoin. Trois d'entre eux se définissent aussi comme

des personnes généralement aidantes et désireuses de s'investir et de faire les efforts nécessaires, sans rien attendre, précisant qu'ils peuvent « s'aider tout seuls » (Cats 593:594). Cats et Félix présentent même une de leurs relations non comme une fin, mais plutôt un moyen pour accompagner un partenaire fragilisé, sans réelle intention amoureuse.

Ben là, c'en était une autre. Ça a duré une semaine. Mais cette fille-là, genre, c'était parce que ça faisait deux mois que je la connaissais. Puis elle c'est comme si je l'aimais un peu, mais pas assez pour sortir avec, mais je sortais pareil parce que j'estimais que c'était un moyen pour l'aider. C'est ça qu'elle avait besoin. (Cats 407:407)

Je n'ai aucune attente. Je n'ai aucune attente envers Paul pour l'instant, je n'ai aucune attente... oui, j'en ai une attente : qu'il prenne soin de lui. (Marie 685:685)

Les participants reconnaissent, en grande majorité, le soutien assidu d'un proche. Cette générosité n'exclut pas des formes d'aide matérielle ou financière, mais passe principalement par la disponibilité et l'écoute. Et, bien qu'elle puisse provenir d'amis, Jasmine et Jack soulignent ne l'avoir trouvée que dans leur relation amoureuse, alors qu'ailleurs dans leur vie, ils ont surtout trouvé des gens pour les « siphonner » (Jack 766:766) ou abuser d'eux (Jasmine 562:562). Chez Jocker, Marie et Marie-Jo, la comparaison n'est pas faite aussi explicitement, mais les seuls envers lesquels ils manifestent beaucoup de reconnaissance sont leurs partenaires ou leurs aspirants partenaires, surtout pour leur soutien psychologique. Paul et Benoit mentionnent aussi le soutien psychologique et matériel de leurs clients.

Oh! Happy! Je suis heureuse, I never felt so thankful that somebody would help me out because I would have been homeless, I would be on the street and... he thought there was a place for me, He helped me out 3½ years. (Jasmine 176:176)

C'est ça, je suis sortie pendant quelque temps avec ce gars-là. Quand je me suis fait avorter, il n'a pas pu venir parce qu'il restait à Longueuil et je me suis fait avorter à X [ville], mais ça a été la première personne à venir me voir quand je suis revenue chez ma mère. Il est descendu de X [ville] pour me voir chez ma mère. Il a été très, très présent pour moi, il a toujours été là pour m'écouter, pour me supporter. Si j'avais besoin de parler ou si je ne voulais pas, si j'étais triste, suite à ça, je pouvais toujours l'appeler. Pour tout cet été-là, il a été très présent. (Marie-Jo 150:150)

Mais le bien-être apporté par l'autre n'est pas toujours associé à un acte concret, mais parfois davantage à une qualité de présence et à une appréciation mutuelle. Ainsi, Jasmine, Benoit, Cats, Marie-Jo et Marie et Félix attribuent à la présence de l'autre, plutôt qu'à un acte précis,



le fait qu'ils soient devenus des êtres plus sains ou avec une meilleure estime de soi. Tous ces passages où les jeunes parlent ainsi d'amour laissent présumer que les participants se sont investis dans l'amour et l'intimité à certains moments de leur vie. Cela leur a donné l'occasion de se familiariser avec la réalité amoureuse, les plaisirs qu'elle recèle et même les éléments qui contribuent à son usure, mais sans leur enlever l'envie de s'y consacrer encore, plus tard. Pour presque tous les participants, sauf peut-être Alex, ces moments de partage ont aussi mené, de leur point de vue, à une grande intimité émotionnelle. Et presque tous aussi (neuf) mentionnent, au passage, des éléments de réflexion sur soi et sa relation aux autres, apportés par une personne aimée. L'identification est forte, au point que l'autre soit parfois pris comme modèle, plus ou moins explicitement. Toutefois, des neuf qui rapportent des paroles ou des attitudes éclairantes de la part de l'être aimé, au moins cinq (Benoit, Jocker, Jack, Marie-Jo, Félix) considèrent n'avoir réalisé qu'après la fin de la relation la pleine portée de celles-ci.

C'est encore une question aujourd'hui, oui, mais j'ai tellement moins d'agressivité. Il a l'air beaucoup moins... Lui, il m'a fait comprendre ça. Lui, il m'a aidée beaucoup. Lui il m'a beaucoup apporté ça. Je l'ai catché quand on s'est revus à X [Ville]. (Marie-Jo 181:181)

The love that I had with Frank. I think it was mostly because of the fact that his love towards me made him want to help me. (Jasmine 550:550)

La plupart des participants continuent néanmoins à maintenir un discours ambivalent quant au bilan, positif ou négatif, qu'ils font de leurs expériences amoureuses passées ou de leur importance dans leur vie. Ils parlent souvent de leurs relations les plus significatives comme des « attirances » plus que des amours réelles, ou encore, en qualifient d'idylles d'adolescents leurs relations de plus longue durée, avant de se retrouver dans la rue (où les relations sont généralement considérées moins sérieuses). Paul, le seul qui se considère encore engagé dans une relation de couple, à ce jour, songe à la rompre. Ces moments partagés sont parfois heureux, mais le nombre d'heures de libre ensemble n'est pas forcément garant de temps de qualité, parce que ces périodes communes peuvent être imposées par le partenaire, vécues sans réelle intimité ou pour éviter la solitude. D'après Félix, Benoit et même Alex, ce qui rend la vie commune plus ardue au quotidien est aussi le fait qu'elle s'appuie parfois plus sur la peur de perdre l'autre que sur un lien confiance ou une complicité indéfectible. La relation impose alors des obligations auxquelles Félix, Cats et Jasmine se souviennent d'avoir



souhaité échapper, comme les comportements irritants, les demandes de temps, d'écoute ou de manifestations d'affection.

Donner tout le temps la main, être tout le temps ensemble. Tsé, moi, j'aurais voulu voir mes amis. Puis qu'elle aussi, elle aille voir ses amis, tsé, mais c'était devenu que j'étais toujours avec ses amis à elle. Tsé, ce n'est pas, ses pas. Des fois, les filles, ça a des conversations de filles, les gars, ça a des conversations de gars. C'est vrai pareil. Moi j'étais en pleine gang de filles, je « ahhh » tsé, ce n'est pas fameux. (Félix 1021:1021)

Pourtant, ce qui, à un moment, apparaît comme une contrainte peut parfois, plus tard, dans la réflexion de Cats et Félix, figurer parmi les gestes significatifs de la relation qu'ils veulent revivre.

Oui, c'est ce que je compte faire. Je l'ai déjà fait une fois. Tu sais, j'en parlais avec le père...Souvent, c'est ce qui aurait fallu pis je me disais, bon, ça vaut peut-être pas la peine. Je suis peut-être mieux de laisser-faire. Ça, dans mes relations je m'investis pas mal plus. (Cats 608:608)

La simple présence de l'autre permet alors de préserver un minimum de bien-être. Les jeunes demeurent néanmoins énigmatiques sur leurs motivations, dites désintéressées, à s'aider et à consacrer autant de volonté à leurs tentatives d'aide si exigeantes pour le partenaire et pour eux-mêmes, sans toujours d'effets immédiats. Mais l'espoir d'aider n'est pas vain pour autant puisque ces efforts portent parfois fruit à plus long terme.

### 6.5 La famille des partenaires amoureux, des liens parfois significatifs

Malgré les déplacements, deux réseaux demeurent déterminants dans l'implication amoureuse : ceux de la famille et des amis. Ces réseaux apportent parfois un soutien, au point même d'agir, dans certains cas, comme famille-substitut pour un des partenaires ou de contribuer aux projets de maternité. Les projets de maternité des participantes sont aussi presque toujours présentés comme un moyen, planifié ou non, de se recréer un cadre familial.

Comme tous les participants, sauf un, n'étaient pas en couple au moment de l'entrevue, ils ont exprimé à partir de leurs amours passées, souvent adolescentes, à une époque où les jeunes se fréquentaient souvent sous le toit familial. Alors que la situation familiale de Jocker devient intolérable, celle de sa copine a pris le relais. La mère de Jasmine a aussi hébergé le

partenaire de sa fille. Marie et Jasmine ont aussi bénéficié de l'aide et Marie-Jo, d'une promesse d'aide des grands-parents paternels avec leurs enfants. Jocker et Cats comptent aussi sur les parents de leurs partenaires pour jouer le rôle de médiateurs ou de complices.

Oui, sa mère travaille là, elle est avec les jeunes. Quand j'y ai conté ça, mettons que son moral a baissé. Ben là, après ça, pas longtemps après, j'ai poigné mes affaires et je suis allé rester là. (Jocker 209:209)

Ainsi, la famille des amoureux se trouve impliquée plus ou moins volontairement dans un processus d'aide, parfois par désir d'aider, parfois aussi pour assurer le bien-être de leurs enfants ou petits-enfants. À travers le temps, les jeunes rencontrés développent parfois leur propre réseau d'affinités ou de collaboration dans la famille. Les amitiés peuvent aussi devenir des intermédiaires pour des rencontres amoureuses dans la famille. Les participants masculins mentionnent aussi des partenariats de vente ou de consommation dans le cercle familial de leur amoureuse qui se poursuivent par-delà la relation. Alex, Cats et Johny ont rencontré des amoureuses par l'intermédiaire de leurs frères ou de leur père, qui sont leurs amis, leurs collaborateurs, leurs colocataires ou leurs partenaires de consommation. Dans l'histoire de Félix, c'est plutôt l'amoureuse qui sert d'intermédiaire vers son frère, vendeur de drogues.

Julie, elle est... bien ça, c'est son frère qui me l'avait présentée, parce que je sortais... j'étais bien ami avec son frère là. Puis c'est elle [lui] qui... bien, qui me l'avait présentée. (Johny 234:243)

Bien tsé, il me fallait de l'argent là. Puis moi, ça ne me tentait pas de voler ça à mes parents là. Fait que là, elle m'a comme connu, fait connaître son grand frère qui en vendait, puis là, j'ai commencé à vendre pour lui. (Félix 428:428)

Les participants rapportent des moments où ils favorisent la proximité avec les autres membres de la famille durant la relation amoureuse, le plus souvent aux dépens de celle-ci, parce qu'ils consomment ou vendent avec eux. Une posture où se trouvent placés au moins trois participants :

Je faisais à peu près 3 voyages par jour puis à midi j'avais fini toute ma journée. Ça fait qu'à ce moment-là, je passais du temps avec elle, j'allais chez eux avec elle, puis moi je restais avec son père à boire, puis à boire, pendant qu'elle, elle gardait ses frères pis tout... (Alex 150:150)

Les liens de consommation et de vente de Félix et Alex dans la famille, ainsi que d'entraide et d'échanges de services entre les mères de Jasmine et de Paul et les ex-partenaires, se poursuivent après la rupture amoureuse.

So I ran out, he's still living there, until he finds some apartment. He could stay there for another month, who knows? I don't know, he doesn't know... (Jasmine 361:362)

Même s'ils se retrouvent dans des situations où plusieurs ont partagé des comportements considérés comme délinquants avec des membres de la famille de leurs partenaires, cette proximité à l'univers de la marginalité est habituellement décrite comme peu souhaitable, tant du côté de la famille que des partenaires. Plus l'engagement deviendra sérieux ou plus les participants gagnent en âge, plus la famille ou les partenaires refont des tentatives, souvent maladroites, pour soustraire la personne aimée à l'influence de cette marginalité. Jack, Cats et Félix considèrent avec mépris ou découragement les comportements ou la situation des familles de leurs amoureuses. Il est alors question de « mauvais exemples » ou de partenaires « pognés » (Félix 699:699) dans un milieu peu souhaitable.

Oui, quand on allait en char avec elle puis son beau-père puis son frère. Il dit à son frère « Tiens, vole ça au supermarché pour ta mère là » [...] Oui. Il avait genre... il était jeune. Il avait genre 15 ans puis il lui passait le char. Ah non! Ce n'était pas un bon exemple. Vraiment pas. (Johny 260:262)

Cette difficulté à gérer cette réalité peut aussi éloigner les partenaires ou encore, à accomplir des gestes concrets pour que la violence familiale cesse autour de celles qu'ils aiment, comme cela survient dans les récits de Cats et Jasmine.

He went to the hospital, he said: « You come with me, you're going to live with me. No more stress. » Ok, so... that's how we started living together. We were dating before but we weren't living together until that day I was at the hospital. He took me away from my Mom. (Jasmine 170:170)

En revanche, les familles sans histoire ou plus paisibles offriront souvent aux participants des modèles auxquels ils aspirent. Jocker, Jack et Marie gardent toutefois des souvenirs nettement heureux de l'époque où ils rencontrèrent des familles avec qui ils purent développer

des liens paisibles. Ces souvenirs font alors partie intégrante de leur histoire d'amour et ils en parlent même comme de la famille qu'ils auraient aimé avoir et, pour Marie, de la grand-mère dont elle rêvait pour sa fille. Jocker et Jack manifestent d'ailleurs ouvertement leur regret d'avoir dû renoncer à cet encadrement familial qu'ils s'étaient presque approprié, pendant un moment, et cela fait partie de leur deuil amoureux. Jocker va jusqu'à se sentir concerné par les épreuves que rencontre la famille après la rupture (Jocker 229:229).

Pis dans la famille à Sophie, la relation que j'avais avec eux, c'était merveilleux pour moi. C'était comme si la vie m'offrait, genre, tout ce que j'avais pas eu. Pis c'est pour ça que c'était dur pour moi comme je t'avais dit. (Jack 354:354)

Ainsi, l'idéal amoureux entraîne le participant à viser une vie plus loin de la marge. Les participants se trouvent alors souvent partagés entre ces nouvelles valeurs familiales et celles avec lesquelles ils ont rompu avec leur propre cadre familial, un dilemme qui laisse souvent des regrets derrière lui.

#### 6.6 L'amour et les amoureux, pas toujours bien accueillis par la famille

Les partenaires ne parviennent toutefois pas toujours à s'intégrer à la famille de l'autre. Contrairement à ce qui est rapporté par Jasmine et cinq participants masculins à propos de la famille des jeunes femmes, il n'est à peu près jamais question d'interaction entre les partenaires féminines et leur belle-famille, mis à part lorsque les grands-parents sont appelés à jouer le rôle de grands-parents. Les visites des jeunes filles chez les garçons, lorsqu'il n'est pas question de grossesse ou de petits-enfants font figure d'exceptions (évoquées seulement par Johny, à propos d'une amie). Les rapports entre les hommes et leur belle-famille demeurent aussi fréquemment marqués de méfiance et de friction.

Il n'y cependant a que Félix et Johny qui nomment cette absence de lien entre leur famille et leur petite amie. Johny insiste alors sur le fait qu'il a honte des maladresses de ses parents. Seul Félix précise les propos des parents qui le découragent à s'engager et lui conseillent de se limiter à des relations purement sexuelles jusqu'au terme de ses études (Félix 197:197). Mais les intolérances ou les maladresses familiales amènent aussi des tensions dans les relations de Marie-Jo, Félix et Johny avec leur famille ainsi qu'entre Cats et la famille d'une

de ses copines. L'unique occasion où ces tensions semblent affecter le couple se révèlent lorsque, lors d'un conflit entre Jasmine et sa mère, cette dernière amène le partenaire à se retourner contre Jasmine (Jasmine 358:358). Félix, au contraire, présente ces conflits comme une occasion de s'émanciper des règles familiales.

Tsé, je disais que je ne pouvais pas sortir parce que mon père, mon père, «(imitant Julie) ton père, ton père, asti, il n'est pas là pour te diriger. Ahhhh» Puis là, une fois, j'ai comme éclaté là: «Je veux aller voir ma blonde. Je m'en câlisse, tout, ahh, tu ne me diras pas quoi faire. Je suis écoeuré que tu me dises tout le temps quoi faire depuis je ne sais pas trop combien de temps. » Bien lui, il dit « Je suis ton père, t'as pas encore compris ça! » « Je m'en fouts! » Je suis parti. Là, quand je suis revenu, c'est ma mère qui m'a ouvert la porte là. (Félix 322:322)

Les interactions des partenaires masculins des participantes à leur famille ou encore, des participants à celles de leurs partenaires féminines, par contre, sont abondamment nommées. Marie trouve du soutien dans sa propre famille (élargie) dans ses prises de décisions amoureuses. La famille de Marie-Jo apparaît davantage comme une menace pour les partenaires, mais parfois, quand même, une source de soutien pour elle. Jocker, Cats, et Alex ont également vu leurs parents ou ceux de leur partenaire intervenir au terme d'une relation, lors de l'annonce de la rupture ou dans sa concrétisation.

Ma mère quand elle a entendu ça [que mon Julien menaçait de se tuer], elle a dit : « C'est beau, je m'en viens, ataboy. Tu prends tes affaires et tu t'en vas de là. » Je suis partie de là et je suis allée rester à X [Ville] dans une maison d'hébergement. (Marie-Jo 346:347)

Ces cadres familiaux maintiennent quand même les participants dans des situations où ils trouvent parfois difficile de demeurer à la hauteur des attentes de leur entourage. Les familles de trois amoureuses et de deux participantes manifestent une attitude méfiante devant les signes qui révèlent que les amoureux de leur fille appartiennent encore à la marge sociale, que ce soit par leur violence, leurs actes illégaux, leur manque de motivation ou leur simple apparence. Deux participants masculins nomment même la peur des parents de les voir faire du mal à leur fille.

Joliane, son père (rire) tsé, il était strict, assez strict. Une fois, il m'a amené, il... Joliane était en train de parler avec sa mère. Il m'a comme amené dans le salon, puis tout : Il m'a dit « Toi, tu fais attention à ma fille. Bien, puis tout, sinon ma fille... sinon moi, je te tchèque. Je n'aime pas le monde qui font du mal à ma fille. » Tsé mal, dans le sens, comportemental là, pas physique, là. Tsé, moi je pense que criss, c'est quoi, il a peur que... en tout cas, il a vraiment peur. (Félix 181:181)

Les parents peuvent donc se montrer réticents à voir leurs enfants investir trop de temps dans leurs histoires d'amour, mais il peut aussi ne s'agir que de la suite des maladroites, des accrochages, des incompréhensions, semblables à celles qui ont toujours dominé les rapports conflictuels de la famille : la difficulté à tolérer les choix individuels des enfants (le choix amoureux est considéré comme mauvais ou trop hâtif) ou encore à tolérer les manifestations d'affection dans la famille peut aussi faire partie de cette dynamique. Les personnes en situation d'autorité jouent un rôle plus déterminant au moment de les influencer dans leur choix d'interrompre ou non la grossesse ou leur relation avec leur partenaire que dans les formes d'aide concrètes et quotidiennes dont les jeunes ont besoin pour faire les bons choix en matière de protection sexuelle autant que d'éducation des enfants. Les jeunes se retrouvent donc, malgré leurs espoirs, abandonnés à eux-mêmes en matière d'éducation sexuelle et sentimentale.

#### 6.7 Le cercle vicieux de l'instabilité est difficile à briser

Durant leur parcours de rue, les participants ont connu plusieurs types d'hébergement. Ils se sont souvent alors retrouvés dans des milieux où ils risquaient de rencontrer d'autres personnes soumises à cette même mouvance. Quelques-uns ont déjà pu bénéficier d'un chez soi bien à eux ou en couple. Pour chacun d'eux, le confort matériel qui leur manque et surtout l'aspiration à un lieu qui puisse leur appartenir sont hautement chargés symboliquement. Malgré ce contexte de mouvance, la plupart des participants manifestent leur désir de parvenir à une stabilité, par leurs tentatives concrètes pour échapper à la rigueur de la vie de rue et se trouver un emploi. Les situations d'urgence où ils se trouvent les poussent toutefois à se tourner vers les solutions les plus rapidement accessibles, ce qui les amène à négliger les causes profondes les confrontant à des impasses à répétition.

La grande majorité (neuf participants) peut en effet nommer des périodes de vie active dans le monde du travail la plupart du temps à temps plein. Pour Jocker, il s'agit d'un emploi régulier saisonnier dans le milieu criminel, mais les autres parlent d'emplois légaux, dès qu'ils furent en âge de travailler, même avant d'en avoir l'âge légal, dans le cas de Paul et Johny, ou dès qu'ils mettent un terme à leurs études.

J'ai été à l'école jusqu'à l'âge de seize ans. Le plus haut niveau scolaire que j'ai été a été ma quatrième secondaire, mais je n'ai pas mon français de secondaire IV. J'ai fait le cours de français pis j'ai commencé à travailler à l'âge de seize ans. Je faisais alors 40 heures. (Marie-Jo 543:543)

Malgré ces démarches vers l'autonomie, surviennent des situations d'urgence où les jeunes se retrouvent à la rue. Devant la rigueur de cette vie sans logis, plus de la moitié (six) spécifient qu'ils sont parvenus à se retrouver un abri, si ce n'est avant la nuit, au moins dans les jours qui suivent. Ces solutions représentent parfois des solutions à court terme comme lorsqu'ils s'installent dans une tente (Jasmine, Jocker), une chambre d'hôtel (Benoit), une voiture (Alex) ou un centre d'hébergement à la nuit (Jasmine, Paul). Ils peuvent aussi recourir à l'hospitalité d'un employeur (Marie-Jo), d'un client (Paul, Benoit), d'un ami (Marie-Jo, Johny) ou encore d'un membre de la famille (Marie). Ils concluent, pour un temps, une paix plus ou moins forcée avec leurs hôtes, souvent en échange d'un bien ou d'un service implicite ou le temps d'une consommation partagée.

Ben dans la rue, j'étais dans ma petite tente et c'est tout. Pis j'achetais des petites cacanes de Chef Boyardee. Pis je me nourrissais pas ben, des fois je prenais du speed pis je ne mangeais pas. (Jocker 459:459)

Puis, il y a eu d'autres journées aussi. J'ai buzz... J'ai une autre journée que je suis allé chez le boucher. J'ai volé des tournedos puis des steaks puis j'ai été cogner chez un ami puis j'ai dit « Heille, ça te tentes-tu de souper à soir? ». Il fait « Ah oui », fait que j'y ai payé un souper, j'ai été le mettre dans une poêle. Fait qu'on a bu puis on a mangé. Comme ça, au moins, j'y ai payé ça puis j'ai pu dormir chez eux. On a écouté la TV. (Johny 414:414)

Près des trois quarts (huit participants) ont aussi tenté des stabilisations résidentielles, la plupart du temps sous forme de colocation, incluant les cohabitations amoureuses. Seule la moitié d'entre eux ont pu reparler à certains de leurs anciens colocataires; même après des évictions brutales, ce qui est une situation assez courante pour eux, au terme d'une colocation

entre copains, amants ou amoureux. Certains ont vu aussi leur colocataire disparaître après quelques jours, quelques semaines, quelques mois, mais rarement quelques années. Les causes attribuées aux ruptures ou aux évictions entre colocataires, lorsqu'elles sont nommées, sont principalement des fraudes (Jack, Benoit), des tensions sur les difficultés à se partager des tâches et un espace exigu (Marie, Jasmine, Cats, Marie-Jo) ou à en honorer les paiements (Benoit, Jocker). Ces évictions ou fuites d'un logement peuvent aussi dépendre d'une déception amoureuse (Jasmine, Jack) ou de la violence amoureuse (Marie, Marie-Jo) ou un mélange de quelques-uns des éléments précédents. Seuls Benoit et Paul ont encore un logement et seuls Jack et Cats n'évoquent pas ces évictions à répétition (une seulement chacun).

Oh, bien oui, j'aime la vie, c'est juste que j'aime pas la situation, the situation quand je vis ici, c'est très bien. Pourquoi? Parce que dans la rue, pour une année back and forth, back and forth, back and forth, regularly, dans la rue, dans l'appartement, dans la rue, dans l'appartement. [...] C'est toujours. Et j'ai un appartement peut-être pour un mois. (Jasmine 24:26)

La grande majorité passe d'un domicile à l'autre depuis plusieurs années et Jack, le seul à ne pas avoir quitté son domicile à l'époque de sa majorité, compte aussi maintenant quelques années de déplacements derrière lui. Les jeunes, autrefois sous la tutelle de la PDJ, tendent plutôt à considérer leur période sans domicile fixe à partir du moment où ils commencent à être déplacés d'un service à l'autre ou qu'ils ont commencé, à travers les fugues, à vivre la vie de rue. Cela qui amène Marie-Jo à comptabiliser 43 déplacements (à partir de son premier placement) et Marie, à commencer son itinérance à 13 ans (date de sa première fugue).

J'ai quitté combien de fois? Bien mettons de 13 à... de 13 à 21 ans, j'ai été dans la rue. (Marie 272:272)

La plus longue période d'itinérance, que je vis en ce moment, a commencé il y a (silence) 8 ans. (Paul 579:579)

L'étude n'exigeait des participants que d'avoir passé quelques semaines sans domicile fixe. Le fait que la majorité des participants aient été recrutés en centre d'hébergement peut expliquer en partie cette instabilité actuelle, mais pas nécessairement le caractère expéditif des départs, leur importance ni leur nombre.



### 6.8 L'amour dans la rue n'a pas vraiment sa place

Cette instabilité résidentielle se fait aussi sentir sur l'espoir de construire une histoire d'amour stable, à court terme. Lorsqu'on demande aux jeunes si l'amour est possible dans la rue, les réponses sont de trois ordres : cinq participants, surtout ceux qui ont vécu le plus longtemps sans domicile fixe et ont consommé les drogues les plus dures, n'y croient pas. Quatre autres refusent de trancher alors que deux considèrent que la vie de rue et l'amour comportent leur lot d'avantages l'un pour l'autre.

Pour Paul, Marie et Benoit, Jasmine et Johny, l'expression « amour dans la rue » correspond à l'expérience parfois intense vécue lorsqu'au moins un des partenaires demeure sans logement, hors des centres d'hébergement et sans être intégré officiellement à un processus de réinsertion sociale. Ils considèrent que cette absence de stabilité matérielle et psychologique rend presque illusoire l'idée d'une relation amoureuse, surtout à cause du besoin de consommation, de la violence mal gérée et de toutes les contraintes, y compris judiciaires, qui empêchent de planifier quoi que ce soit à long terme.

Comme les journées que je passais couché près de quelqu'un [avec], on se parlait de notre passé pis des journées qu'il passait à causer au coin de la rue avec des connaissances, pis un certain bonheur était là. Mes bonheurs dans la vie, moi, c'était à la minute, c'était à la seconde, là. Puis je ne pouvais même pas calculer ça à la journée, là. Quand tu te fais réveiller le lendemain par la police, ben ton bonheur il n'est plus là. T'as beau avoir ben dormi à côté de ta blonde pendant la nuit, en une seconde le bonheur il disparaît tout, là. (Benoit 264:264)

Jack, Alex et Jocker, ne se disent pas dans une situation propice à vivre l'amour, mais spécifient que leurs propos n'engagent qu'eux-mêmes. Marie-Jo, quant à elle, qui voudrait conclure que l'amour est aussi possible dans la rue qu'ailleurs, ne parvient à développer son idée qu'avec des arguments qui ne laissent, finalement, que peu d'espoirs et ressemblent plutôt aux propos de ceux qui n'y croient pas.

Je te dirais que ça dépend vraiment d'une personne à l'autre. Des fois, il y a des gens qui vont vivre des relations extrêmement difficiles. Des temps, admettons qu'il y en a un qui va être dans la rue et l'autre pas, des temps où l'autre va connaître et l'autre non, ça fait qu'il ne comprendra pas. Il n'aura pas une compréhension. Mais quand tous les deux sont du même milieu, ça peut être aussi difficile, s'ils vivent les deux des choses difficiles en étant dans la rue. Donc, ils ont leurs problèmes, d'autant plus de problèmes qui vont avec un couple. Ça dépend vraiment d'une personne à une autre. Je crois que c'est aussi possible qu'ailleurs. (Marie-Jo 503:503)

Félix aussi préfère remettre l'amour à plus tard, mais il peut nommer, ainsi que Cats, des avantages à cette situation amoureuse. Cats, bien que célibataire depuis son arrivée dans la rue, s'inspire, à ce propos, de l'expérience d'un ami.

Bien, c'est parce que quand les gars sont dans la rue, c'est sûr qu'ils vont avoir plus tendance à s'épauler. Je l'ai remarqué parce que j'ai un chum qui est dans la rue. Moué ça m'est pas arrivé encore parce que ça fait 4 mois que j'ai pas eu de relations pis ça fait 4 mois que je suis pas chez nous, tu sais. Mais j'ai un de mes chums pour qui c'était de même pis écoute je l'ai vu sortir avec des filles avant, pis quand il s'est ramassé dans la rue, les filles là, je l'ai jamais vu s'entendre aussi bien de même avec ses blondes. (Cats 579:579)

Cette opinion, en apparence discordante de la part d'un participant nouvellement arrivé dans la rue, correspond néanmoins avec l'idée qui apparaissait déjà à propos de l'ensemble des relations de rue, selon laquelle la rue apparaît principalement comme un milieu solidaire, « une petite famille », durant les premiers mois. Notons aussi que les quatre seules personnes à se considérer comme amoureuses (Jasmine, Johny, Paul, Marie) font partie de ceux qui parlent le plus durement des amours dans la rue. Cette tendance à nouer et dénouer rapidement et subitement des relations apparaît aussi dans la vie amoureuse de ces jeunes, que ce soit durant leurs premières années d'exploration amoureuse ou par la suite, lorsqu'ils se retrouvent dans la rue.

Pour sept participants, et même pour Cats, les déménagements, souvent par manque de moyens financiers, figurent parmi les causes importantes de séparation et d'usure des couples. Plus tard, pour Jasmine, la vie de rue continue à constituer un obstacle à la parentalité (302:302). Les revirements de situations sont parfois soudains, surtout lorsque les jeunes, une fois dans la rue, vivent sous le risque perpétuel d'une arrestation ou sont soumis aux nécessités de la consommation.

Donc le foyer d'accueil étant fermé, j'ai été obligée de partir pis on m'a envoyée dans un foyer de groupe pour jeunes en démarche d'autonomie. Là, quand je suis allée vivre là, je venais de revenir à Longueuil. Là je cherchais Dominique, on s'était revus, c'est là que ça a fini. On avait décidé de rester amis pis là c'est là que ça avait fini. Parce que là, il y avait tellement de carences dans nos relations que là ça avait plus d'allure, mais on est restés amis. (Marie-Jo 171:171)

Les règles existant parfois à la maison, dans les établissements gérés par la DPJ et ensuite les centres d'hébergement ne favorisent que rarement les moments d'intimité entre bénéficiaires. Il n'est pas nécessairement plus facile, selon les dires des utilisateurs de services, de poursuivre des relations amoureuses avec quelqu'un de l'extérieur, lorsque les jeunes subissent les contraintes liées aux règlements, à la distance et parfois, aux sanctions imprévues. Cinq participants soulignent néanmoins les efforts qu'eux et leurs partenaires ont dû réaliser pour maintenir les liens lors des déplacements en hébergement, en thérapie, et même en prison, en dépit des difficultés à communiquer autrement que par téléphone ou Internet.

Puis là, je suis allé dans une maison d'hébergement, à Longueuil, puis là, ça a commencé que j'étais plus loin de que ce que là où ce que j'étais de 15-20 minutes. Il fallait que je prenne le bus puis tout. Puis en plus, là... c'est quoi que je voulais dire? Oui, c'est que là, ce qui arrivait, c'est que j'avais des heures de rentrée, des heures de coucher, tout... (Félix 551:551)

Les couples ne résistent pas toujours à ces contraintes. Pourtant les périodes de rupture ou de friction sont associées beaucoup plus aux situations de transition, qu'à la durée des séjours dans un lieu plus éloigné ou plus règlementé. C'est surtout lorsque les participants ou leur partenaire se déplacent à répétition ou passent d'un statut à un autre, par exemple, d'un domicile fixe à la rue ou à un centre d'hébergement (cinq participants), avec toute la dimension de honte que cela peut impliquer qu'ils constatent que leur relation s'effrite.

Là, Philippe m'appelait et me disait : « Tu as encore changé de place. » Tu sais, il ne comprenait pas là. Il commençait à freaker. « Bon voyons, comment ça? Pourquoi c'est si difficile? » Ben parce qu'il ne l'avait pas vécu et il ne comprenait pas ce qui se passait, il ne catchait pas. (Marie-Jo 301:301)

Ce qu'elle aurait voulu, c'est que je reste chez mes parents puis que ça reste comme ça. Bien le fait que je sois parti à Longueuil, elle n'aimait pas ça, puis tout. Moi je lui disais « Bien, je vais venir te voir... », puis elle, elle m'encourageait tout le temps « Ah, retourne chez tes parents ». (Félix 561:561)

Les modes de séduction et de rencontre, eux, n'apparaissent pas profondément bouleversés par ces déplacements. Même s'ils s'y rencontrent un peu moins à l'école et un peu plus dans la rue, les refuges, les maisons d'hébergement et autres organismes d'aide, les autres lieux de rencontre et de fréquentations comme d'internet, les lignes téléphoniques, les amis, les fêtes ou les bars, demeurent encore hautement populaires. Les lieux où les jeunes vivraient une certaine routine comme le travail ou l'école sont davantage associés à la période « avant » la rue, bien que les écoles de décrocheurs apparaissent aussi comme un lieu de rencontres effectif ou espéré pour Paul et Marie-Jo. Mais sur les six rencontres amoureuses pour lesquelles il est spécifié qu'elles se déroulèrent à l'école ou sur un lieu de travail, toutes, sauf une (Marie-Jo a déjà rencontré un amoureux dans une école de décrocheurs), ont eu lieu avant la rue. Elles sont qualifiées par les jeunes de principales relations ou même de seules, habituellement parmi plusieurs autres, à avoir été stables. D'autres réseaux, toutefois, demeurent populaires, comme les réseaux amicaux (Marie-Jo, Félix et Alex), virtuels ou téléphoniques (Cats et Marie-Jo) et les bars (Félix, Cats, Alex et Paul) et les discussions sur la rue, qui figurent encore parmi les moyens de rencontres.

J'étais tannée d'être célibataire. Moi je n'étais pas quelqu'un qui sortait énormément, mais quand je sortais, je sortais plus. Donc, j'ai fait des lignes de rencontres téléphoniques et j'ai rencontré un garçon. (Marie-Jo 256:256)

La rue, les refuges, les centres d'hébergement et de thérapie sont aussi de nouveaux lieux potentiels de rencontres pour Alex, Johny, Félix, Marie-Jo, Paul et Marie. Mais chez ces jeunes sans domicile fixe ou en hébergement, la rue, le centre d'hébergement et les diverses démarches par lesquelles ils tentent d'échapper à la consommation et à l'instabilité de la rue (recherche d'emploi et de logement) provoquent l'entrée de plusieurs nouveaux visages dans leur intimité, ce qui peut favoriser des dévoilements amoureux hâtifs.

Bien des fois, c'est parce que comme à X [Ville], il y a du monde que tsé, il a du monde qui sont comme en hébergement puis ils ne se trouvent pas de filles, ils ne parlent pas à des filles, puis tout, puis il y a une fille qui rentre dans l'hébergement « Aaaahhh ». Tsé, calme-toi là, tu ne la connais même pas. (Félix 1097:1097)

Toutefois, aux dires de Johny, dans les centres d'hébergement mixtes, le ratio hommes/femmes joue en défaveur des hommes.

Bien parce qu'il n'y en a pas beaucoup de filles dans les Auberges là. Bien les seules Auberges que j'ai été, c'est icitte puis là-bas. Puis là-bas, il y avait 2 filles que je trouvais de mon goût, mais les deux, elles étaient prises. (Johny 428:428)

Des changements apparaissent malgré tout dans les modes de séduction de la rue, mais ils sont loin d'être homogènes. Paul et Cats disent ne plus parvenir à dépasser le stade de l'échange sexuel depuis qu'ils sont dans la rue, alors que Benoit affirme y avoir appris l'importance de l'authenticité. De plus alors que, pour Marie-Jo et Cats, les sites téléphoniques et internet sont perçus comme une solution plus adaptée à son mode de vie en centre d'hébergement, à l'inverse Benoit a découvert, à travers sa vie de rue, l'importance d'établir des relations moins superficielles, comme celles qu'il a déjà établies par l'intermédiaire de la Toile. Ils témoignent toutefois du même souci de s'adapter à une instabilité toujours plus grande et d'essayer d'en tirer des leçons, qui évoluent à travers le temps.

Avant, comme je te disais, ça faisait trois jours que je parlais à quelqu'un sur Internet, puis elle était rendue ma blonde puis ça n'avait même pas été mon amie avant, là. Pis ce n'est même pas devenu une connaissance, pis toute. Alors, dans la rue, tu pars à la base. Moi je partais à la base. Tu veux en avoir des connaissances, ben c'est facile tu sais, regarde : « C'est quoi ton nom? D'où est-ce que tu viens? Pis qu'est-ce que tu consommes? » C'était quasiment une liste de questions de même. (Benoit 503:503).

Environ la moitié des participants ont connu quand même des moments de cohabitation avec des partenaires amoureux et deux autres avec amis intimes avec qui ils ont déjà eu des échanges sexuels. Ces périodes de cohabitation s'expriment par des commentaires à propos des moments heureux partagés ou encore des témoignages de reconnaissance envers les amants qui ont répondu un moment à leurs besoins résidentiels. Mais elles peuvent aussi se réaliser plus discrètement, par une mise en commun des ressources, sans s'accompagner

d'élaborations sur les projets à long terme. Ces rapprochements, lorsque les couples se retrouvent tout à coup plus étroitement liés et responsables d'eux-mêmes, peuvent s'avérer tout aussi difficiles à surmonter. Cette situation s'est avérée problématique pour au moins 4 participants, lorsque des partenaires, auparavant très encadrés par une famille ou un centre de thérapie ou éloignés par les diverses contraintes, se sont retrouvés en situation de s'observer mutuellement, dans leur réponse aux défis du quotidien et d'évaluer comment ils peuvent les surmonter ensemble. Les partenaires, les exigences de l'autonomie ou de la vie commune les obligent à constater leurs limites, et ce, d'autant plus lorsque l'un des deux parvient plus rapidement à s'adapter, à trouver un travail ou à faire appel aux ressources communautaires ou gouvernementales que l'autre, qui doit alors se séparer ou devenir dépendant de la situation, encore instable, du premier.

Pendant que je me gelais plus, elle est venue avec moi, elle est venue passer une semaine chez ma mère, en Ontario. Elle ne voulait pas venir vivre icitte, blablabla. Elle est retournée à Montréal, puis moi, je suis arrivé chez eux peut-être, deux semaines après. Je suis revenu. J'ai lâché ma job. Je suis venu vivre à Montréal. Ça a chié. (Paul 100:100)

Les rêves de vie à deux occasionnent eux aussi leur part de déplacements. Lorsque les démarches de cohabitation amoureuse sont explicitées, elles sont très majoritairement provoquées par l'urgence et la nécessité. Même si une exception, Alex, parle d'un aménagement plus graduel, il spécifie qu'il n'y a pas eu de planification précise et cet aménagement se réalise durant les premiers mois suivant la rencontre, tout comme les cinq autres participants. Pour Benoit, Marie et Marie-Jo, ces cohabitations ou ces tentatives de cohabitation se sont même réalisées dans les premiers jours après une union ou une réconciliation amoureuse. Aucun témoignage ne semble aller dans le sens contraire. Ceux-ci expliquent même qu'ils n'ont rien à eux, ils n'ont rien à perdre, et parfois même un urgent besoin d'un toit, ce qui les pousse à accepter plus spontanément les offres résidentielles qui leur sont présentées.

Oui, j'ai revu Julien à ce moment-là. Mais là, j'ai eu un conflit avec mon amie et elle m'a mise dehors. Je n'avais pas nulle part où aller, donc je suis allée rester chez Julien. On est revenus ensemble. (Marie-Jo 339:339)

Ben pour commencer. Regarde, avant je sortais avec une fille deux jours sur Internet puis le lendemain, je voulais déménager chez eux. (Benoit 400:400)



À l'instabilité provoquée par les tentatives d'union s'ajoute celle causée par les ruptures. La durée, parfois courte, des relations n'empêche pas ces jeunes de se retrouver, souvent brutalement, avec rien devant eux, avec une nouvelle situation de rejet à gérer et, souvent, peu de soutien familial.

Ben moi je me suis mis à me forcer à être moi-même, tu comprends? Après Mélanie, il y a eu la rue dans tout ça là. À un moment donné, j'avais un condo et tout ça. J'ai tout perdu là. (Jack 358:358)

Non parce que tout le temps après lui et avant lui, c'est une grosse place parce que j'ai toujours une place comme ça, ici [...] Oui... où j'ai dans la rue avec une place comme une mission, une mission comme une place pour manger et pour coucher. (Jasmine 76:79)

Ainsi, la hâte ou même la nécessité de refaire sa vie à travers des liens affectifs et résidentiels les amènent parfois à aggraver leur situation de précarité. La rupture suscite alors un double deuil : affectif et résidentiel.

## 6.9 L'amour et ses rapports complexes à l'argent

Cette double instabilité perturbe donc la possibilité de vivre une relation amoureuse et rend l'accès à un appartement encore plus désirable. Avoir de l'argent de poche est aussi souligné par Cats et Félix comme très utile au moment de la séduction, en grande partie afin de s'offrir quelques petites douceurs, consommer et se sentir à la hauteur des normes sociales, dans le présent, et encore plus dans l'avenir.

Pourtant, parmi tous les participants, seuls Johny et Cats semblent considérer l'absence de lieu physique de rencontre comme un obstacle majeur à leur relation.

Bien, tu peux avoir une relation, mais je ne sais pas, ce n'est pas pareil. Tsé, dans la rue, tu ne peux pas aller chez vous puis tsé, être tout seul avec. Tsé, dans rue, tu vas être tout seul avec, mais c'est quoi t'as à faire? Tu vas être assis sur un banc de parc puis tu vas aller lui parler. C'est nul là. (Johny 452:452)

Le fait de posséder un lieu à soi dont les participants sont fiers contribue à leur assurance. Le fait de pouvoir s'offrir financièrement un gîte est présenté par Cats, Félix, Jack et Paul comme une possibilité inaliénable de gérer sa vie, et d'y vivre son intimité. Pour eux, la stabilité résidentielle et sentimentale devient alors difficile à dissocier, surtout à long terme.

Comment je pourrais dire ça? Bien, je te l'ai plus ou moins dit tantôt, mais moi je trouve que c'est... les relations sur la rue... quand je dis sur la rue, c'est sur la rue. Je ne parle pas du monde qui ont des apparts, mais le monde qui sont sur la rue. C'est sain, mais jusqu'à une certaine limite. Moi je dis que ce n'est pas durable. Il y a des cas, il y a des exceptions, mais c'est rare. (Paul 523:523)

Le fait d'être en mesure de subvenir aux besoins de ses proches fait partie intégrante de l'amour, aux dires de Jack, Jocker et Félix, et demeure intimement associé au rêve de fonder une famille. Les participants définissent en conséquence, le rôle de l'homme dans l'harmonie et la réussite d'une relation de couple et familiale.

Son intimité, oui. L'amour, ça peut t'amener à vouloir fonder une famille aussi. Pis l'amour c'est pas juste ça, c'est être capable de... ben mettons c'est avec toi, c'est que tu sois en sécurité que si tu vas pas bien, c'est d'être capable de faire plus, genre, que juste aller à la pharmacie pis de te dire : « Assis-toi icitte » C'est d'être capable de prendre soin de toi, de t'embarquer dans le char, s'il faut aller chercher quelque chose, tu comprends? Ce n'est pas nécessairement le matériel, mais c'est comme ça que je vois la vie. C'est d'être capable, genre, d'avoir un petit chez eux, quand même là et de pas être tout le temps de te chicaner parce que là tu prends de la drogue ou que là tu n'as pas d'argent pour le loyer. J'aime autant pas être en couple que de vivre ça. (Jack 707:707)

La distinction qui est faite entre l'argent dont ont pu jouir ces jeunes à court terme, d'une part, et de l'autre l'idéal, beaucoup plus difficile à atteindre, de stabilité financière, permettant d'assurer sa stabilité, nourrissant un sentiment de sécurité et le soutien de ses proches, est rapportée comme douloureuse. À l'opposé de l'argent gagné à la sueur de son front sur lequel pourrait reposer, de l'avis de quelques participants, la fierté masculine, on trouve l'argent considéré aujourd'hui comme mal acquis ou acquis trop facilement qui souvent attire plus de soucis qu'il n'en règle. Jack et Benoit affirment ainsi avoir reçu plus d'argent qu'ils ne pouvaient en gérer, durant leur jeunesse, de la part de leurs parents trop absents.



Je n'ai jamais manqué d'argent. Quand j'étais dans la rue, j'aurais pu appeler mon père pour avoir cinq mille piastres dans mon compte de banque, mais je ne l'ai jamais fait. J'ai tellement... On peut pas dire que j'ai profité de mon père, mais avant, j'avais tellement pas d'amour concret de mes parents que je prenais tout l'argent qui passait. (Benoit 664:664)

Dans bien des cas, même lorsque les garçons s'approchent de leur idéal amoureux, l'argent semble même venir brouiller les cartes de l'amour. Il n'est pas question là de commerce du sexe bien que la réalité que décrit Benoit contribue à faire comprendre que, même dans les rapports intimes et romantiques, les prostitués ont parfois de la difficulté à sortir d'une logique de monnayage.

C'est parce que dans la rue, le sexe est tellement associé à l'argent. Que tu sois une fille ou un gars, l'argent a la même couleur, tu vas faire le maximum : du cul c'est de l'argent. Puis les filles, c'est relativement la même affaire. Ça fait que quand tu arrives dans une relation avec quelqu'un, mettons que c'est une fille, et que ça fait deux semaines que tu es avec, tu y payes de la dope et tu couches avec. Mais tu sais, il n'y a pas eu d'échange d'argent puis tout, mais l'autre personne, dans sa tête, tu y payes de la dope, ça fait que tu la payes. Tu arrives un soir, tu penses de coucher avec elle, tu n'as pas de drogue, tu penses de faire quelque chose avec, mais la personne va te charger... Tu tombes désillusionné pas mal. (Benoit 159:159)

La dépendance financière finit aussi par émousser les liens de confiance entre Félix, Alex et leur partenaire, même si elles se sont toujours tenues loin de la marginalité. En revanche, Benoit, Paul et Jack se définissent également comme des manipulateurs financiers, les deux premiers, envers des clients ou partenaires de rue et Jack, auprès de partenaires, hors de la rue, qui tentaient de l'aider.

Bon, regarde. Tout ça, mon évolution, j'en ai perdu le flot, genre. Ça a tellement été vite. Les portes se sont ouvertes puis je sors tout de l'appartement. L'équipement de ski flambant neuf, pis le bicycle de montagne. Quand j'étais jeune, tu sais, ma mère était sur le BS. Je voulais le truc et je me ramassais avec le petit walkman à trente piastres. Mais à un moment donné quand tout ça a débloqué, je suis devenu abuseur sans pouvoir m'en rendre compte. Tous les défauts de l'enfance et l'argent que je n'avais pas réussi à gérer, ça m'a pété dans la face. Là, je suis devenu un abuseur, un traître mal aimé. C'est de même que ça finit. (Jack 304:304)

En ce sens, le fait de ne pas avoir beaucoup d'argent ne comporte pas que des désavantages. Ce recul obligé relativement aux normes financières permet alors à Benoit, Jack, Cats et Félix

d'échapper, selon eux, à la pression sociale liée à la performance. L'intention de ne pas consacrer une part importante de son budget à entretenir des relations superficielles amène aussi Cats à réduire le nombre de ses fréquentations amoureuses. Pour Félix comme pour Cats, l'attitude plus désintéressée manifestée par leur dernière fréquentation, devant leur situation financière, en est même venue à figurer parmi leurs critères de choix :

Le moins que tu es débrouillard, là, tu es capable de t'arranger, tu sais. Pas besoin d'aller payer une sortie à mille piastres, là. Ben regarde : tu fais une sortie qui ne coûte pas cher. Ce n'est pas dur à s'arranger. Tu n'es pas nécessairement obligé tout le temps de payer pour la fille non plus. Tu sais, regarde : tu n'as pas d'argent puis si elle accepte ça en partant, c'est parce que tu vas voir tout de suite. Moué, il n'y a pas une fille qui est là parce que j'ai du blé dans mes poches, là. Je m'en fous carrément là. (Cats 523:523)

En somme, l'argent va et vient dans la vie de plusieurs participants leur rendant des plaisirs plus accessibles et facilitant même parfois leurs démarches de séduction. Par contre, ils considèrent devoir passer par davantage de signes de stabilité matérielle, comme un logement, un revenu fixe, issus de leur effort, pour prouver leur valeur et leur amour. Pourtant, cette stabilité figure à leurs yeux davantage de l'ordre de l'aspiration que de la réalité immédiate.

#### 6.10 De la difficulté à s'exprimer en amour

Bien qu'il arrive aux participants de décrire des moments heureux en compagnie de l'être aimé, les passages où ils parlent de l'expérience tirée des moments de négociation pénibles ainsi que ceux où ils considèrent avoir été trahis sont nettement plus fréquents. Leurs tentatives d'entrer en interaction favorisent même souvent davantage un climat de conflits que de dialogues qu'ils considèrent comme authentiques. Leurs difficultés à s'exprimer ou à le faire correctement sont même fréquemment citées pour expliquer leurs échecs passés.

Dans les relations intimes, les attentes et les limites sont parfois peu ou maladroitement exprimées ou peu entendues. Les difficultés de communication dans le couple peuvent y prendre plusieurs formes. Lorsque Félix, Jasmine, Marie-Jo et Alex décrivent ces difficultés et ces mésententes, ils évoquent, selon le cas, leurs échecs à poser leurs limites, à gérer leur

colère, ou encore à se mettre à l'écoute des attentes de l'autre. Félix renonce même parfois à essayer de le faire, par lassitude ou pour préserver la paix du ménage.

Moi, ce qui me fait rire, c'est comme si, genre, j'aurais obéi totalement. Tsé, moi dans le fond, je veux dire tsé oui, je ne me suis pas exprimé, mais c'est juste pour ne pas que. Tsé, j'aurais aimé... c'est parce que si, je pense que, dans le fond c'est quelque chose que, je me suis demandé genre, si... si je dis non, puis que je dis « Là, je veux le voir, tout », je le sais qu'elle m'aurait gossé, gossé, gossé. (Félix 90:90)

Pourtant Félix, comme Cats, Paul, Marie et Marie-Jo, mentionne l'importance de la communication, mais comme eux, ses démarches ont souvent été infructueuses. Les partenaires ne se révèlent pas sensibles à leurs tentatives ou que les contextes et les manières dont se déroule l'affirmation ne sont pas toujours propices à un dialogue harmonieux.

L'autre, qu'elle mangeait trop puis qu'elle ne prenait pas soin de son poids, je lui ai dit en personne. Là, je lui dis ça. Moi, on dit tout le temps qu'il faut avoir de la communication dans le couple. Moi, je veux que ça marche j'y dis comment je me sens puis après, elle, qu'est-ce qu'a va faire avec, je ne le sais pas. (Paul 198:198)

Ce renoncement à l'affirmation ne fait pas nécessairement place au silence. Dans la grande majorité des cas (pour neuf personnes), le refus d'écouter peut prendre plusieurs formes dont la plus courante est celle où un ou les deux partenaires du couple cherchent à prendre le dessus sur l'autre, sans tenir compte de son avis, et parfois même sans veiller à demeurer apparemment sincère ou non-contradictoire dans ses propres paroles (sept). Le manque d'écoute peut aussi prendre la forme de retrait ou d'inattention (deux), de la tendance à négliger l'avis de l'autre dans ses choix (deux), par le refus d'un participant d'écouter des propos considérés déplacés ou blessants.

Ça n'a pas aidé, c'est sûr. Avec Luc probablement que si on avait discuté à propos de l'appartement qui a été un conflit, on en aurait discuté et probablement que ça n'aurait pas fini. Mais non, avec moi, c'est ça et c'est ça. Il n'y a pas de discussion à faire : c'est comme ça, c'est comme ça. Tu sais, si je l'ai dans la tête, je ne l'ai pas dans les pieds, tu diras ce que tu voudras, mais c'est ça. Avec Luc : « Tu as de l'argent, regardes... » Mais moi je voulais rien savoir, même pas en discuter. Il n'y avait pas moyen d'avoir de discussion. (Inaudible) Quand je dis non, c'est non. Encore là, c'était conflictuel. Tu sais quand même moi j'avais raison, même si j'avais souvent tort. (Marie-Jo 485:485)

En contraste avec ces relations difficiles, huit participants se souviennent de moments d'affirmation de soi bénéfiques et de négociations fructueuses avant ou après une rupture amoureuse ou lorsque la relation entre les amants n'est pas qualifiée d'amoureuse.

C'est drôle, ça m'en a plus appris sur elle que quand j'étais en relation. Oui parce que, dans le fond, parce qu'à chaque fois, dans le fond, on se parlait. Man, c'est fuck top parce qu'après, après notre, après nos relations, on se parlait tout le temps. On se parlait, puis elle, elle me parlait plus là, elle se mettait à me parler de son père, de sa mère, puis tout, de son enfance. Puis moi aussi, je lui parlais de mon enfance, tout ça puis... (Félix 307:307)

#### 6.11 Des implications amoureuses minées par les jeux de pouvoir et les infidélités

Même si quelques situations de réconciliations sont nommées, les caractéristiques les plus communes des conflits sont d'être récurrents ou dégénératifs dans la vie de couple au moins chez sept participants. Cette récurrence est souvent marquée par de mots comme « toujours » ou « constamment », le fait que les conflits sont expliqués par quelques traits de caractère et non par des éléments négociables, ou encore par des routines dans l'établissement des conflits. D'ailleurs, à travers le temps et les répétitions, les conflits de sept participants tendent à prendre de l'ampleur.

Ben, quand il y avait des conflits, là, si tu ne le règles pas le conflit, là, la prochaine fois, quand il va y avoir des conflits, tu vas remettre ça sur la tête de la personne avec qui ça s'est passé. Fait que là, c'était comme si tu y remettais ça sur la tête. C'est comme ça fait que ce n'était pas réglé. Ben non, on ne l'a jamais réglé. Ça revient tout le temps sur le tapis. Continuellement, le même conflit revient tout le temps. (Marie-Jo 481:481)

Par ailleurs, quelques jeunes ont su aussi développer des moyens pour éviter que les conflits ne s'enveniment. Toutefois, sur six personnes qui en parlent, un seul, Cats, mentionne des réconciliations proprement dites. Les autres disent avoir plutôt cherché des moyens de fuir ou d'éviter le dialogue.

Ben à chaque fois que j'ai sorti une connerie, la fille est partie à rire. Ça tenait plus debout son affaire, pis elle voyait qu'elle était pus capable de se frustrer après moi, là. Tu viens de rire, ça fait que tu ne peux pas te frustrer, là, Man? [Après] Bien, on baise souvent. Je suis fort dans les réconciliations. Ça gueule, par exemple, mais c'est correct. (Cats 674:675)

Je n'en réglais pas. Je me sauvais. J'allais m'enfermer dans ma chambre. Dès que je pétais une coche, je parlais pus et j'allais me renfermer dans ma chambre pis je ne parlais pas. Je gardais tout ça sur moi. (Marie-Jo 473:473)

En somme, plus de la moitié des participants (six d'entre eux) considèrent avoir utilisé d'attitudes contrôlantes ou manipulatrices et quatre jugent en avoir été victimes. Ces interactions peuvent prendre la forme de menaces, de paroles blessantes, de cris et de harcèlement pour cinq d'entre eux, ou encore, pour autant de participants de mensonges ou de « belles paroles » et parfois une alternance entre des modes de contraintes. Ces formes de manipulation touchent la gestion du temps, la consommation, les finances ou les fréquentations.

« Ah! J'ai besoin d'argent pour mon auto, mais j'en ai pas, toi tu as de l'argent sur ton chèque et tu devrais me le donner et blablabla. Et toi tu as l'argent de ton chèque, tu pourrais me le donner. » Tu sais il voulait tout le temps que je lui donne de l'argent. Contrôle monétaire complètement. Pis il ne voulait pas que je parle à d'autres gars parce qu'il était jaloux. Et si je parlais à ma mère, il me disait que ma mère allait me monter contre lui. (Marie-Jo 361:361).

Parmi les quatre participants qui disent avoir fait appel au mensonge et à la manipulation dans leur vie de couple, au moins deux remarquent que, tout comme la régularité des conflits, les attitudes manipulatrices s'installent graduellement, sans même l'avoir planifié.

Ben c'est parce qu'à un moment donné, sans m'en rendre compte, je suis devenu un peu abuseur. Puis j'abusais. Je n'attendais pas qu'on me l'offre, je le demandais. (Jack 272:272)

Ces attitudes dominatrices et manipulatrices envahissent même les tentatives d'entraide. Et à la tromperie abusive ou au refus des partenaires d'accepter l'aide qui leur est offerte, s'ajoute le découragement ou l'épuisement de l'un ou l'autre des partenaires, qui risque alors de rompre ou même de prendre la fuite. Pas moins de sept participants ont pu voir échouer les tentatives d'aide de leur partenaire. Pour cinq d'entre eux, cette insistance du partenaire à les aider a même été identifiée comme source de rupture. Mis à part Jasmine et Benoit qui parlent d'un soutien moral plus général, cette impasse a alors été rencontrée à propos de la consommation. Jack, Félix et Alex se rappellent « ne pas avoir voulu s'aider » et deux d'entre

eux regrettent d'avoir tenté de « saboter » les tentatives, parfois contraignantes, de leurs partenaires, dont ils reconnaissent maintenant les intentions salutaires.

Autre chose, fait qu'elle essayait de me changer. Elle m'aimait là, mais elle voulait me changer. Tsé, elle voulait changer les défauts que j'avais dans un sens. Mais tsé, tu ne peux pas vraiment changer une personne comme ça si elle ne veut pas changer. Moi, je ne voulais pas changer. Elle perdait son temps, puis justement, en perdant son temps, elle m'aimait tellement que dans le fond, ça m'envahissait. (Félix 1059:1059)

Durant la relation, l'impuissance devant la souffrance de l'autre est également lourdement ressentie par Félix, Marie. Félix est même tenté par moment de fuir sa partenaire tandis que Marie doit s'éloigner de deux partenaires parce qu'elle craint que son accompagnement soit non seulement inutile, mais destructeur pour elle.

[...] il faisait des efforts, mais à tout bout de champ, il me décevait, tsé. Je m'attendais trop de lui. J'essayais trop de l'aider puis je ne pensais plus à moi. J'ai fait de crises d'angoisse durant cette relation-là, là. Je ne sais pas si tu sais ce que c'est, c'est comme, je fuyais en dormant. Une grosse boule ici, parce que tout le temps, il ne voulait pas payer le loyer, il ne voulait... tsé, tout le temps des gamicks pour acheter de la drogue, du pot, de la coke, de l'héroïne. (Marie 148:148)

Jack, Cats, Marie-Jo nomment néanmoins des moments où ils considèrent être parvenus à s'affirmer et avoir su résister au chantage ou à négocier sainement avec leur partenaire amoureux, bien que Jack et Marie-Jo décrivent cette résistance au sein de relations tendues et Cats, souvent de courte durée.

J'étais fière de moi, mais quelque part je me sentais mal parce que je voyais qu'il y avait un changement d'attitude négatif souvent, parce que je tenais mon point et ça ne faisait pas son affaire. (Marie-Jo 489:489)

En plus des conflits et des jeux de pouvoir, plusieurs jeunes racontent avoir été confrontés aux infidélités sexuelles ou autres types de trahisons. Les principaux secrets qui affectent les relations des participants concernent les finances, les infidélités, mais aussi les fréquentations indésirées par l'autre et, dans un cas, l'état de santé. Près de la moitié des participants (cinq d'entre eux) indiquent l'infidélité ou la rupture du lien de confiance parmi les choses les moins acceptables, surtout dans le cadre d'une relation continue. Le souvenir de l'infidélité peut envahir toute l'image que les participants gardent de ceux qui les ont trahis. Benoit

rapporte aussi une relation sérieusement ébranlée par un mensonge qu'il a subi et Félix, Jack et Jocker, qu'ils ont proféré. Le fait d'avoir menti est présenté comme plus grave que l'acte reproché.

Oh totally! We had been together, we were in love, we were lovers. Yes, we were lovers. We were lovers, we were unacceptable... I've done things wrong in that relationship that. I was surprised that it lasted that's long. I was cheater and...(Jasmine 407:407)

Non, je vais te parler de quelque chose de meilleur que ça. Admettons qu'il me dit qu'il n'a pas dit ça. Il soutient qu'il ne m'a pas dit ça. Ça fait six mois que je couche avec et ça s'est passé une relation saine, c'est supposé d'être sain la relation. Pis j'apprends au bout de six mois que ça fait un an qu'elle a le sida pis qu'elle ne me l'a pas dit, et tu apprends ça. C'est là que moi je dis que ça a tout chié. (Benoit 246:246)

Comme les participants n'étaient pas tous explicitement questionnés sur leurs infidélités sexuelles dans le couple, il est fort possible qu'elles ne soient pas toutes nommées. Il en est quand même question dans sept récits, dont quatre où les participants en ont subi et infligé, chez un participant qui en a seulement subi et deux autres qui en ont seulement infligé. Tous les actes considérés comme des infidélités ou des trahisons (sexuelles ou non) ont donné lieu à des épisodes de douloureuses révélations. Cinq participants racontent avoir été pris au dépourvu par la réalité de la trahison d'un partenaire ou d'un ami intime où les preuves sont apparues, sans les avoir cherchées.

C'était chez nous en plus. Elle avait la clé de chez nous. Tu sais, elle s'attendait à quoi, là? Elle fourre un gars chez nous, là. Elle est sortie assez vite, pis lui il est sorti par la fenêtre. (Cats 636:636)

Malgré les signes révélateurs qu'ils laissent derrière eux, mis à part une fuite et une rupture initiée par Jack, la réaction la plus commune nommée à maintes reprises par Benoit et Félix de la part du partenaire « fautif » est la négation de ce qui s'apparente de plus en plus à une évidence. La réaction la plus courante du « trahi » (trois participants, deux partenaires) est alors la colère, souvent peu discrète, et la rupture des liens.

OK « Joseph t'a vu, tout, tu as embrassé un gars puis tout, ta yeule, dans ton appart, puis tout ça. Christ, tu es en train de me dire tu m'as pas, tu m'as pas trompé hein? » « Ha non, il n'a rien vu, il est fou, puis tout » puis moi, j'étais là, « Ha, lui, il est fou hein? Tout ça, puis toi, tu es correcte hein? Toi, tu n'as rien fait, c'est ça? » Là, elle dit « Bien non, voyons donc, eille, que je t'aie trompé, qu'est-ce tu as? Qu'est-ce qui arrive, puis toute » « Bien, qu'est-ce qui arrive, je me fais tromper! Penses-tu vraiment que je vais garder mon calme toute? Moi, oublie ça, je reste pas avec une fille qui me trompe là tsé! Voyons donc! Tu me prends pour qui, pour un imbécile tout? ». (Félix 279:279)

Il existe aussi des réactions moins radicales de la part des « trahis » ou qui s'apaisent par la suite. C'est ce qui arrive à Félix et Jasmine, qui sont parvenus à éviter une rupture après avoir trahi leur partenaire. Ceux qui persistent devront ensuite subir des relations où la confiance est minée.

Après, c'était plus difficile. Le deuxième [infidélité] là, c'est plus tough parce que là, elle m'appelait tout le temps sur mon cellulaire pour savoir où ce que j'étais, ce que je faisais. À chaque heure, presque, elle m'appelait tsé, oublie ça, ça devenait tough. (Félix 516:516)

Les participants qui subissent ou commettent des infidélités mentionnent aussi des facteurs qui, selon eux, aggravent leurs actes, dont fait, selon Alex et Jasmine, de partager davantage d'intimité ou de vivre ensemble. En revanche, Jasmine considère que l'aveu sincère de son infidélité en réduit la gravité. Les justifications utilisées par deux participants auprès de leur partenaire et entendues par un participant portent sur le fait que les relations hors du couple étaient peu sérieuses ou les rencontres, peu fréquentes. Le fait que ces infidélités soient survenues comme « malgré soi » est un autre argument utilisé (2 fois) ou entendu (1 fois) par trois protagonistes pour se disculper à leurs yeux ou à celui du partenaire et démontrer que l'acte ne devrait pas affecter aussi profondément la confiance. Le fait que le partenaire se soit montré moins disponible est aussi entendu une fois, comme justification, par un participant, qui y voit une manière de montrer que la culpabilité n'est pas que d'un côté.

Oui, elle disait que je n'étais pas assez là pour elle pour comprendre à ce moment-là, puis tout là. Là, j'ai fait « Ayoye » Tsé, moi, je lui ai dit « Ah, arrête, tu m'as trompée, that's it, that's all », mais elle, elle me dit « Oui, mais parce que toi, tu n'étais pas là, là. Je ne te ressentais plus, puis tout ». (Félix 291:291)



Les participants peuvent donc trouver quelques raisons de se méfier du dialogue dans les relations intimes, puisqu'il sert souvent à les berner ou à alimenter le blâme ou le conflit plus qu'à établir des échanges authentiques. Pourtant, contrairement aux trahisons ou aux renoncements, les dialogues, même conflictuels et contrôlants, démontrent malgré les échecs, des tentatives pour gérer ensemble les obstacles au bien-être et à la réalisation de chacun dans le couple.

## 6.12 Les rapports à la violence amoureuse

De l'enfance jusqu'à l'âge adulte, dans leur relation de couple, les jeunes décrivent un parcours fortement teinté de violence. Ils n'en deviennent pas moins vigilants vis-à-vis des formes de violence plus insidieuses comme la violence psychologique. Cette vigilance ne les empêche pas de commettre et de subir beaucoup plus d'actes de violence, souvent sévères, lorsqu'ils sont en couple. Il ne s'agit toutefois pas toujours de violence entre partenaires, mais au contraire souvent tournée envers tout ce qui menace le partenaire ou le couple, souvent parce que l'un d'eux se sent menacé ou inspire de la jalousie. Dans ces situations, les partenaires ne se reconnaissent que rarement comme « violents ».

Interrogés directement sur la violence subie, deux participants et deux participantes disent considérer en avoir été victimes. De ce nombre, seule Marie-Jo, affirme que cette violence est allée jusqu'aux coups, une fois (Marie-Jo 374:374). Il s'agit donc, le plus souvent, de violence verbale ou psychologique. Marie et Marie-Jo disent en avoir gardé des séquelles psychologiques importantes, au point où Marie a cru nécessaire d'entreprendre une démarche en psychiatrie.

Tsé, ça me blessait de savoir que lui, il pouvait être capable de me faire ça, mais il est plus faible que moi, tu comprends? D'être capable de me... tsé, c'est pas que je veux dire que je suis super star là, mais il a été capable de me mettre à terre, je suis allée voir deux psychiatres là, en deux ans et demi, à cause que je me mettais, comment qu'on dit cela, je me... je me remettais en question : C'est tu vrai que je suis folle? Ce n'est pas vrai. (Marie 164:164)

Les trois participantes ainsi que quatre participants évoquent une difficile maîtrise de leur « rage », ce qui, pour Alex, est allé jusqu'à la destruction de biens et pour Jocker, à une « petite poussée ». Elle est demeurée psychologique pour les autres. Toutes ces

manifestations violentes décrites par les participants à l'égard de leur partenaire sont considérées par eux comme des pertes de maîtrise regrettables.

J'étais tellement fâché que je lui ai donné une petite poussée et je lui ai dit : « Va t'en. Je veux pus jamais te revoir. » Pis après ça, j'étais vraiment... J'ai dit : « Ben que c'est que j'ai faite là? Je l'ai poussée. Pis j'aurais pas dû. » : Ben c'est ça, Man. (Jocker 273:273)

La violence est encore lourde de conséquences dans la vie des jeunes participants, à cause de la détresse qu'elle cause chez la victime, mais aussi par la culpabilité qu'elle cause chez les trois femmes et les deux hommes qui réalisent leur difficulté à maîtriser leur agressivité. Marie et Marie-Jo réalisent toutefois qu'elles ressentent moins cette rage en elles lorsqu'elles sont en compagnie d'un partenaire moins confrontant.

Ben, probablement que quand j'étais avec Julien, j'avais encore beaucoup d'agressivité quand j'étais toute seule avec Julien. Mais Dominique, il avait l'air de quelqu'un tellement relax, tellement.... Tu sais c'était un gars pas tellement porté de ce côté-là. C'était un peu dû à sa présence que j'ai catché que ça ne donnait rien d'être agressive. (Marie-Jo 181:181)

Les cas les plus sévères de violence des participants et de leurs partenaires sont toutefois tournés envers eux-mêmes (tentative de suicide durant la relation ou overdose au terme d'une relation, que Benoit décrit comme un « suicide inconscient »). Aucun participant ne mentionne si son partenaire était informé à l'avance de ces tentatives mais au moins une des tentatives de suicide est aussi directement utilisée comme une menace par le partenaire. Marie-Jo a assisté aux menaces de suicides répétées de ses copains et a elle-même tenté une fois de se suicider durant une relation amoureuse.

Il est parti dans la rue un soir avec une bouteille de verre. Il l'a pitchée sur le trottoir pour qu'elle casse. Il s'est ouvert le bras et il est revenu à l'appartement et il avait tout le bras en sang. Il a fallu que je le soigne. Il ne saignait pas à perdre tout son sang, mais il était mutilé. Tout le tour du bras, il avait beaucoup, beaucoup de sang. Il a fallu que je fasse un certain soin à ce niveau-là. Je n'avais pas le choix. Mais là, au téléphone, ma mère (parce que j'étais au téléphone avec ma mère), parce qu'elle me disait qu'elle s'en venait me chercher dans pas long, et tout ça, pour la fin de semaine. Alors Julien : « Qu'est-ce que c'est ça, tabarnac? Si tu t'en vas pour la fin de semaine, moi je vais me tuer. » Là, il voulait en faire une autre et il venait d'en faire une la veille. (Marie-Jo 346:346)

Même si leur passé a souvent été baigné de violence, les participants et les partenaires marginalisés réagissent fortement à celle qui leur est imposée dans le couple. Les dynamiques de violence ont été parmi les principaux éléments qui ont mené aux ruptures initiées par au moins Marie-Jo et Marie. Alex et Jasmine évoquent aussi leur violence pour expliquer, en grande partie, leurs ruptures amoureuses.

Depuis le mois de janvier, cette année, j'ai décidé que non, j'étais écœurée de me faire marcher sur le dos. Tsé, c'est comme, il ne s'occupait plus de moi. Tsé, il me disait tout le temps que j'étais laide. Il me donnait de la violence psychologique, beaucoup, beaucoup, tsé. (Marie 164:164)

Deux participantes ainsi que le partenaire de la troisième ont aussi fait appel à la force policière afin de régler leurs conflits conjugaux, dans au moins deux cas, à répétition.

Non, moi, j'ai dit : « Ahhh! » J'ai toujours crié et lui, « Wow, Wow, Wow, Wow ». So, tout le temps, toujours phoné la police dans moi... (Jasmine 268:268)

Malgré la difficulté à contrôler leur colère, les participants semblent donc sensibilisés à l'importance d'une bonne maîtrise de soi et à échapper à ce qui les fait souffrir. La violence des autres envers une amoureuse ou ex-amoureuse est dénoncée et présentée comme une source déterminante de compassion pour la victime et de colère par Jocker et Cats.

Oui, c'est vraiment violent pis frapper une fille... C'est assez qu'elle a peur. Elle m'a dit qu'elle est rendue qu'elle avait des marques sur le bras. Pis moi, ça me stresse. (Jocker 295:295)

Plusieurs commentaires évoquent aussi une violence subie ou proférée par les participants sur ceux qui sont considérés des agresseurs ou des irritants pour un des partenaires ou encore pour le couple lui-même. Il faut toutefois spécifier que les motivations à avoir recours à la violence envers l'entourage ne sont énoncées que par quelques participants, principalement Cats. Ce dernier raconte plusieurs épisodes où il a fait appel à la violence pour réagir à ce qu'il considère comme des intrusions envers son couple ou encore lorsqu'il croit devoir protéger sa partenaire contre certains membres de l'entourage (ex-partenaires et membres de la famille surtout). Cette attitude de protection physique est également manifestée par une

ancienne flamme de Johny, envers lui. Dans ces deux situations, les coups ne sont néanmoins pas toujours nécessaires puisque les deux personnes concernées font aussi reposer leur charisme sur leur capacité à défendre leur partenaire ou à susciter la crainte autour d'eux.

Ça fait qu'on est là à se battre sur le terrain. Il n'aimait pas la manière dont je checkais les Cheer Leaders. Ben c'est parce que ma blonde était là-dedans. Il ne checkait pas si je checkais ma blonde. Il faisait juste capoter. Ben pis finalement, on s'est battus sur le terrain. On s'est fait séparer pis il est revenu avec l'équipe de football au complet pour essayer de me pogner. Sauf que j'étais avec mon équipe de hockey. C'est pour ça qu'à ce moment-là, j'ai commencé à me battre. Je me suis tellement battu quand je sortais avec elle là. Je me battais en moyenne une fois aux deux jours. (Cats 233:233)

La violence envers l'entourage crée parfois des frictions dans les couples de Cats, de Jocker ainsi que dans la relation amoureuse entre Paul et Marie. Ces tensions apparaissent surtout lorsque les propos du partenaire qui la dénonce sont interprétés comme une alliance contre le participant. Mais les partenaires de Cats et Jocker ont su également amorcer des questionnements.

Ben moi, ça me faisait de quoi en dedans. Pis je pensais qu'elle prenait pour lui, mais dans le fond, ce n'était pas ça pantoute. C'était juste pour m'aider moi. (Jocker 431:431)

Une des causes nettement plus courantes où les partenaires ont recours à la violence est lorsque la rivalité se manifeste, principalement entre les anciens et les nouveaux amoureux (Cats, Jocker), plus rarement, en situation d'infidélité (Cats). Les situations de ruptures décrites par Cats parfois s'enflamment si rapidement qu'il ne sait plus s'il se bat pour défendre son amoureuse ou par vengeance.

Je ne le sais pas. Je ne l'ai jamais su. Pis c'est ça. Pis là le soir, j'ai quitté mes copains de Magog, pis j'ai crissé mon camp. Je ne m'attendais pas trop à ça. Ça fait que là je pars. Là, je reçois des appels sur mon cell : « Viens-t'en le gros, on s'en va au parc de X, on est vingt à t'attendre... » « — C'est quoi ton problème, man? » Là, je me suis dit : « Je ne le sais pas là. Elle a peut-être eu des menaces. » Je n'ai jamais été mis au courant. Pis là, je suis allé voir mes chums. C'est moi, il me dit au téléphone : « Amène un des tes chums. C'est bon. Tu ne vas pas aimer la suite... » (Cats 315:315)

Il est difficile de tracer un profil détaillé de la manière dont s'expriment généralement les interactions violentes envers l'entourage étant donné qu'elles sont décrites principalement par

une personne. Les témoignages sur la violence en général ne sont toutefois pas suffisants pour en déduire qu'elle est acceptée à l'intérieur du couple, même sans manifestations physiques, puisque, lorsqu'elle est présente, elle devient une des principales causes de rupture, et qu'elle est condamnée par les agresseurs et les victimes. Les participants utilisent cependant la force avec moins de scrupules avec les rivaux ou lorsqu'ils considèrent de leur devoir de défendre l'autre.

## CHAPITRE VII

### L'IMPORTANCE DES LIENS D'AMITIÉ CHEZ LES JEUNES ITINÉRANTS

Bien que le thème de l'entrevue soit désigné comme étant l'amour, tous les participants ont tenu à y mentionner la force de l'amitié dans leur vie, parfois considérée comme plus grande que l'amour. Celle-ci est source de soutien et cette « famille de rue » tout comme la famille de certains partenaires, est souvent la source de nouvelles rencontres attrayantes ou non. Pratiquement tous les participants (dix) ont évoqué, au passage, des amitiés précieuses pour eux ou avec lesquelles leur partenaire a dû apprendre à interagir et environ la moitié (cinq) mentionnent comment ils ont pu interagir avec les amis de leur partenaire. Les garçons rapportent parfois des commentaires dénigrants de leurs amis envers leurs copines et les participantes disent redouter les critiques des amis de leurs amoureux. Toutefois les amis apportent aussi parfois aux jeunes leur réconfort lorsque la relation se détériore.

À travers ces réseaux d'amours et d'amitiés, fertiles en alliances et en ruptures, les relations amoureuses sont décrites par Cats et Félix comme un moyen de se tisser un réseau social, en même temps que pour Marie-Jo et Johny les réseaux d'amis favorisent les rencontres amoureuses.

Bien c'est ça, c'est elle qui m'a comme fait découvrir plein de monde. C'est grâce à elle aussi. Tsé, elle m'a dégêné dans un sens aussi. (Félix 472:427)

Les amours débutantes doivent donc s'accorder à des amitiés souvent intimes et bien ancrées. Marie-Jo et Benoit décrivent certaines de leurs relations amicales comme au moins aussi fortes que l'amour et Paul rapporte même avoir pratiqué le triolisme. C'est d'ailleurs en parlant de la force de l'amitié que cinq participants mentionnent leurs amitiés avec des personnes qui manifestent des attirances homosexuelles ou se définissent comme

homosexuelles. Trois de ces participants eurent des rapports sexuels avec leurs amis de même sexe.

Non. C'est le seul ami de qui j'ai été aussi proche. Même les gars, même Philippe, avec qui j'étais supposée de me fiancer, jamais autant que ça. Pis ils avaient tous quelque chose contre Jean parce qu'il était gai. Ils disaient tous : « Ah! J'aime pas les gais et là bla-bla-bla. », Mais c'était comme ça. (Marie-Jo 589:589)

C'est la seule personne, côté partner, que j'ai eu de fiable pis que je m'entendais ben, pis que quand j'avais le goût de triper j'allais triper avec. J'ai eu plusieurs connaissances pis j'ai tripé avec, mais côté gars, c'est la seule connaissance avec qui j'ai eu des filles dans la rue, pis je pense que tu peux demander à n'importe qui a été dans la rue, il n'y a pas grand monde qui peut dire qu'il.... Parce que les relations sont tellement fragiles. (Benoit 137:137)

Jasmine, Félix et Alex discutent aussi de la très grande présence d'amis, qui deviennent cause de friction dans le couple dans au moins deux cas, parce que les participants s'en sentent exclus ou contraints de partager l'intimité.

Bof [rire] Je me sentais envahi, tsé. Je ne me sentais pas à ma place là, tsé. Voyons donc là. Je capotais. Je n'aimais pas ça, Câlisse. Ah oui puis Joliane, on allait bouffer là, dans sa gang d'amies. J'étais avec elle, Joliane, mais sa gang d'amies. (Félix 1023:1023)

Ben, elle était tout le temps avec une amie. Elle passait la moitié du temps avec une amie de fille. Elle était tout le temps, tout le temps avec. Elle était jamais toute seule dans le fond, à part les temps que j'étais avec des fois, mais la plupart du temps elle était tout le temps avec elle. (Alex 170:170)

Donc, les partenaires doivent négocier avec le réseau d'amis tout comme avec le cercle familial. Toutefois, contrairement au cercle familial, où l'unité du réseau faisait souvent envie au partenaire, la trop grande intimité entre amis tend le plus souvent à maintenir le ou la partenaire dans une posture de soumission ou d'exclusion, que les participants disent rarement apprécier ou qui devient parfois une source de conflit dans leur couple. Inversement, les nouvelles opportunités de rencontres que fournit l'intégration à un nouveau réseau peuvent aussi susciter des rivalités et des craintes des participants, qui semblent se confirmer avec le temps. Deux participantes et deux participants se souviennent d'avoir perdu une relation amoureuse, vécue ou convoitée, au profit d'un ami. L'incident est présenté comme très éprouvant pour au moins trois d'entre eux.

Comment je pourrais dire? Je veux dire que je peux pas lui en vouloir parce qu'elle, quelque part, elle était même pas au courant de, de... je veux dire, elle le savait que je fréquentais Claude, mais pas au point que ça allait m'affecter tant que ça s'il décidait de mettre fin à notre relation. (Marie-Jo 387:387)

Les réseaux d'amitié, les siens ou ceux du partenaire, peuvent aussi susciter des alliances et favoriser des comportements considérés comme des trahisons par le partenaire, que ce soient des infidélités que rapportent Félix et Jasmine ou encore des comportements que Félix cache à sa partenaire.

Non, elle, elle ne voulait pas que j'aille voir Bastien là. C'est comme son amie de fille, avec qui je l'ai trompée, elle ne lui parle plus là. (Félix 98:98)

Great, we're like best friends. We didn't consider each other dating, but we did. She, like, she's allowed to have a boy friend and I was allowed to have a boy friend. She was committed to her boy friend and I was committed to my boy friend. (Jasmine 391:391)

Les amis peuvent aussi souvent poser des jugements sévères sur les amoureux, ce qui peut amener les partenaires à s'exclure du réseau social de l'autre ou d'en être évincé, surtout lorsque les partenaires approuvent ces commentaires.

Lui, il a dit cela tsé: « Ah, elle est bien conne, tout, blablabla ». Je... qu'est-ce que tu veux que je fasse? « Criss de nono (Difficile à comprendre), pourquoi tu n'es pas capable de casser avec? C'est de la marde; elle est bien conne, elle sélectionne tes amis. » Je fais « Moi, je ne sais pas, moi. » Bien, il trouvait ça cave, mais quand même, j'allais le voir, tsé, fait qu'il s'en foutait un peu là. À chaque fois, il me disait que ma blonde était cave, conne puis tout là. (Félix 79:79)

L'attitude pour éloigner le réseau de l'autre ou maintenir la relation avec ses amis peut alors découler du besoin d'éviter l'envahissement, d'autant plus que les amis, par leur attitude plus critique envers les choix amoureux, peuvent être perçus comme une menace. Les participants peuvent aussi alors se montrer plus critique envers les amis ou encore tenter d'éviter l'envahissement du partenaire en se tournant plutôt vers les amis. Malgré ces intérêts divergents, le maintien des idéaux amoureux dans le dur milieu où vivent les jeunes n'en demeure pas moins une source d'inspiration pouvant solliciter une forme de complicité. Pour



croire encore à un amour qui résiste aux difficultés qu'ils rencontrent ou mieux définir leur idéal amoureux, Cats et Félix s'appuient sur les observations faites dans leur cercle d'amis.

I. : Ça fait que cette histoire d'amour-là qu'il y a eu entre les deux tu as trouvé ça beau?

C. : Ah oui. Ça s'arrange super bien. Je suis supposé d'aller les voir d'ailleurs demain. J'ai ben hâte de voir ça. Paraîtrait qu'ils sont démenagés dans un deux et demi. (Cats 289:290)

Les partenaires y bénéficient alors de la protection de leur entourage ou encore de son soutien. Cet encadrement peut alors être parfois favorable au couple. Le désir de préserver l'amour amène aussi parfois les partenaires et leur entourage à faire preuve de dévouement, même de renoncement, Johny et Félix taisent leurs désirs pour laisser d'autres vivre leur histoire d'amour. Quatre autres participants nomment des situations où amis ont été appelés à collaborer pour le bien du couple ou d'un partenaire, que ce soit par des conseils, du soutien, ou même une forme de protection physique. Dans le parcours de Cats, par exemple, il n'est pas rare que les amis soient mis à contribution lorsque sa partenaire lui paraît menacée.

Non, je ne lui en ai pas reparlé. Je veux dire, je me suis fermé puis je n'ai rien dit. [...] Bien par respect tsé. C'est elle qui a choisi ça. Si elle était sortie avec moi tsé, j'aurais aimé ça qu'il fasse pareil. (Johny 180:182)

Ah oui j'y ai dit : « Si t'approches, là, si seulement elle te voit, je m'en viens t'écarter. Si t'approches, mes chums sont tous au courant. J'en ai en hostie des chums dans l'école, mec. Watche-toué! » (Cats 375:375)

Toutefois, lorsque les histoires de couple de Cats, Jocker et Félix périlclitent, ceux-ci remarquent que les amis prennent parti, manifestent leur compassion, par exemple, en dévoilant les trahisons ou en s'acharnant sur ceux qu'ils considèrent comme responsables de l'échec.

Ah! Des fois il y en avait qui étaient juste « frus » parce que dans le fond ça ne les dérangeait pas parce que leurs amies de la manière que je l'ai laissée c'était super clean. Mais là, il y en avait qui disaient : « Aïe là tu y as fait de la peine » — « Ben là, regarde, normal tu t'attends pas à ce que ça fasse du bien quand tu laisses quelqu'un, là, hein? » En tout cas, je peux dire qu'il y en a une qui capotait. Elle m'a crissé un coup dans le dos. (Cats 433:433)

Le réseau amical peut aussi contribuer à la résilience des partenaires, par le réconfort et le soutien matériel qu'il apporte, à court terme, au moment de la rupture. Toutefois, cette situation n'est évoquée qu'à propos des amis de Cats et Jasmine ainsi par, à propos d'un ami d'un ex-partenaire de Marie-Jo, qui tente de gagner son cœur en la soutenant amicalement.

Ça fait que c'est ça, moi je ne voulais pas y aller, mais il sait que d'habitude j'aime ça aller dans les clubs. Tu sais, je suis un gars de party. Il ne comprenait pas lui, mais il est venu stationner son Sundance chez nous. Il a pogné mon beau-père. « Là. Je m'en câlisse que ton beau-fils a juste 17 ans, je le sors. Je pense qu'il en a besoin. » Là il a fait : « O.K. C'est beau. » Il me dit : « Viens te promener avec moué. » Les deux ils m'ont pogné. Ils m'ont crissé dans le char, ils m'ont forcé à y aller. Je suis allé là avec mon chum pis finalement, à partir de ce moment-là, il est arrivé là-bas. Il y a une fille, elle est venue me voir puis elle s'est mise à danser à côté de moué. Ça s'est passé de même. (Cats 724:724)

La famille, tous comme les amis, tentent donc de préserver et de transmettre des valeurs de stabilité amoureuse, mais tout comme les jeunes hommes subissent souvent de durs jugements de la famille d'origine de leur partenaire, le réseau amical des garçons se montre parfois sévère envers les partenaires. Si les partenaires comptent sur la loyauté de leurs amis, cette loyauté est caractérisée par cette même impulsivité qui nuit parfois à la vie de couple. Les tentatives de solidarité peuvent alors attiser les tensions de cette microsociété plutôt que de rapprocher les partenaires. En plus d'affronter leurs propres tourments intérieurs et leurs difficultés à s'exprimer et à faire appel à leur charme sans tomber dans les relations utilitaires, ces jeunes de la rue doivent donc aussi affronter la méfiance de la famille d'origine et de rue, avec les ruptures et les fins de non-recevoir qu'ils peuvent leur imposer. Mais un autre réseau, à travers lequel ils se retrouvent parfois, mais le plus souvent, s'éloignent, est celui de la consommation.

## CHAPITRE VIII

### LES RAPPORTS AUX DROGUES: UN VRAI PROBLÈME, MALGRÉ CERTAINS BÉNÉFICES

Dix des onze participants déclarent avoir essayé cesser de consommer. Les onze participants ont aussi tous fréquenté des partenaires qui, selon eux, vivaient une problématique de consommation ou d'autres dépendances. Cette situation interfère dans la vie de couple, que ce soit parce qu'elle devient un critère de sélection ou d'exclusion des partenaires éventuels, en fonction de leur drogue de prédilection, ou encore à cause des états seconds ou de tous les besoins financiers associés à cette consommation, source de beaucoup de conflits et de ruptures. Ils décrivent parfois cette dépendance comme une maladie chronique, la conséquence d'un état de vulnérabilité qui envahit le champ des désirs et des préoccupations. Il peut s'agir alors de dépendance physique à des drogues, mais aussi plus psychologique, qu'il s'agisse de la drogue, du sexe, du jeu et souvent une alternance de l'une à l'autre.

#### 8.1 Des dépendances qui agissent sur les rapports amoureux

Tous les jeunes se définissent sans ambages comme de gros consommateurs, dont plusieurs aspects de leur vie ont été déterminés par la consommation, et pour au moins trois d'entre eux, au péril de celle-ci. Tous les participants peuvent mentionner leur drogue de prédilection déjà consommée régulièrement. Aucun d'eux ne passe l'entrevue sans s'identifier à ces habitudes de consommation ou à des fréquentations de consommation, surtout durant les années précédentes. Johny, Félix, Benoit, Jack et Jasmine décrivent aussi leur consommation comme un phénomène qui va en s'accroissant quant au rythme, à la quantité ou à l'intensité des substances.

Puis un moment donné, je buvais, genre, à tous les jours. Puis ça a commencé; au début, je faisais rien que boire, puis après ça, ça a commencé d'autres choses : la pilule, la coke puis tout ça. (Johny 372:372)

La drogue ça n'a jamais été, moi ça n'a jamais été la drogue. Moi, c'était vraiment plus l'alcool. C'était vraiment plus ça. (Marie-Jo 222:222)

La majorité (sept participants) se présente aussi comme des consommateurs plus qu'occasionnels de plusieurs drogues. Alex, Paul et Johny rapportent même avoir consommé tout ce qui leur tombait sous la main et en énumèrent entre quatre et dix. Ils précisent que cette liste de drogues consommées n'est pas exhaustive. En plus des consommations illicites, Jocker et Jasmine prenaient des psychotropes prescrits à des fins thérapeutiques. Marie-Jo et Benoit mentionnent des situations de surdose, ayant failli leur coûter la vie, à plus d'une reprise dans le cas de Benoit.

[*Je consomme*] Du pot, de la coke, du speed, puis de la bière. Puis, à l'occasion, toutes sortes d'affaires : mescaline, buvard, mushroom, tout ce que tu veux. (Alex 527:528)

J'ai fait des mixes de drogues, on a mélangé plein d'affaires, des mixes supers dangereux. Heu... j'ai failli en mourir. Je suis tombée, j'ai été quatre heures inconsciente. Eux, ils n'étaient pas capables de rien faire, ils étaient partis sur une débarque, moi j'étais droguée. J'ai failli mourir à cause d'une overdose. (Marie-Jo 315:315)

Plusieurs participants (cinq pour la toxicomanie et un avec le jeu) se souviennent qu'à partir du moment où ils avaient la consommation dans la tête, l'argent leur brûlait les doigts. Finalement, tous les participants, sauf Marie-Jo, rapportent avoir eu recours à la mendicité (Benoit) ou à des moyens illégaux pour subvenir à leurs besoins, principalement la vente de drogues ou des collaborations avec des organisations criminelles (six participants), de la prostitution (trois participants), des vols ou d'autres types de fraudes (quatre participants). Même ces revenus illicites parviennent à peine à suffire.

Le jeu, plein de trucs bizarres, je payais toutes mes affaires, ça s'est mis à prendre le dessus sur moi, la drogue. Ça m'a mené jusque dans les derniers temps, vers la grosse consommation. J'avais une job, j'étais payé cash et je faisais 1500 piastres par mois et je mettais ça dans mes poches, puis... Là, à la fin, j'ai pété des guichets, j'ai fait des fraudes... (Jack 533:533)

La consommation, lorsqu'elle devient plus intensive, n'affecte plus seulement le corps et l'esprit, mais aussi le mode de vie, exigeant constamment de l'argent accessible, pour les individus ou encore pour les couples où au moins un des partenaires est consommateur. Neuf

participants utilisent l'expression « problème » ou « maladie » pour parler de leur besoin de consommer ou de jouer tandis que seulement six parlent de « dépendance » ou de « toxicomanie » et que trois insistent sur la chronicité de cette problématique. Le terme « problème » inclut toutefois régulièrement l'idée qu'il s'agit d'un combat qui fera l'objet de toute une vie. Parmi ceux qui mentionnent la dépendance ou la toxicomanie, au moins cinq la définissent comme une maladie mentale, qui va au-delà de la consommation elle-même, avec sa typologie de symptômes. Des comportements typiques sont alors associés à des dépendances spécifiques, d'autres attitudes à la dynamique de la dépendance en général, ou même aux périodes de désintoxication.

Puis ça me fait capoter, puis moi, vu que je suis toxicomane, j'ai tout le temps cette maladie-là : je ne sais pas où gérer mes émotions. Mettons, j'arrive à la maison puis c'est tout le bordel, ah, je vais m'acheter une grosse bière là. Puis là, avec ma grosse bière, il va me prendre un buzz, tsé. Aller me défoncer la face là. (Paul 47:47)

Six participants et participantes se disent « dépendants affectifs » ou sexuels et quatre participants décèlent aussi cette caractéristique chez ceux qui ont tenté de les aimer. Comme pour les autres dépendances, ils font encore parfois référence à une typologie qu'ils utilisent pour distinguer l'amour véritable, stable et potentiellement réciproque du simple besoin d'amour, d'attention, d'une fuite de la solitude, des attachements hâtifs sans attitude critique et la soumission, par peur de perdre l'autre. Six participants soulignent même son caractère irrésistible et destructeur pour leur équilibre mental, matériel et leurs relations intimes.

Dépendant affectif, c'est comme... c'est quelqu'un qui vit une dépendance vis-à-vis l'amour que les autres peuvent lui apporter, genre. D'abord l'attention que le monde peut lui apporter comme... en tout cas, c'est comme cela que je le définis. Tsé, il y a plusieurs sortes de dépendants affectifs. Il y en a qui vont seulement être sur une personne, puis ça va être leur centre de l'univers, d'abord, comme un peu moi là; moi, dès qu'une fille me regardait, puis que je vois... que je sentais qu'elle me trouvait de son goût, c'est automatique. (Félix 24:24)

Oui... Bien, j'ai toujours à date un chum, puis après ça dans la rue. Parce que j'ai été dépendante avec les chums et les hommes... [...] Oui, c'est ça. Et toujours, quand j'ai à date un chum, après ça, j'ai été dehors encore. Et c'est comme ça toujours pour une année. Et après le mois d'avril, c'est deux années que j'ai passées dans la rue, almost deux années. (Jasmine 36:38)

Au moins quatre participants évoquent leur période de forte consommation comme des périodes de grande solitude, ou d'absence de liens « authentiques ». Les participants disent alors se considérer comme peu attirants ou définissent ceux qui les entourent, durant leur période de consommation, comme encore moins attirants qu'eux. Alex, Paul, Johny décrivent leur période de consommation plus intense comme des périodes particulièrement solitaires, et ils précisent ne pas avoir cherché de partenaires à ce moment-là, dont deux, à cause de la timidité. Deux participants et deux participantes insistent aussi sur le fait qu'un partenaire intoxiqué est peu attrayant, autant en parlant d'eux-mêmes que des autres. Paul et Marie se réfèrent alors surtout à l'apparence alors que Jasmine vise plutôt l'attitude platement intéressée des partenaires consommateurs.

J'étais trop gêné. En plus, j'avais mes complexes. J'avais ma consommation puis tout, fait que je n'approchais pas les filles. (Paul 356:357)

Oui, je pouvais passer 3 semaines debout à consommer fait que c'était lette. (Marie 94:92)

Une fois la forte consommation amorcée, les principales idylles de Benoit, Paul et Marie naissent lors des trêves entre deux épisodes de consommation. Ils se disent plus à même de s'ouvrir et d'échanger de la tendresse, même si cela prend parfois la forme d'un vide à combler, aux dires de Benoit et Marie:

[...] ça faisait un mois qu'il n'avait pas consommé. Moi, ça faisait genre, juste une semaine là. Mais tsé c'était ha!, le spectacle était beau, tsé, je me sentais bien. Comme le moment était... était bon là. Puis bien, c'est de même puis on a arrêté de consommer, je suis tombée enceinte puis lui, il a rechuté, par exemple. (Marie 105:106)

Jack et Félix ont également réduit leur consommation pour plaire à l'autre, au début des relations, et y voient un signe de la force de leur affection :

Oui, j'arrêtais, j'arrêtais, je diminuais ma consommation. Je n'arrêtais pas de fumer là. Ce n'est pas vrai, je diminuais ma consommation, parce que je suis avec une fille, puis là, elle veut que je diminue. (Félix 422:422)

Jocker, Alex, Jack et Félix admettent avoir cherché à cacher ou à éloigner leur partenaire le plus possible de leurs activités de consommation. Lorsqu'il ne devient plus possible de cacher

cette consommation, la solution de Félix, Paul et d'un partenaire de Marie-Jo est de continuer à consommer ou à exercer des activités illicites hors de la vue ou du temps consacré à l'autre. La consommation peut ainsi être tolérée parce, comme l'explique Benoit à propos d'une amoureuse, il ignorait à quel point elle affectait la vie de sa partenaire et pourrait le toucher aussi.

Oui, c'est ça, je ne savais pas à quel point le monde était prêt à aller pour ça. Tu sais, je n'en connaissais pas beaucoup encore. (Benoit 524:524)

Il a réellement changé. Depuis cette histoire-là, il avait compris qu'il ne fumait plus chez moi, mais il allait dehors, il allait prendre une marche, peu importe. (Marie-Jo 210:210)

Il peut arriver, surtout lorsque les participants gagnent en âge ou commencent à établir des relations qu'ils voudraient plus engagées que le couple se maintienne un moment malgré une consommation connue et jugée plus intensive d'un des partenaires, mais sous réserve que celui-ci mette bientôt un terme à sa consommation. Le fait que l'un soit un ex-consommateur depuis peu constitue même parfois une mesure supplémentaire, pour inciter à s'aider mutuellement ou se servir de modèle. Trois recevront l'aide de consommateurs ou d'ex-consommateurs tandis que trois participants, dont deux ex-consommateurs, tenteront d'en aider d'autres. En tout, les trois quarts (huit) participants se souviennent d'avoir été accompagnés, dans leurs tentatives de sevrage, par un partenaire ou un ami intime qu'ils ont déjà désiré ou par qui ils croient avoir été désirés. Dans cette dynamique, qui se veut temporaire, l'un des partenaires se retrouve en position d'aidant, très impliqué, qui peut « pardonner » ce qui est qualifié de « rechute ».

Vu que j'y disais que je n'étais pas bien là-dedans, il me disait : « Regarde, laisse tout ça là en attendant qu'on trouve une solution pour te sortir de là et quelque part où aller. » Il m'aidait vraiment. Tout ce que je voulais, il allait m'aider à faire en sorte que ça aille mieux. (Marie-Jo 286:286)

Il sait qu'il n'aura rien en retour. Il sait que... tsé dans le programme Narcotique anonyme, la dernière tradition, il y a 12 traditions, la dernière c'est « essayer d'amener un autre dépendant puis le sortir de sa marde ». Pour lui, c'est un accomplissement pour lui aussi, tsé lui aussi... (Paul 267:267)

La consommation mine donc la confiance en soi et ne facilite pas les tentatives amoureuses, même si plusieurs stratégies peuvent être développées pour réduire son impact, surtout durant les premiers temps de la fréquentation. Pourtant, plus la relation perdure, plus la multiplication des stratégies et des promesses d'arrêt suggère que la consommation demeure incompatible avec l'établissement d'une intimité dans le temps.

## 8.2 Il arrive que la consommation rapproche

Malgré l'obstacle que peut constituer la consommation, tous les participants racontent avoir connu l'amour. La vulnérabilité qui y est associée peut même parfois devenir un facteur de rapprochement, soit à cause de la complicité ressentie entre consommateurs, soit parce le maintien du lien malgré la consommation, est interprété comme une « épreuve » que surmonte l'amour. Pourtant, le parcours le plus courant demeure toutefois de chercher quelqu'un qui partage le même profil de consommation que soi.

Les trois participants, qui disent avoir rencontré l'être cher durant leur période de sobriété, tentent de maintenir leur relation après une « rechute ». La consommation peut aussi devenir une activité ou une préoccupation commune autour de laquelle les partenaires se rassemblent. Le fait de se retrouver dans la consommation ou d'avoir traversé les mêmes situations les rend, croient-ils, plus attentifs aux besoins de l'autre, plus compréhensifs ou plus tolérants, comme dans les cas de consommation de drogue dure.

Mais ça fait longtemps. Je le connais... Bien dans le fond, je l'ai connu avant ça, mais on ne se parlait pas vraiment. Puis on a consommé ensemble puis on se sentait bien ensemble pareil tsé? Puis il m'aidait « Tsé, tu te couches, tu dors, tu es fatiguée tsé » (Marie 98:98)

Benoit affirme même sélectionner des fréquentations partageant les mêmes habitudes de consommation que lui, afin de réduire les impacts de la dépendance. Concernant une consommation moins intensive, Johny et Jack pensent également que le fait de partager ensemble le même type de produit a déjà favorisé leur proximité avec certaines personnes :

Bien, moi avec, je fumais du Wheat puis les conversations qu'on avait, genre, tsé c'est... les conversations qu'on avait, ça matchait. (Johny 198:198)



Cette recherche de « compatibilité dans la consommation » peut aussi tenter ceux qui veulent partager une expérience avec leur amoureux, satisfaire leur curiosité ou encore qui maintiennent difficilement leur sobriété. Paul, Johny et Marie-Jo mentionnent, en cours d'entrevue, le risque d'influence des partenaires dans la consommation. Johny rapporte aussi l'augmentation de sa consommation à l'époque où il fréquentait une jeune fille dont il qualifie la famille de « mauvaise influence », même s'il ne mentionne pas beaucoup l'impact de celle-ci et de sa famille sur sa propre consommation. Paul et Jack ont même initié leur partenaire amoureux ou sexuel, tandis que Félix a été initié par sa première amoureuse, qui le sommera ensuite d'arrêter. Les deux autres jeunes consommateurs qui se sentent responsables de l'initiation d'un proche disent aussi regretter leur implication ou leur influence.

Oui. Elle avait embarqué dans mon trip. Puis un soir, elle s'est fait un buvard pis elle a badtrippé. Ben je n'y demandais pas ça, là. Mais c'est parce qu'elle m'aimait qu'elle le faisait. Puis aujourd'hui, je comprends ça. (Jack 107:107)

Paradoxalement, lorsque Jack, Félix et Jocker sont parvenus à vivre la relation la plus proche de leur idéal amoureux, hors de la marge, ils ont eu recours à la vente pour combler la différence entre leur niveau de vie et celui de leur partenaire. Marie et Jasmine considèrent même pouvoir apaiser un peu leur tempérament agressif qui nuit à la vie de couple, par une consommation contrôlée tandis que Jack, Cats et Jocker parviennent à tenir le coup, professionnellement, grâce à l'usage d'amphétamines :

Vers la fin de l'année, les études pis tout ça. Là, je me suis remis à... tu sais la drogue j'avais connu ça en loisir. Mais là, tu vieillis, tu comprends. Et là, je me suis mis à l'utiliser et c'est là que je traînais de la patte : des speeds à la job, parce que je faisais de 8 h à 3 h à l'école. Pis à 3 h, tu embarques dans le char, tu prends l'autoroute, tu prends ça de même sur le Chemin X, tu arrives à la job de 4 h à minuit. (Jack 274:274)

La vie de couple peut alors apporter de nouvelles raisons de consommer ou de maintenir sa consommation, ce qui peut expliquer les diverses stratégies pour en différer l'arrêt.

### 8.3 Un cercle vicieux : les épreuves rendent la consommation plus importante

L'importance que prend la consommation finit toutefois, dans presque tous les cas (dix sur onze) par affecter le couple, à la fois à cause des états d'intoxication, avec les relâchements

des comportements qu'ils entraînent et à cause des moyens nécessaires pour assurer sa consommation quotidienne. Mais les ruptures semblent offrir de nouveaux motifs pour tenter de dissiper l'émotion par une forme de dépendance. Cette domination sur eux de la dépendance finit par amener certains d'entre eux à commettre des gestes qu'ils disent regrettables, destructeurs pour leurs relations intimes et même l'ensemble de leur existence.

Six participants se souviennent d'avoir eu des comportements qu'ils considèrent comme agressifs ou abusifs pour satisfaire leur dépendance, pouvant aller jusqu'à la fraude, envers un partenaire amoureux ou un ami intime. Et, parmi eux, Marie et Benoit en ont aussi été les victimes.

Ben, regarde j'ai fait le jeu. Genre, un soir, j'allais piocher dans le compte à Mélanie. Je n'avais jamais fait ça. Pis je m'étais ramassé, genre, j'avais tout flambé. Là, tu es en état de panique, genre, et tu veux te refaire. Mais je n'avais pas l'expérience que j'ai aujourd'hui face au jeu. Tu ne peux pas te refaire. (Jack 543:543)

Benoit et Félix soulignent la grande difficulté qu'ils ont eue à s'affirmer à l'époque de leur consommation. Paul, attribue la violence qu'il a subie et quatre participants, celles qu'ils ont fait subir, ainsi que leurs « conneries » (Johny 139:150), à des états d'intoxication. Quatre participants aussi présentent encore cette époque de leurs amours comme des périodes un peu embrouillée, où ils manquèrent de conscience de l'autre et dont plusieurs aspects étaient oubliés, parfois presque immédiatement :

Ben des fois, quand je me réveillais le matin, je me souvenais plus de ma dernière gorgée, admettons, à partir de ce moment-là, je me souvenais plus de ce que je faisais. Je pitchais des affaires, j'étais agressif. Je disais des choses que jamais je n'aurais pensé que j'aurais dites, tu sais? (Alex 54:54)

Au contexte de précarité matérielle et émotionnelle du couple, s'ajoute alors la tension causée par les fréquentes requêtes d'arrêt de consommation. Elles opposent alors de plus en plus directement celui ou celle qui espérait une consommation temporaire ou moins dommageable pour le couple et l'autre, qui exige le respect de son intégrité et de ses habitudes. Au moins six partenaires rapportent des demandes et diverses tentatives répétées ou même des insultes de la part du partenaire qui veut, selon leurs dires, « contrôler » (Jack 348:348) leur consommation. Inversement, Cats, Marie, Marie-Jo et Benoit ont utilisé des moyens plus

coercitifs pour que cesse la consommation de leurs amours ou amis intimes, par l'usage d'ultimatums, de violence, de contrôle des fréquentations ou encore des sources d'approvisionnement.

Quand je la voyais qu'elle s'en allait vers de quoi, je la faisais couper tout de suite. J'appelais son pusher. J'y disais : « Regarde, si tu y en vends, tu vas avoir des troubles. » J'y donnais mon nom The Cats pis j'étais super respecté dans ce coin-là. Après je l'appelais puis j'y disais : « Regarde : si ça te tente de voir les gars en moto, continue d'en prendre. Pis si ça ne te tente pas de les revoir les petits gars en moto, ben tu arrêtes pis c'est tout. » (Cats 415:415)

J'ai commencé à « Je vais m'en fumer un esti de gros bat toé ». Elle a commencé à dire... elle, elle ne voulait pas. Elle était « Ah... tu es trop séquelle à chaque fois que tu fumes, tu es un gros drogué ». Elle commençait à m'appeler le drogué. (Félix 518:518)

En réaction, Félix et Alex revendiquent le « respect » de leur consommation tandis que Marie et Cats ont été aux prises avec cette exigence de tolérance, de la part de leur partenaire. Ce « respect » est alors présenté comme un signe d'acceptation de l'autre. Félix, qui pourtant trouve l'affirmation de soi difficile, se montre même tout à fait catégorique dans sa décision de vendre et de consommer et son refus d'être « changé ». Cette revendication s'oppose aussi l'attitude méprisante que Paul reproche à Marie d'entretenir à son égard lorsqu'il consomme.

Tout le monde le savait que je ne l'aimais pas parce que tsé c'est une chienne-là. Bien quand je me gelais, elle me traitait comme un trou de cul. (Paul 467:467)

Dans ce temps-là, c'était comme « Heille, tu ne comprends pas là. » J'y ai dit plein de fois, « Moi je n'arrête pas là » c'est, dans ma tête, c'était ma vie. « Tu ne comprends pas, là, c'est ma vie, la petite, tu ne me changeras pas ». (Félix 410:410)

Une telle réaction provoque la résignation temporaire de Marie et des partenaires de Félix et Alex, mais celle-ci ne représente en aucun cas l'acceptation du comportement, mais plutôt un signe supplémentaire de l'effritement du couple.

Je ne pensais pas que ça la dérangeait. Elle me disait souvent de ne pas boire, pis quand je lui payais une bière, elle ne disait plus rien, tu sais. (Alex 184:184)

Finalement, les exemples sont nombreux (au moins sept participants) où la relation se termine et que la consommation est mise en cause, pour trois participants parce qu'ils ont

rejeté un partenaire à cause de sa consommation alors que cinq autres concluent après coup qu'ils furent rejetés pour cette raison.

À ce moment-là, elles crissaient leur camp. Comme ça m'est arrivé avec toutes mes blondes auparavant. Elles partaient pour des raisons comme ça ou elles partaient peut-être parce qu'elles, elles continuaient d'aller à l'école puis elles ne voulaient pas mener une vie comme ça, tu sais avec un gars qui consomme tout le temps, là. C'est ça. (Alex 56:56)

Quand on se gelait. Quand on se gelait, elle était avec moi. Quand j'ai arrêté... puis après ça, elle m'a recrissé là quand j'ai recommencé à me geler. Là, je me gèle plus fait qu'elle veut revenir avec moi là. (Paul 335:335)

La consommation est donc la cause de tensions et de ruptures, soit à cause des sacrifices qu'elle demande au couple, soit à cause des altérations qu'elle amène dans le comportement. Même s'ils ne peuvent continuer à nier l'impact de leur consommation ou de leur dépendance sur leur couple, chez aucun des participants, la rupture ou même les tensions autour de la consommation ne donnent lieu à un arrêt définitif et immédiat de la consommation. Mais entre les difficultés à se passer de la consommation et le désir d'être acceptés comme ils sont, les changements souhaités par le partenaire tardent souvent trop pour que le couple y résiste. Chez huit participants, au contraire, les périodes où ils se sont sentis dépassés par les problèmes sentimentaux sont celles où la consommation demeure ou devient plus importante.

Un excès immédiatement après la rupture apparaît dans le discours d'Alex, Félix et Marie-Jo.

J'étais comme : « S'il est assez fucky pour ne pas se présenter [le jour de nos fiançailles], c'est que ce n'est pas bon pour moi ». Mais je faisais comme si j'étais forte. Je me mettais comme une carapace. Le 27 décembre, quand j'ai eu mon chèque, je suis partie avec les deux gars... pis on est partis faire une rechute (Marie-Jo 313:313)

Une augmentation de la consommation ou un recours à des drogues plus intensives sont aussi nommés par Johny, Jasmine et Marie-Jo après la rupture et, pour Jack et Félix dès le moment où la relation périclité. Paul, Benoit et Alex, quant à eux, maintiennent une consommation déjà élevée.

C'est ça, je me suis senti comme coupable, je me suis senti rejeté abandonné aussi, par elle, comme une vieille guenille, parce que je ne suis plus chez mes parents. Puis je me suis mis à boire de l'alcool là. (Félix 959:959)

L'augmentation de la consommation fait alors partie des stratégies utilisées pour affronter les périodes de conflit ou d'abandon. Au moins six participants font mention des « problèmes » du mal-être ou de l'état de vulnérabilité qui ont ouvert la porte à la consommation ou à la dépendance. Au moins cinq d'entre eux précisent alors avoir cherché à fuir la douleur d'un abandon amoureux par la consommation.

Il gobait mon énergie, tsé. C'est comme, il puisait mon énergie. C'est un gars qui a beaucoup le mal de vivre. C'est pour ça qu'il consomme. Il va arrêter, il va se suicider. (Marie 713:713)

Au moins neuf participants spécifient toutefois que le fait de passer par la consommation ou de céder à sa dépendance est souvent un mauvais calcul qui apporte davantage de problèmes matériels, relationnels ou de santé mentale et, au mieux, ne règle rien. Cinq participants considèrent même que leur dépendance est devenue, un jour, le centre de leur univers, au point de détruire leur vie. C'est d'ailleurs, selon eux, cet envahissement qui distingue la dépendance d'une simple consommation, même excessive, ou encore la dépendance affective d'un échange bienfaiteur.

Elle a eu... Elle a vu que la drogue, c'était plus important qu'elle. Dans ce temps-là, c'était vrai. C'était, c'était plus important que n'importe quoi pour moi là. C'était plus important que moi. Moi je vivais pour me geler puis je me gelais pour vivre. C'était, c'était intense là. J'ai fait beaucoup d'argent puis ça tout passé là-dedans. Puis j'ai... je suis chanceux, je n'ai pas pogné le Sida, mais j'ai l'hépatite C, là encore, l'hépatite C à cause de ça. (Paul 136:136)

#### 8.4 Une dépendance qui, actuellement, semble diminuer

Au moment de l'entrevue, six participants continuent à consommer des drogues douces ou de l'alcool d'une manière qu'ils jugent modérée. Tous ceux qui ont dit constater les effets destructeurs de leur principale « dépendance », ajoutent être parvenus à y mettre un frein. Ils décrivent comment il peut être commun de passer, d'une manière plus ou moins consciente,

d'une dépendance à l'autre afin d'en limiter les effets néfastes. Ils reproduisent aussi les comportements de dépendance en amour ou dans la sexualité, mais peuvent aussi, inversement, passer de la dépendance amoureuse à la toxicomanie. La transition peut aussi passer par un investissement massif dans une autre activité, notamment le sport, qui devient le refuge de Paul et Jack.

Ben une semaine ou deux de réhabilitation, une semaine ou deux de sevrage dans un centre de détox. Puis ensuite, tu repars, tu es tout... Tu es plein de joie et tu penses que tu viens de retrouver le bonheur pis que tu vas t'en sortir. Puis il y a une fille qui te fait des beaux yeux, pis là tu vas retomber dans la dépendance. C'est dans ce sens-là. (Benoit 602:604)

Puis là, j'ai commencé à m'entraîner, ça fait trois semaines. Puis j'ai commencé à avoir des résultats puis j'en suis tombé complètement dépendant. (Jack 667:667)

Les témoignages sur ce renoncement aux drogues dures pour parvenir à cette consommation dite modérée démontrent néanmoins que cette diminution correspond assez bien aussi à l'idée qu'une dépendance aux drogues dures est considérée comme « plus grave » qu'une autre ou du moins, n'amène pas les mêmes problématiques.

### 8.5 Les rapports à la prostitution sont utilitaires et parfois investis

La rue est souvent présentée par les jeunes comme un monde dominé par les divers types de dépendances, drogue ou alcool; mais elles peuvent aussi être sexuelles ou amoureuses. Cette ruée vers certaines dépendances touche ceux qui vivent dans la rue, mais aussi ceux qui en utilisent les produits, comme les consommateurs de drogues ou de prostitution. La prostitution pratiquée hors d'un contexte de contraintes est parfois tolérée comme moyen de subsistance, même dans les couples. Dans cette logique de précarité, la prostitution est présentée comme quelque chose de regrettable, mais de nécessaire à certains. L'idée de l'interdire ou d'essayer de la contrer apparaît alors comme illusoire à ceux qui l'abordent, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle soit admise dans les mœurs puisqu'elle est considérée comme une forme de manipulation réciproque, un sujet de honte pour les individus, d'hostilité envers les clients, de haine envers les proxénètes.

Pour Paul, Benoit et Marie, les trois participants à admettre avoir pratiqué le commerce du sexe, la prostitution de rue est presque toujours justifiée de prime abord, par cette logique de la consommation et du besoin urgent à assouvir. Si le plaisir et la bonne entente sont parfois au rendez-vous, ils se défendent bien de laisser croire, en entrevue, que c'est par attirance et encore moins par amour ou par simple affection, qu'ils offrent leur compagnie et leurs faveurs sexuelles aux clients.

Tsé, moi, dans ma tête, je les ai tout le temps vus comme des signes de piastre. C'est juste ça tsé. Le monde vont dire c'est eux autres... c'est eux autres qui t'utilisent tsé, ils veulent ton corps, mais moi, je répliquais, mais moi, je veux leur argent puis tout. (Paul, 216:217)

Paradoxalement, ils concluent qu'il s'agit d'un « choix », qu'il faut éviter de juger parce que les prostitués n'ont « pas le choix » de le faire.

Tsé, ils donnaient 60 \$ pour un blow job. Aujourd'hui, ils ont de la misère à te donner 20 \$, parce que les bonhommes, c'est des hosties de crottés men. Toi là, dans le fond. Parce que toi, tu es en manque de drogue. (Marie 493:493)

Bien que tolérée par moments, par nécessité, la prostitution continue de véhiculer de la pitié ou des émotions violentes ou liées à la jalousie. Les trois jeunes qui mentionnent s'être prostitués et avoir eu des partenaires prostitués mentionnent tous des irritants liés à cette situation, allant même, pour Paul, jusqu'à lui donner envie, à plus d'une reprises, de terminer la relation. Le blâme des proxénètes de la part de Cats et Félix, allant jusqu'à la vendetta dans le cas de Cats, témoigne aussi d'une situation difficilement acceptable pour eux.

Ben, regarde : je suis déjà venu chercher un pusher moi icitte, sur Berry. Je suis revenu dans le coin, mais... C'est parce que ce pusher-là il a déménagé, il a crissé son camp parce qu'il avait pogné la sœur, genre, d'un de mes chums pis il l'avait droguée. Parce qu'il en avait fait une pute. Pis mon chum quand il m'a dit ça, j'ai comme pété une coche un peu. Pis je suis allé le chercher, chez eux, devant tous ses amis. Ils étaient tous couchés dans la piaule, pis quand je suis entré, on était quatre. Je n'ai pas niaisé. Je suis allé le chercher, je l'ai monté dans le mur, je l'ai planté, j'y ai dit : « Regarde, tu as 24 heures pour déménager, pour crisser ton camp, sinon les gars en moto vont s'occuper de toi. ». (Cats 561:561)

Je veux dire, moi j'étais jaloux parce qu'elles allaient coucher avec d'autres gars. Elles, je suppose qu'elles n'étaient pas jalouses quand j'allais coucher avec d'autres gars parce qu'elles savaient que je n'étais pas bien. Je n'avais aucune excitation là-dedans. C'était peut-être mal vu par moi aussi, quand je vois une fille qui a... mettons, je sors avec une fille, elle s'en va faire des clients. Tsé, c'est dégueulasse. Bien toi, tu es une sex... tu es en sexologie, de toute façon, moi, quand je m'en va avec un bonhomme, tsé, il n'y a rien dans mon corps qui change. Je me fais sucer. La fille, elle va avec un gars, mettons, le gars, il est vraiment gros, il va peut-être la slaquer pour moi. C'est con, c'est mal dit, mais... (Paul 437:437)

La majorité des relations que rapportent les participants en contexte de travail du sexe brisent cependant l'image traditionnelle de l'exploitation sexuelle. Benoit, Paul et Marie affirment y être allés de leur propre chef. Les clients s'en tiennent, dans la plupart des cas, à des attitudes plutôt douces, voire amoureuses, avec des jeunes qu'ils revoient sur une base parfois régulière. Le choix est même presque réciproque, puisque Benoit teste (478:480) et évalue aussi ses clients, avant de se décider.

Pis en plus, quand je suis avec un de mes clients, c'est un de mes critères juste pour une petite heure. Puis quelqu'un de travers, façon de parler, je ne le mettais pas sur ma liste. Ça fait que, c'est des personnes qui ont des bonnes valeurs, puis en général, c'est du monde qui sont pas sur la drogue. C'est du monde qui travaille. Justement, c'est du monde que je sais, quand je les appelle, qu'ils sont là. C'est du bon monde, tu sais, ça se ressent. Tu sais, quand tu appelles quelqu'un et que, ben souvent, la première question qu'il te pose, c'est : « Tu viens-tu? On va coucher ensemble. » Tu sais c'est quoi le trip. Tu sais, leur première question c'est pas : « Comment ça va? » ou « Comment ça file? » tu sais, avec des indices de même... (Benoit 482:482)

Les jeunes s'y font souvent gâter, en offrant, en échange, parfois, un minimum de rapports sexuels. Les coûts des services sexuels ou de l'exclusivité sexuelle peuvent alors monter vite pour les clients, surtout s'ils se mêlent à des problématiques de consommation :

Un moment donné, il m'a invité à coucher chez eux puis... tsé les deux premiers soirs, j'ai couché dans son lit, après j'ai couché sur le futon, dans le salon. Pendant un an, j'ai couché là, quasiment. Il m'a acheté un ordinateur. À la fin, les deux premiers mois, moi je consommais, il me payait ma consommation. Grosso modo, la moitié. L'autre moitié, j'allais la faire sur la rue là. Parce qu'il ne voulait plus que je sorte dehors pour aller faire d'autres clients. Il voulait que je reste avec lui. Lui, il payait, il payait. (Paul 247:247)



Il arrive que les jeunes développent, si ce n'est une affection, au moins une habitude de la présence de l'autre et reconnaissent des avantages, autres que financiers, à la présence du client. Mais ces liens agréables ou plus tendres ne se développent au cours des années que pour Paul et Benoît et non pour l'unique travailleuse du sexe féminine, Marie. La taille de l'échantillon ne suffit toutefois pas pour en tirer des conclusions.

Je suis resté avec un bonhomme, bien resté avec un autre bonhomme. C'est rendu moi... c'est rendu un de mes meilleurs amis, astheure, mais il n'y a rien de sexuel. Je l'ai connu comme client puis il m'a gardé. Puis il est tout le temps là pour moi, mais il n'y a rien de sexuel astheure. (Paul 259:259)

Benoît et Paul tiennent toutefois à spécifier qu'ils ne veulent pas laisser, sauf exception, entrer les clients dans leur vie intime, ni s'ingérer dans la leur ou espérer une implication à plus long terme. La continuité des rapports ne suffit pas à les dissuader non plus de frauder ou d'abuser de leur affection à l'occasion, ou à convaincre Paul d'essayer d'empêcher son client de le suivre dans la consommation (Paul 247:247), surtout lorsqu'ils sont eux-mêmes sous l'emprise de la drogue.

Tu sais je me suis fait remplir deux-trois apparts avec un gars que je rencontrais. Il me payait mon appart pour quatre mois. Il m'achetait tous des meubles neufs, pis tout, mais au bout de deux mois, tu viens comme écoeuré de te coucher à tous les soirs dans ça. Et même s'il t'a toute payé ton appart, tu te pousses de là. (Benoit 567:567)

Mais à d'autres moments, Paul et Benoît mentionnent des indices qui laissent deviner qu'un « risque » de s'attacher demeure présent. Les clients sont aussi considérés comme malhonnêtes à cause de leur multipartenariat, souvent caché derrière un scénario de respect et même de valorisation. Mais ce risque de se faire « embarquer » par leur « scénario » de gentillesse et d'affection, est un jeu qui se joue parfois à deux.

Malgré que la personne... Regarde... tiens, je vais te donner un nom : mettons Arthur, tu sais quand je vais chez lui, il me demande comment ça va et gnangnan. C'est facile d'avoir un front pis d'embarquer dans son jeu. Tu sais, quand je te dis qu'il y a du monde qui ont de la facilité pour avoir deux visages là, ben il y en a qui ont 4-5 visages. Puis regarde : le bonhomme, il a 60 ans et il en a vu des jeunes, là. Puis il a eu le temps de... ça fait peut-être vingt ans qu'il en voit, des jeunes. Il a eu le temps de les monter, ses scénarios. (Benoit 483:483)

Je leur donnais du grosse amour puis eux autres pensaient que je les aimais. (Paul 241:241)

Ainsi, alors que les clients ne cherchent pas forcément à créer avec les travailleurs du sexe des rapports abusifs, les participants n'en gardent pas moins avec eux des rapports dictés par la méfiance et la nécessité, comme ceux qu'ils entretiennent avec la plupart de leurs interactions de rue.

## CHAPITRE IX

### LES RAPPORTS AMBIGUS DE NOS JEUNES, CONFRONTÉS À LA PARENTALITÉ

C'est donc dans ce contexte de précarité résidentielle, économique et psychologique que trois jeunes filles ont des histoires de grossesse, et le couple Paul et Marie, ainsi que Jasmine, ont des histoires de parentalité, à raconter. Ces grossesses sont toutes survenues alors que les participants avaient de 15 à 23 ans, avant, pendant ou dans les mois qui ont suivi l'arrêt de la consommation. De plus, dans trois cas, ces couples ne se sont formés que quelques mois avant la conception et un autre a déjà rompu, mais continue à avoir des rapports sexuels. L'unique couple formé depuis plus d'une année et cohabitant déjà avant l'annonce de la grossesse est aussi le seul à se maintenir jusqu'à la naissance de l'enfant. Malgré ces difficultés, la grossesse et la parentalité continuent, pour les participants, à être un événement presque toujours porteur d'espoir et mobilisateur pour eux-mêmes, pour les couples et même parfois, de rapprochement avec les parents et les beaux-parents. Les jeunes filles ne se résignent alors à l'avortement qu'avec chagrin.

#### 9.1 Une source de tension, mais surtout d'espoir

Pourtant, dans quatre cas sur cinq, la grossesse apparaît d'abord comme un événement rempli d'espoir. Finalement, deux grossesses se concluent par un avortement, mais une de ces jeunes femmes considère alors avoir cédé davantage au poids des menaces qu'à sa raison.

La grossesse est souvent présentée comme une bonne nouvelle ou comme un privilège. Il s'agit aussi pour Marie et Marie-Jo et même leur belle-famille, d'une victoire sur l'infertilité présumée du conjoint.

Il avait eu quelque chose quand il était très jeune en tout cas. C'était supposé lui nuire et il risquait de probablement n'avoir jamais d'enfants. Ça fait que pour son père c'était une joie intense de savoir que Julien allait poursuivre la lignée et tout. Donc, eux autres étaient très, très, très heureux de tout ça. (Marie-Jo 123:123)

Les trois jeunes filles mentionnent presque toujours des encouragements ou des oppositions à la poursuite de la maternité, mais aucune ne fait mention de partenaire ou de parents qui les auraient aidées à faire un choix libre et éclairé.

Donc, je suis tombée enceinte et tout le monde était de mon côté dans sa famille à lui, mais dans ma famille à moi c'était une autre histoire. Ce n'était pas faisable. C'était impossible si jeune. Je ne pouvais pas avoir un enfant. Ce n'était pas légitime. Tu sais : 15 ans, tu ne peux pas vivre comme ça. Pis ils ne voulaient pas. Ce n'était vraiment pas concevable pour eux. (Marie-Jo 119:119)

Ces jeunes mères espèrent ou obtiennent généralement un soutien ou une promesse de soutien de leur conjoint ou de leur belle-famille pour la poursuite de leur maternité. Marie, dont les deux grossesses sont survenues alors qu'elle tente d'échapper à l'instabilité résidentielle de la rue, a quand même aussi subi de la pression de ses partenaires, lors de la première, pour l'avortement et lors de la seconde, pour garder l'enfant. C'est cependant lors de sa seconde grossesse, la seule où une participante considère ne de pas avoir pu espérer de soutien ni du partenaire, ni de sa famille ou de celle de l'autre qu'elle opte pour l'avortement. C'est aussi le seul cas où l'avortement est justifié par des arguments sur la situation actuelle plutôt que par des pressions extérieures.

Je ne m'aventurerai pas là-dedans. J'ai déjà un enfant de 2 ans. J'aime mieux mettre toute mon énergie sur elle parce que tsé j'ai quand même pas des problèmes, mais tsé, l'après consommation, t'as toujours comme des séquelles, ton caractère, il est plus à fleur de peau. (Marie 553:553)

L'arrivée d'un enfant, qu'il soit prévu ou non, représente donc un changement radical et le fait de n'avoir rien à perdre au moment de sa venue dans le monde n'est pas toujours perçu, de prime abord, comme un obstacle pour ces jeunes qui rêvent de changer de vie.

## 9.2 De l'idylle du bébé à la dure réalité

La présence d'un enfant vient aussi approfondir l'attachement du couple. Comme la nouvelle de la grossesse survient souvent durant les premiers moments ou, dans un cas, après à une réconciliation, les premiers mois sont, la plupart du temps, décrits comme une période idyllique. La maternité ainsi que la paternité contribuent alors à donner une motivation

supplémentaire aux nouveaux parents pour s'engager dans une nouvelle vie, se fixer des buts et maintenir leur résolution. Marie et Jasmine croient même que leur persistance dans la sobriété dépend surtout de leur maternité.

Oui, parce qu'elle, son petit visage, quand elle me regarde puis qu'elle dit « maman... ». C'est plus beau qu'une puff de crack ou un hit de coke. Tsé, ça dure 30 secondes. Elle là, elle va me rester toute une vie. Tu comprends? Puis je ne peux pas risque d'aller consommer puis de tout perdre. (Marie 182:184)

De plus, qu'ils soient les parents biologiques ou non de l'enfant (dans le cas des pères), le fait d'être appelé à jouer le rôle de parents amène les jeunes à tenter des efforts pour demeurer présents les uns aux autres. Outre ce devoir, Marie et Jasmine décrivent des sentiments amoureux plus forts et plus persistants envers les pères de leurs enfants qu'envers tous les autres hommes qu'elles ont connus.

Bien Marie, c'était sexuel au début, puis après, elle est tombée enceinte, fait que veux, veux pas, ça change là, tu veux voir à long terme là. (Paul 398:398)

Au contraire, le renoncement à ce rêve provoque des conflits, précipite la rupture ou la rend plus dramatique.

Ça allait bien. C'était super cute jusqu'au jour où justement, je lui ai annoncé qu'il fallait que je me fasse avorter. Là, il ne l'a pas pris. Là, il s'est mis à boire, à parler de suicide.... Il m'a laissée. Il a parlé de suicide. Il a changé du tout au tout. Il est vraiment devenu une autre personne. C'était un autre, il était plus pareil du tout, du tout. Donc à ce moment-là, c'est devenu compliqué un petit peu. Quand il m'a laissée... (Marie-Jo 125-127)

Ensuite, ceux qui décident de poursuivre la grossesse se retrouvent confrontés aux limites personnelles et relationnelles qui existaient déjà dans le couple, mais qui interfèrent maintenant avec de nouvelles responsabilités.

Bien, je pense, c'est plus au niveau de sa dépendance à elle : Elle ne veut plus être seule puis. Elle m'en a parlé. Elle dit « Je veux être avec toi parce que c'est toi le père de ma fille puis blablabla ». Laisse faire moi, laisse faire, je suis son père, tu n'as pas besoin de moi. Ça, c'est des choses que j'ai comprises en thérapie face à la dépendance affective aussi. (Paul 180:180)

La relation entre les partenaires est d'autant plus difficile, une fois posé l'enjeu de la parentalité, qu'il n'est pas rare que les partenaires émettent réciproquement des doutes quant à leurs compétences parentales, et plus particulièrement lors des situations de crise du couple, de menaces de perte de l'enfant ou de rechutes personnelles.

Elle... c'est comme j'y disais, à Marc, tu auras beau la battre, la petite, elle va t'aimer pareil, parce que c'est de l'amour inconditionnel. Mais, il y a bien des fois, il était gelé sur l'héroïne. Puis ce n'est pas beau, du monde gelé sur l'héroïne. Elle... je ne voulais pas qu'il touche à ma fille, puis il pétait sa coche, parce que « Tu ne peux pas m'empêcher de m'occuper de ma fille », regarde... (Marie 160:160)

Les négociations et les pressions subies, par l'un ou l'autre des partenaires, de la part de la famille ou des services sociaux ne sont pas étrangères non à cette tendance à rejeter le blâme sur l'autre ou carrément à rejeter le partenaire, qu'il soit parent biologique ou non, afin de s'assurer le statut de parent compétent et d'éviter de perdre leur enfant. Dans un tel contexte de tension, la compétence et la disponibilité des beaux-parents de Jasmine, pour le soin de leur petit-fils, se retournent contre elle.

Oui, j'ai fait tout mon chose; j'ai fait tout mon chose, mais parce que j'ai pas de famille... Et Kevin, oui, lui une famille. Son famille aidé lui garder le bébé. So, tout de suite, j'ai pas avoir mon fils quand le mois d'avril. (Jasmine 216:216)

Après la rupture, Paul et Marie continuent à se fréquenter sur une base irrégulière et conflictuelle, mais aucun autre ne parvient, malgré ses intentions, à maintenir des liens continus. Jasmine a, quant à elle, perdu la trace de son fils, ce qui la fait beaucoup souffrir.

Honestly, I don't know that. For a fact, the last time I heard, he was not with his father. But... you hear one thing, and you hear another thing... and it's not always the same story, though. All I know that I cannot be him. I don't know where he is, I haven't seen or heard from him since April. C'est incroyable... (Jasmine 526:526)

Les grossesses sont donc porteuses de rêves, mais aussi de tensions avec ceux de l'entourage qui considèrent le contexte et les aptitudes des participants discutables pour mener à bien leur rêve parental.

## CHAPITRE X

### VISION DE L'AVENIR ET ESPOIR

Parents ou pas, tous les participants expriment leur désir de tirer un trait sur le passé et de sortir de la rue et de fonder un foyer. Cette sortie doit tenir compte de la fragilité de leurs relations interpersonnelles du moment et des problématiques aggravées par la vie de rue, dont la toxicomanie et l'instabilité résidentielle. Cette situation les contraint à une évolution graduelle, ponctuée de rechutes et souvent décrite comme le combat de toute une vie. Cela explique partiellement qu'un même participant décrive sa sortie de la rue à la fois comme un projet et comme quelque chose d'accompli. Pour nommer cette évolution, ils font souvent appel à certaines expressions récurrentes comme « se placer les pieds » après avoir « travaillé sur soi ». La sortie de la rue est alors vécue comme une démarche individuelle, souvent soutenue par un processus thérapeutique, où les jeunes semblent fortement incités à remettre à plus tard leurs rêves amoureux, qu'ils voudraient réaliser dans un autre univers que celui de la rue.

#### 10.1 Beaucoup de travail sur soi encore à réaliser, principalement au niveau de la toxicomanie

Les participants font généralement preuve de sérénité quant à l'avenir et considèrent que ce qui les a maintenus dans la rue un moment est maintenant derrière. À d'autres moments, les participants, même ceux qui affirment fièrement, avant ou après, s'en être sortis, admettent qu'il reste beaucoup de travail à faire sur les transformations concernant les points précédents (contrôle de la consommation, de la colère, connaissance de soi). Visiblement, dans leurs propos, la transformation de leur situation extérieure ne va pas sans une transformation intérieure, qui permet non seulement d'espérer sortir de la rue, mais aussi de tous les mécanismes de défense et autres attitudes qui ont pu y mener.

La sortie de la rue est presque toujours associée à une modération de la consommation qui, pour Jocker, Jack et Paul, va déjà de pair avec une meilleure maîtrise de l'agressivité et une

plus grande ouverture aux autres. Pourtant, des dix participants qui considèrent maintenant leur consommation comme « contrôlée », au moins six admettent qu'ils consomment toujours d'une manière qui, selon eux, ne les empêche plus d'être « fonctionnels ».

Moi quand je suis sorti de là. Ben là tu as vu je n'ai pas consommé, mais tu aurais fait sortir quelqu'un d'autre de là, pis il aurait été au bar juste en face dépenser de l'argent dans la machine avec un gros pichet de bière. C'est là que je voulais en venir en disant ça. (Alex 290:290)

Bah! Avant je n'en avais pas gros, là [des qualités], mais là c'est rendu que je me contrôle plus, j'écoute parler les autres. (Jocker 411:411)

La grande majorité des participants (huit) annoncent pourtant que leur priorité de moment est de continuer ce travail intérieur pour parvenir ou maintenir une meilleure maîtrise de soi grâce surtout à l'implication dans leur processus thérapeutique et aux échanges avec les intervenants ou encore des démarches plus personnelles dans le sport, la lecture ou l'écriture. Pour exprimer cette idée, ils font appel à des expressions comme « s'occuper de soi », « être bien avec soi » ou « prendre soin de soi ».

Ben, ça veut dire d'arrêter de consommer puis de vivre au présent au lieu de toujours penser en arrière. Travailler sur mon agressivité, savoir la contrôler. Quand j'ai des problèmes, tu sais des problèmes sur tout ce qui peut se passer dans une vie, bien là, les écrire sur un papier et de mettre toutes sortes de solutions à côté puis d'embrayer les solutions après. (Alex, 302:302)

## 10.2 Des raisons précises de remettre l'amour à plus tard

Bien qu'aucun des participants n'ait atteint de stabilité résidentielle, plusieurs font part avant tout d'une certaine sérénité qui leur était inaccessible auparavant et leur donne l'impression que le pire est derrière : une meilleure maîtrise de leur agressivité ou de leur consommation, et une idée plus précise de qui ils sont et vers où ils veulent aller. Pourtant, ce désir puissant (et même les projets de Marie-Jo d'aller à la rencontre d'un garçon, dans les prochains jours) ne fait pas nécessairement abstraction du travail individuel à réaliser, avant de pouvoir être un partenaire amoureux acceptable à leurs yeux ou de parvenir à faire confiance. Cette priorité et ces devoirs face à eux-mêmes les amènent à reporter leurs aspirations amoureuses de l'avenir à plus tard.



Pour justifier leur besoin de solitude, sept de ces huit participants ont recours à un argumentaire reposant souvent sur les mêmes mots : ils doivent d'abord « se fier à soi-même », « se connaître eux-mêmes » ou « s'aimer soi-même » pour parvenir à aimer quelqu'un d'autre. Quelques-uns admettent aussi être arrivés à cette conclusion au terme d'un processus thérapeutique encadré bien qu'ils considèrent maintenant ce constat comme une conviction intime :

[...] moi, je ne veux pas être égoïste, mais il faut que je pense à moi aussi là-dedans : je sors de thérapie, je suis encore fragile dans mes affaires là. C'est peut-être des choses comme ça qui vont me faire débarquer puis retourner dans mon ancien mode de vie puis moi, je ne veux pas. C'est pour ça que je dis que je pense à moi. Je ne suis pas égoïste, mais tsé, pour être bon pour aimer quelqu'un d'autre, il faut s'aimer soi-même, puis si moi, je retourne dans ma marde, c'est un cercle vicieux. Je ne peux rien faire de plus pour elle, si moi je me replante, quelque part... fini la relation, là. (Paul 198:198)

La hâte de rencontrer un partenaire néanmoins est nommée par au moins trois participants (Cats, Johny, Marie-Jo).

Ça fait assez longtemps que je n'en ai pas eu [de blondes]. J'ai hâte en tabarnak. (Cats 598 : 598)

Pour quatre participants masculins il s'agit, entre autres de poursuivre la démarche de désintoxication.

Bien, c'est sûr j'aimerais avoir une blonde-là, dans pas long, mais avant, j'aimerais me débarrasser de mon problème d'alcool. (Johny 356:356)

Huit participants (des deux sexes) visent aussi à acquérir, avant d'aimer, plus de maîtrise de soi, une meilleure capacité d'affirmation et de faire la paix avec un passé amoureux ou familial qui suscite parfois encore des réactions violentes.

Love is a very hard thing. If I had to choose between love and change, it would be change first, then love. Because every time I'm in a relationship, it's because of love and then I break up the relationship because I never changed. So, if I change first then fall in love, because if you are dating a girl like me, you would be very frustrated because of the fact I would be putting everything on you, you, you... It's not fair for a person... everything on, all the time. (Jasmine, 554:554)

Six participants masculins mettent de l'avant la réalisation d'objectifs scolaires ou professionnels.

Ben parce que je suis ici, pis je suis tout seul. Je vais avoir beaucoup de choses à faire. Retrouver une stabilité financière avant de faire des enfants, être un homme aussi. (Jack 318:318)

Paul, Benoit, Jack et Jocker, ou encore Alex, qui croit qu'il doit rencontrer plus d'amis avant de se consacrer à l'amour, évoquent aussi l'importance de « se bâtir une bonne routine » dans la mesure où apprendre à orienter son existence et gérer son temps en fonction d'autre chose que la consommation devient, après la désintoxication, un défi incontournable. Cela peut aussi signifier de s'accorder le temps d'évoluer vers l'autonomie par des apprentissages de la vie quotidienne parfois un peu négligés, comme l'acquisition d'un permis de conduire ou l'apprentissage de tâches ménagères.

Oui. J'ai du temps à rattraper, mais je fais attention à moi. C'est plus le calvaire d'avant que j'avais non plus là. Avant, je mangeais une fois par semaine pis je passais une semaine debout. Aujourd'hui, je bouffe à tous les jours puis je fais attention à moi. Je bois plus deux caisses de 24 par semaine. (Benoit 714:714)

### 10.3 Renouer des liens

Plusieurs jeunes ne désespèrent pas non plus de « se sortir » de leur insatisfaction relationnelle actuelle en renouant ou en préservant les liens avec les personnes qui ont été significatives pour eux, qu'il s'agisse de parents, d'amis ou d'amoureux.

Il peut arriver que l'aspiration à la réunion familiale soit associée à la fin d'une démarche intime et organisationnelle de sortie de la rue. Johny, qui fut exclu de son domicile à cause de sa toxicomanie, est en mesure de donner plusieurs signes que l'espoir d'une éventuelle réunion familiale s'est toujours maintenu de part et d'autre. Même sans cet espoir, certains liens peuvent se maintenir avec quelques membres de la famille ou encore tenter de se rétablir avec le temps, malgré les sentiments de trahison ou d'abandon. Dans ces dernières situations, le retour vers la famille ne suppose pas seulement de la bonne volonté et des succès personnels, mais une démarche patiente de part et d'autre.

Puis à cause de ça. Puis après, elle m'a redescendu en bas, puis en bas, c'était une chambre pas finie, avec des murs... tsé des murs en gyproc, pas de peinture, gris, même pas de plafond pas fini. En tout cas, ça faisait vraiment dur. Puis quand elle m'a renvoyé, elle a tout rénové ma chambre, au grand complet, de A à Z, toute peinte. [...] Bien, je ne sais pas, parce qu'elle veut que je m'en sorte, puis que met que je revienne, que je m'en suis sorti, que j'aie une belle chambre. (Johny, 720:722)

Il est aussi question, pour presque tous les participants (neuf), de liens d'amitié et de camaraderie ou même de leurs anciennes amours et des parents de leurs enfants, qui se maintiennent et comptent se maintenir malgré la sortie de la rue. Même après une rupture amoureuse et malgré les déplacements, ces liens leur permettent de vivre une forme de continuité, de faire le point sur leur évolution ou de continuer à pouvoir espérer une forme d'entraide. Même la continuation de certaines fréquentations de rue qui permet aux participants de continuer de s'attacher à cette vie, et de trouver dans cette constance une meilleure idée de sa valeur personnelle, ce qui n'est pas toujours facile, comme l'exprime Benoit :

Je pense qu'il n'y a pas grand relations durables dans la vie, pis qui se tiennent, mais je pense qu'elles sont importantes. C'est pour ça que je pense qu'il y a ben du monde qui sont portés, genre, même si la personne l'a crossé, pis tout, il va retourner avec cette personne-là. Parce que c'est important. Quand tu n'as tellement rien, pis que tu es tellement fuck all, tu es tellement à chier avec toi-même, le peu que tu vas être capable d'aller chercher avec cette personne-là, il est important. (Benoit, 634:634)

Ben, j'ai parlé à Mélanie. J'ai parlé à Annie. J'ai appelé Annie pour lui dire ce que je ressentais. Parce que moi c'est différent. J'ai changé, là. J'ai vraiment changé. (Jack 630:630)

Bien qu'ils espèrent que leurs liens s'amélioreront, ils sont souvent conscients qu'ils devront faire preuve d'effort et de patience avant d'atteindre totalement leur but et même souvent se résigner à vivre un autre type de relations que celles qu'ils auraient aimées au départ.

#### 10.4 Des rêves encore plein la tête

Mais si quelques plaisirs, dont celui d'aimer, doivent être différés le temps de travailler sur soi, plusieurs participants n'en manifestent pas moins une grande foi en l'avenir.

Benoit, Jack, Alex, Félix, Paul et Jocker considèrent aussi avoir appris, en cours de route, à mieux définir qui ils sont et ce qu'ils ressentent tandis que Marie, Benoit Alex et Jasmine en sont venus à mieux déterminer leur projet d'avenir, de travail et d'études.

Bien moi je te dirais que ça a été, dans mes overdoses, ça a été trois arrêts cardiaques. J'étais quasiment mort, cliniquement mort. Pis je pense qu'il y a une des choses qui a fait que j'ai allumé, je m'ai dit : « Ma vie elle repart là, puis elle repart drette là puis je vais vivre avec mes valeurs que moi j'aime, qui m'appartiennent. » Puis il faut dire que j'ai recommencé à zéro. Mais pour recommencer à zéro, je me suis rendu au coin de la rue et je n'avais rien d'autre, là. Pis mon côté positif dans la rue, ça a fait que je me suis ramassé tellement bas que quand je me suis remonté, je n'avais pas le choix de remonter, de repartir à zéro dans un autre sens. Je venais de revenir au monde. Ça fait que c'est pour ça que pour dire que je regrette, je ne regrette pas mon expérience de la rue parce que, dans un sens, ça paraît bizarre à dire, mais ça a été très bénéfique pour moi. (Benoit 332:332)

So yes, that's how my plans are right now. So, I have goals, I have plans, but I never had them before because plans always change all the time. (Jasmine 294:294)

Jack, Johny et Alex affirment que l'amour ne leur fait pas peur et six participants disent que rien ne les empêchera de réaliser leurs rêves, s'ils s'y accrochent. Parmi eux, trois participants mentionnent des rêves qui concernent la vie de couple ou de famille.

I : What is your dream? What you're afraid for your future?

J : I'm not afraid. If I just stick to what I want to do, stick with my goals... (Jasmine, 617:618)

Oui, il fait froid là-bas, mais pareil, je veux voir c'est quoi là. C'est à l'autre boutte, mais au moins, je veux voir. Ce serait une bonne activité. Tsé, au moins montrer à mes enfants d'autres cultures aussi là. (Félix, 817:817)

Pour Jasmine [619:620], le désir de se réaliser comme mère prend toutefois le pas, pour le moment, sur les objectifs professionnels. Parmi les autres, seul Benoit mentionne avoir un emploi légal et quatre autres relatent des démarches concrètes pour se trouver un emploi ou, du moins, une autre source légale de revenu.

Mais que j'ai une job. Mais je me dis que si je ne me bouge pas pour aller porter des C.V. pis des demandes d'emploi, ben ça n'avancera pas parce qu'ici, si je ne fais rien et que j'attends qu'un gars m'appelle pour aller travailler, ben ça va être long. (Jocker 477:477)

Cats [656:656] tente sa chance comme travailleur autonome, Benoit travaille déjà et Félix poursuit des études, tandis que Marie, Jack, Paul prévoient s'inscrire à l'école. Parmi l'échantillon, seuls Marie, Jack, Benoit et Jocker énoncent des projets précis de carrière à long terme. À une exception près, ils caressent le rêve d'obtenir une formation postsecondaire pour œuvrer auprès des marginaux. Outre l'amour des gens, seuls Jack, Jocker et Félix mentionnent des aptitudes, notamment scolaires, sur lesquelles ils misent pour s'en sortir.

Je m'en vais suivre un DEP en entretien ménager. Je me donne trois ans d'ici à mes trente ans pour m'en aller au Cégep, pour un cours en toxico. Je veux m'en aller en intervention. Ça fait que je me donne un autre trois ans pour me réhabiliter, façon de parler, et pour reprendre le dessus. Je me donne du temps jusqu'à 35 ans, je ne suis pas fort sur les chiffres, si ça arrive à 40 ans, ça arrivera à quarante ans, là. (Benoit, 398:398)

Il reste une marge entre le rêve et la réalité dont dépendent partiellement les projets amoureux; mais cet écart peut s'expliquer, en partie, par le fait que la carrière n'était pas le sujet principal de l'entrevue et que les jeunes ne se sentaient pas nécessairement tenus d'élaborer à ce propos.

### 10.5 Une famille et un soutien concret

Qu'il soit possible ou non de discerner des personnes avec qui les participants désireraient maintenir des liens, une constante demeure : le désir et la foi en la possibilité de passer d'une vie qu'ils qualifient d'instable et de difficile à une vie plus stable et beaucoup plus près de la norme sociale, où enfin, ils pourront se consacrer à l'amour.

Plus de la moitié (six participants) mentionne l'espoir de trouver la stabilité qu'ils n'ont jamais connue, un rêve auquel Paul et Alex admettent s'accrocher pour supporter le présent ou en affirmant qu'une relation qui dure et une famille les motiveraient à éviter les rechutes. Ils espèrent aussi, en prenant leur temps, réaliser ce que Cats appelle « donner à l'autre l'amour qu'il mérite ». Cette ambition est partagée par les quatre participants qui ont manifesté des attirances ou des comportements homosexuels, dont trois sont déjà parents et qui s'identifient tous à cet idéal de couple hétérosexuel. Ce rêve s'accompagne souvent d'autres éléments

pouvant être associés à la stabilité matérielle, comme avoir un bon travail, une auto, un appartement ou une maison.

Ça m'aiderait pour m'encourager dans mes démarches. Puis j'ai ben hâte de me placer les pieds, de me trouver une job, hostie, pis de fonder ma petite famille, pis avoir des petits enfants. Puis juste ça, ça va me donner un estie de coup de pied dans le cul, pis d'y aller à fond dans ce que je veux faire, pis de pas faire vivre à mes enfants, dans le fond, ce que moi j'ai vécu. (Alex 372:372)

Parce que j'ai besoin de gens qui... oui, qui ont une certaine énergie, mais en fin de compte, qui est doux, qui est calme, qui est posé, qui peut m'apporter quand même une tranquillité émotionnelle que j'ai pas nécessairement connue. (Marie-Jo 409:409)

Jack, Cats et Marie-Jo, Benoit soulignent aussi l'importance de prendre son temps et de se montrer prêt à aider et écouter l'autre, parce que, précisent Jack et Marie-Jo, l'amour doit être un échange. Pourtant, comme le suggèrent les propos d'au moins trois de ces jeunes dans le chapitre des *épisodes de vie de couple intenses, recherchés, mais éphémères*, il peut arriver aussi que les jeunes considèrent ne rien avoir à attendre de l'autre en retour de leur soutien. Cette « réciprocité » semble donc avant tout caractérisée par le fait qu'ils sauront participer concrètement au bien-être de leur couple :

J'ai besoin de quelqu'un qui va m'aider à faire mes choix, qui va m'encourager dans mes choix, tu sais. Pis je vais pouvoir faire la même chose envers ce gars-là, tu sais. Quelqu'un qui va autant être là pour moi que je le serai pour lui. (Marie-Jo 411:411)

Quelques participants espèrent bâtir des relations où ils sauront se montrer disponibles et faire preuve du sens pratique nécessaire pour assumer leurs responsabilités. De même, ils disent chercher dans leur partenaire un allié, quelqu'un d'énergique, qui sache révéler, par l'action, son souci de lui-même et du partenaire et manifeste les talents logistiques nécessaires pour entretenir un milieu ordonné et calme auquel ils aspirent. Cela est particulièrement vrai pour Félix, qui a connu une partenaire profondément dépressive, et Paul pour qui la gestion des tâches ménagères a déjà été source de conflits.

Moi j'aime ça, les filles indépendantes, dans le sens qu'elles savent ce qu'elles veulent. Tsé, elles ont un pied à terre. Elles sont fermes. Elles sont réalistes. Elles ne sont pas trop ah, dans la lune, Aline au pays des merveilles là. (Félix 805:805)

Je n'arrive pas à passer par-dessus le fait qu'elle ait un appartement tout crotté avec des fourmis lettes à terre (Paul 410:412)

### 10.6 Enfin un amour stable, plus loin de la rue

Neuf participants mentionnent leur rêve de rencontrer un nouveau partenaire du sexe opposé et, pour huit d'entre eux, de fonder avec lui ou elle une famille, tandis que les deux autres participantes se consacrent à leur maternité ou leur grossesse et espèrent pouvoir raviver l'amour avec le père de leur enfant.

Mais au plan relationnel, le désir de changer de vie de Paul, Marie, Benoit et Johny se traduit surtout par un désir de modifier leur réseau de fréquentations, comme le leur conseillent leurs intervenants (Paul, [376:376]) ou de s'en créer un, lorsque l'itinérance a mené à l'isolement, comme pour Alex et Jocker. Ils cherchent avant tout à s'entourer de personnes qui ne vivent pas dans la rue, et même idéalement (pour Paul et Marie), qui n'auraient pas connu ni la toxicomanie ni la précarité matérielle, pour accompagner leur démarche hors de la rue. Mais ils y cherchent encore plus spécifiquement, selon Benoit et Paul, à s'éloigner des gens qui ont pu être imprégnés des valeurs de la rue, dont ils craignent l'exploitation, la violence ou la mauvaise influence.

Surtout, j'ai eu beaucoup de chums, dans le temps de ma consommation, puis c'était la consommation qui était mal pour ça, qui était notre point comme souvent. Tsé, ce n'est pas vraiment le fun. Mais là, maintenant que je ne consomme plus, tsé, je vois ça autrement. Tsé j'aimerais ça me refaire un nouveau cercle d'amis (Marie 68:68)

Ce n'est pas une fille que je prendrais du milieu de la rue, ce serait une fille d'à l'école. Elle a son appart, des affaires de même. [...] Une fille qui n'a pas passé par le milieu de la rue, qui n'a pas eu de misère dans la drogue. Camille, elle n'a pas eu de misère dans la dope, ces affaires-là, mais elle a quand même passé du temps sur la rue. Ce serait une fille qui n'a pas fait ces affaires-là. (Paul, 307:309)

Certains disent alors rechercher ou retrouver alors avec un réseau assez éclectique, formé presque exclusivement de gens qu'ils peuvent retrouver dans la rue, mais qui, selon leurs critères, ne correspondent pas la vie de rue comme les clients prostitutionnels, les jeunes qui étudient, travaillent ou ont un appartement ou encore, les intervenants.

Tu sais, il a fallu vraiment que ça me mette à terre pour me rebâtir. Puis rebâtir sur quelque chose de... Tu sais, astheure, depuis trois ans, il n'y a pas une seule relation où je peux dire qu'il y a eu de la malhonnêteté. Puis là, je te parle de relations là, je te parle de connaissances et je ne te parle pas de connaissances de rue. Je te parle d'intervenants, je te parle de gens que je connais à mon job, je te parle de connaissances à mes cours à l'école, il n'y a pas une menterie. (Benoit 408:408)

Les jeunes espèrent alors qu'en retournant aux études ou au travail, ils rencontreront des gens différents ou donneront suite à des relations intimes dont la nature ne correspond pas, à leurs yeux, au modèle relationnel de la rue. Pourtant, les espoirs amoureux ou même amicaux d'Alex, Jack et Félix et Benoit sont parfois décrits en termes plus passifs, à l'opposé de l'idée d'un choix rigoureux, puisque ces participants supposent alors que la transformation du réseau se fera d'elle-même, sans avoir à forcer quoi que ce soit.

Mais je n'ai plus d'attentes, je n'attendrai plus après l'amour. L'amour va venir à moi et la vie va m'arriver. (Jack 679:679)

D'autre part, la sévérité de l'exclusion varie grandement d'un individu à l'autre ou même selon les contextes. Certains, comme Johny, expliquent même que, selon eux, quelqu'un qui a partagé leur réalité leur semble plus en mesure de comprendre, de les accepter et de partager leur évolution hors de la rue. Ainsi, Johny, Benoit et Alex se disent prêts à accepter une partenaire qui a consommé, si elle manifeste un désir jugé sincère de s'en sortir; ils pensent même les centres de désintoxication et les lieux de réinsertion comme propices aux rencontres. L'alcool pour Johny, et même une faible consommation de drogues douces pour Paul, pourrait être temporairement tolérée, si l'amour reste fort et que cela ne perturbe pas le dialogue authentique.

Tsé, ce n'est pas le même point de vue. Au moins, en thérapie, elle sait qu'elle avec, mettons qu'elle est en thérapie, elle avec, elle est là pour s'aider. Tu ne vas pas là pour rien. C'est pour t'aider à quelque part [...] Bien c'est bien parce qu'ils ont tous les deux pas mal la même expérience. Ce serait pas pire. Ce serait correct. (Johny 486:488)

Johny, de même qu'Alex, Félix et Marie-Jo, considèrent tout de même que quelqu'un de moins conformiste serait plus en mesure de les comprendre. Félix et Marie-Jo mettent surtout



l'accent sur la recherche d'un partenaire ouvert d'esprit. Johnny et Alex vont jusqu'à considérer que quelqu'un qui a connu une réalité plus dure se montrera plus tolérant envers eux.

Bien ce que je veux dire par là c'est que si quelqu'un a toujours tout ce qu'elle veut trop facilement, je pense qu'à ce moment-là, je pense que ça serait pas une relation sérieuse pis ça ne durerait pas longtemps. C'est soit elle qui va s'en aller ou quelque chose du genre.

Moi quelqu'un qui est super et hyper conformiste, qui est tout le temps trop conformiste, j'aime pas ça. Parce que moi-même je ne suis pas quelqu'un qui est conformiste. Je ne suis même pas comme ça, donc je ne peux pas concevoir être avec quelqu'un qui est comme ça, ça ne peut pas marcher. Tu sais c'est ça, j'ai toujours trouvé important qu'il soit plus à l'envers de l'image comme telle de la société, donc c'est ça. (Marie-Jo, 193:193)

Il semble donc évident pour bien des participants que, même si les amis et partenaires recherchés ne doivent pas nécessairement se contenter de correspondre aux normes classiques de réussite sociale, ils doivent au moins s'éloigner de celles de la rue et demeurer des éléments directement associés à leur rêve de sortir un jour de leur situation du moment. Par contre, ce désir de maintenir des liens avec ceux qui les ont choisis peut aussi amener certains jeunes à faire abstraction, en cours de route, de critères qu'ils considéraient pourtant comme essentiels, telle l'absence de consommation, lorsque ceux-ci semblent tout à coup inconciliables avec la réalité.

### 10.7 Développer des relations authentiques et ouvertes

Lorsqu'ils parlent de leurs relations personnelles à venir, qu'elles soient amoureuses ou amicales, les jeunes évoquent la nécessité non seulement de modifier leur manière d'agir, mais aussi de choisir les gens qu'ils fréquenteront, en misant davantage sur la qualité que sur la quantité. Ils favorisent les individus qui semblent contribuer, par leurs actes et leur manière d'être, à leur démarche pour amorcer une autre vie, plus loin de la rue. Malgré l'importance qu'ils accordent à leur aspiration de s'affilier à un réseau qui ne s'identifie pas aux éléments caractéristiques de la vie de rue, ce qu'ils disent rechercher chez leurs prochains partenaires ou leur prochaine relation, c'est avant tout des qualités intérieures ou encore des contextes favorisant les échanges, le dévouement, l'authenticité et la longévité.

Mais qu'ils acceptent ou non quelqu'un qui a partagé leur passé ou vient de la rue, au moins cinq participants en viennent à mentionner leurs efforts pour établir des critères de choix qui vont au-delà de l'apparence, du désir immédiat et des normes sociales dans leur choix de partenaires. Ils affirment aussi vouloir faire preuve de tolérance, et de prendre le temps qu'il faut pour apprendre à découvrir leur partenaire.

Mais ça ne me tentait pas. Je suis écœuré qu'à chaque fois qu'une fille, elle me trouve de son goût, puis qu'elle me veut. Même elle, elle m'a dit « Je t'aime », mais ce n'est pas de l'amour pantoute là. Tsé, je suis écœuré de dire « Ah oui, c'est beau, je vais y aller », puis que... (Félix 661:661)

Ben, en ce moment, ça ne me dérange pas. Ben regarde : je suis comme que je suis. L'important c'est que je sois bien avec moi-même. Si les autres ne sont pas contents, c'est leur problème. (Marie-Jo 501:501)

Quatre participants croient à l'importance délaissier la dynamique du coup de foudre et la multiplication des relations et de favoriser ainsi la qualité plus que la quantité des relations, autant en amour qu'en amitié, ce qui suppose aussi de ne plus être prêts à tout pour se faire aimer.

Je pense qu'ils devraient le savoir. Tiens, pour passer un message : on ne fait pas confiance à n'importe qui. Puis tu n'as pas besoin d'avoir quinze partners, puis tu n'as pas besoin de donner des cigarettes à tout le monde pour que tout le monde t'aime, puis personne ne peut aimer tout le monde. Je pense qu'une bonne personne, un bon contact dans la rue, c'est suffisant. (Benoit 632:632)

Oui, j'essaie de me placer plus longtemps. Je suis écœuré de fourrer d'un bord, fourrer de l'autre, je suis tanné, là. (Cats 131:131)

Les valeurs les plus fréquemment nommées, surtout par Benoit, Cats et Paul, Félix sont le respect, l'honnêteté et l'authenticité. Il est toutefois difficile de distinguer le sens précis de ces trois mots puisqu'ils sont alors associés à la confiance et à la fidélité, et opposés à la tendance aux cachoteries. Il ressort donc de ces propos l'importance de pouvoir dire et entendre la vérité et ainsi développer, avec le temps un lien de confiance dans les relations interpersonnelles auxquelles ils aspirent. En même temps, Jocker, Cats, Jack, Jasmine et Benoit mentionnent leur intention de parvenir, même dans leur relation moins intime, à accéder à cette authenticité plutôt que d'en arriver à cacher, par honte ou par méfiance, une partie d'eux-mêmes.

Ok, bien pour moi c'est comme que tu vois que tu as des intérêts communs. Tu as appris à connaître la personne, tu sais au moins à quoi t'attendre de la personne, tsé, fait que, au moins, tu sais où est-ce qu'elle s'en va, absolument. Fait que je sais comment elle peut évoluer. Tu comprends ce qu'elle va faire dans telle situation. Je peux lui faire confiance. Tsé, tu peux lui dire les vraies choses aussi. (Félix 225:225)

Quand je suis avec une fille, je ne joue pas de game, jamais. Parce que ça va te retomber dans la face tôt ou tard, là. Si jamais tu mens à une fille en pleine face et que tu y dis : « Ah! J'ai fait ça, j'ai fait ci, j'ai fait ça... » Si jamais elle apprend que c'est faux, elle va dire : « Criss, hostie, il m'a menti tout le long. » Là, regarde, c'est une mauvaise idée en partant. (Cats, 626:627)

Les participants, surtout Cats, Félix et Jack accordent aussi une grande importance à la capacité de s'affirmer des deux partenaires. Non seulement il s'agit là de ne pas mentir, mais de demeurer fidèle à ses goûts, ses convictions et de savoir imposer ses limites. L'affirmation, telle qu'elle est décrite, suppose même certaines qualités de leader, ou du moins une capacité de tenir à ses idées et de résister à l'envahissement de l'autre ou même à ses signes fragilité, lorsque vient le moment de le soutenir.

[...] puis, savoir au moins m'affirmer, parce que là... il y a beaucoup de relations qu'à cause que, tsé, les filles me disaient de quoi, j'aurais pu m'affirmer là, pas faire mon... (silence) mon mâle dominant, pas rapport, c'est juste m'affirmer sur mes positions où ce que tsé, je ne disais pas un mot là... (Félix 59:59)

I : Et qu'est-ce qui aurait pu se passer de mieux?

J : Ben qu'elle se lève, au moins, qu'elle soit plus dans l'action, qu'elle m'amène faire de quoi, genre, tu comprends? Qu'elle me donne deux ou trois tapes sur la gueule pis qu'on sorte un peu ensemble, tu sais. (Jack 596:596)

Par contre, au moins quatre participants (Félix, Marie-Jo, Paul) mentionnent l'importance de la « bonne communication » dans leurs relations futures, un thème qu'ils associent parfois, tout comme Cats et Alex, au rêve de rencontrer un partenaire qui sache se montrer compréhensif et les accepte comme ils sont. Cette saine communication s'oppose aussi, dans le discours de Paul, Félix, Marie, Marie-Jo et Johny à l'atmosphère de conflit et de domination qu'ils disent avoir parfois subie. Cette conviction d'être parvenu à « bien communiquer » amène malgré tout Jasmine, Paul et Marie à surmonter les difficultés et les conflits de leurs fragiles liens amoureux.

Une fille qui a de l'écoute aussi. J'aime ça parler astheure. Il faut que je parle puis il faut que je laisse sortir mes affaires. Pas une fille qui dit « Ha, c'est dont bien con » tsé, une fille qui écoute là. Si elle a de quoi à dire, elle le dit après, pas durant. Je n'aime pas ça me faire couper, quand je parle, qu'est-ce que je ressens là. Coupe-moi pas là, écoute là. Tu parleras tant que tu veux après, mais... une fille qui a de l'écoute. Une fille qui respecte, une fille qui est honnête. L'écoute puis l'honnêteté, la bonne volonté... (Paul, 481:481)

Le sens même des mots auxquels ils demeurent plus attachés pour guider leur vie, comme le respect et l'authenticité, ainsi que la démarche pour concilier le besoin d'acceptation et de communication ouverte avec les besoins d'affirmation, restent parfois grandement à préciser, et ne parviennent pas toujours à l'être durant l'entrevue.

#### 10.8 De l'autonomie et d'une ouverture aux transformations

En même temps qu'ils aspirent à cette complicité et à ce soutien mutuel, Jack, Félix, Marie ainsi que Benoit précisent que l'indépendance des partenaires et leur capacité de différer le moment où ils devront s'engager, emménager ensemble ou faire des sacrifices l'un pour l'autre sont aussi tenues pour garantes de la réussite de la relation. En développant leur autonomie, ces jeunes disent espérer s'offrir le temps de connaître l'autre, mais aussi de se sentir plus aptes de tolérer la distance ou même la perte de l'autre, et d'échapper ainsi à la peur de l'abandon qui guide trop souvent leurs interactions. Bref, ils visent à se retrouver entre partenaires qui, comme ils le disaient plus tôt, avant d'être « bien avec l'autre », sont capables d'être « bien avec eux-mêmes ».

Quand c'est 24 h sur 24 avec la même personne, des fois, puis que tu es tout le temps dépendant des activités de l'autre. [Il siffle] je vais te dire, soit que tu pètes un bouchon, soit que tu sois tu n'es pu, tsé, t'es pu toi-même là-dedans là. Tsé, il faut sortir, la personne si elle t'a aimé sur ce que tu es, sur l'autonomie, puis si tu n'es pas autonome, tu vas voir que dans pas long, elle va te laisser là. Tsé, tu ne seras plus la personne qu'elle a aimée. (Félix, 1051:1051)

Vivre avec, pis le lendemain si elle est pas là, be... Regarde : je te dis pas que si la personne te laisse, le gars qui reste tout seul va être heureux, mais que j'ai pas de pensées de vouloir me jeter en bas du pont, et que ma vie continue pareil. (Benoit, 348:348)

Cette autonomie et cette latitude entre les amoureux pourraient aussi contribuer à déterminer les limites encore inconnues que Félix, Alex et Marie-Jo constatent encore dans leur manière d'envisager l'amour.

Ben pour le moment, je n'ai pas de projet fixe parce que je n'ai pas de foyer fixe, mais c'est toujours à voir avec la personne qui va être là. C'est sûr que plus tard... Là, en ce moment, je suis un petit peu dans une démarche de réorientation. (Marie-Jo, 411:411)

Beaucoup d'éléments demeurent toutefois à déterminer dans la manière d'identifier le bon partenaire, de poser leurs limites ou d'appliquer leurs principes. Le fait de ne pas avoir tout déterminé à l'avance témoigne peut-être davantage d'une reconnaissance de ses limites et d'une souplesse devant l'avenir que d'une incertitude vraiment redoutable. Par contre, plusieurs aspects de la vie de couple, dont ceux qui concernent la stabilité matérielle, considérés comme si importants, demeurent encore indéfinis. Ils se disent si mal à l'aise de retrouver dans leur partenaire des aspects leur rappelant leur vie passée : voilà qui explique aussi toute l'importance que peut prendre l'aptitude à négocier et à redéfinir ensemble leurs relations à venir.

## CHAPITRE XI

### UN REGARD CRITIQUE SUR UNE AIDE ATTENDUE

La plupart des jeunes se montrent très critiques concernant le travail des intervenants au sein des maisons de thérapie, du réseau de la DPJ et des centres d'hébergement, envers lesquels ils se sont déjà retrouvés en position de totale dépendance. Plusieurs jeunes ont vu, dans le passé, des intervenants jouer des rôles de suppléants familiaux et attendent d'eux qu'ils agissent, dans les meilleurs des cas, par la suite, d'une manière humaine et presque familiale. Voilà qui n'est pas sans éveiller des blessures et semer quelques confusions. Pourtant, les jeunes continuent de trouver parfois dans leur travail une véritable source de soutien et même de vouloir y apporter leur contribution.

#### 11.1 Des interventions inappropriées

Près de la totalité des participants (neuf) dénoncent aussi le fait que les intervenants se contentent de solutions expéditives plutôt que d'ouvrir la porte à un réel dialogue. Cats, Johnny et Jack, trois jeunes parmi ceux qui critiquent le plus ardemment le travail des intervenants, figurent parmi ceux qui y ont fait appel plus tardivement, ce qui leur permet d'apporter un regard relativement neuf sur le sujet.

Selon Alex, Paul, Cats, Jack et Marie-Jo, bon nombre d'intervenants et même de familles d'accueil font preuve d'une attitude désinvestie; ils ne viennent chercher que leur salaire. Au moins deux jeunes connaissent même le salaire de leurs intervenants, pour avoir entendu ceux-ci se plaindre de leurs mauvaises conditions de travail, et croient bon de profiter de l'entrevue pour y répondre. Alex en conclut même qu'en maison d'hébergement, il vaut mieux être capable de s'aider tout seul [424:424].

Bien j'ai déjà vu des intervenants, « Ah je gagne juste 16 \$ de l'heure, ah, ce n'est pas assez. Ah, j'ai été à l'université puis je fais juste 16 \$ de l'heure. » Bien tsé, tu as fait ce cours-là, à l'université parce que tu voulais aider les jeunes là. Laisse faire ton salaire là. On s'entend, si tu avais voulu quelque chose de plus payant, tu aurais pu aller en informatique ou en... c'est pas de la faute des jeunes si toi t'es là, fait que tsé, implique-toi. Quand tu faisais tes cours, tu étais prêt à aider le monde, là asteure qu'ils sont là, ils ne sont pas contents. Change de job. (Paul 497:497)

Cats, Jocker, Jack, Johny et Marie-Jo reprochent aussi aux intervenants de se réfugier derrière les règlements et les procédures, dont certains leur semblent arbitraires ou stupides. Ils croient qu'ils auraient tout avantage à laisser plus de liberté. Les interdits concernant les rapprochements physiques entre bénéficiaires dans plusieurs maisons d'hébergement sont aussi dénoncés comme pénibles et peu adaptés à la réalité des résidents.

S'ils sortent ensemble, c'est normal. Eux autres, ils sont peut-être là pour un mois ou deux puis ils n'ont même pas le droit de s'embrasser. Tsé, ça doit être dur à vivre pour eux. Je n'aurais pas été capable si j'avais eu une blonde. (Johny 616:616)

Alex, Cats et Jack considèrent alors que la relation que les intervenants maintiennent avec leurs bénéficiaires ne tient pas compte de la complexité des êtres fragiles qu'ils ont entre les mains. Jack, lui, insiste surtout sur l'importance du bagage personnel et son besoin de rencontrer des intervenants qui possèdent une certaine maturité, une force de caractère, une expérience de vie, au point où, selon lui, une personne jeune n'ayant jamais consommé pourrait difficilement ou pas du tout parvenir à dépasser cette simple relation d'autorité.

Ce n'est pas facile là et souvent, elles ont tendance à trop penser rien qu'à eux. Genre. Ils sont bien dans leur travail. Pis là, on se débarrasse de toi dix minutes, 24 heures. Whoh, Whoh Là! Toi, ton boutte tu l'as-tu fait? Des fois, non. Pis c'est surtout à Montréal, là. Ici, ils sont plus vieux un peu. O.K. Pis des fois, ils manquent d'expérience. Ils n'ont pas consommé, ils ne savent pas c'est quoi pantoute. (Jack 786:786)

## 11.2 Des carences évidentes

Les critiques de cinq participants ne visent pas seulement les intervenants des différents services, mais aussi des problèmes organisationnels. Ils remarquent que les familles d'accueil

sont trop peu supervisées, qu'un roulement énorme des intervenants empêche un suivi efficace et que les responsables ne sont souvent pas assez préparés, manquent d'expérience ou sont sélectionnés sur des critères trop peu rigoureux.

Ce qu'ils considèrent comme des encadrements déficients ou des manières hâtives de régler les problèmes, que ce soit en thérapie, en hébergement ou dans les réseaux comme l'école ou la DPJ, peuvent, selon eux, favoriser des abus de pouvoir, des violations de confidentialité ou encore simplement les contraindre à négocier avec des intervenants manquant de professionnalisme ou qui ont eux-mêmes des problèmes trop gros (exemple: des carences affectives ou sexuelles) pour les encadrer.

À X [Centre de désintox], n'envoie jamais personne là : on est tous des anciens. Tous les thérapeutes là-bas, c'est tout du monde qui ont fait de la thérapie, genre, quatre ou cinq mois avant. (Benoit 722:722)

Oui. Comment, comment tu peux, comment la DPJ qui se disent si fort que ça peuvent ouvrir des familles d'accueil qui ont des problèmes de même, ça veut dire qu'il n'y a pas vraiment de surveillance, tsé. Mais j'ai été barouettée, barouettée puis j'étais renfermée, quand j'étais petite. J'avais une grosse coquille, c'était dur de parler avec moi. (Marie 216:216)

Les carences sont décrites comme tellement flagrantes que les commentaires de Cats et Jack valsent entre la dénonciation et la compassion envers les intervenants dépassés. Le désir d'aider les autres et le sentiment d'impuissance à le faire sont aussi soulevés.

Des intervenants. Se faire détruire. Ça rentre là tout allumés, pis ça ressort quasiment à quatre pattes. Des fois je les aimais ces gens-là. (Jack 798:798)

Les jeunes se retrouvent alors pris dans des situations où Paul, Marie-Jo, Marie et Jack considèrent que les interventions inappropriées s'avèrent souvent, au mieux, inefficaces et, au pire, maintiennent les jeunes, pendant de longues années, dans des contextes qui nuisent à leur adaptation sociale ou à leur développement. Dans au moins deux cas, il est alors carrément question d'abus de la part des intervenants. Marie-Jo, Cats et Paul évoquent aussi des situations où les maladresses dont ils furent témoins ou victimes auraient eu des conséquences irréversibles sur la détresse de quelques suicidaires.



Elle commence à me parler de son G-String. Elle n'est pas folle, elle le sait que j'ai la libido dans le tapis, là. Pis ça, elle le savait, je veux dire, il fallait qu'elle soit consciente que, tu sais ce que je veux dire, ça ne se fait pas ça. Ce n'était pas professionnel, pis, après ça demande-toi pas pourquoi qu'on a une drôle de relation là. Même moi, genre, j'aimais pas ça là. Mais Criss, j'avais le goût de coucher avec en sacrement, par exemple. (Rires) (Jack 828:828)

I : Mais là, tu t'en allais pour te fiancer, puis tu voulais te suicider.  
M.J. : Oui. Eux autres ils voulaient m'empêcher de sortir. C'est à cause qu'ils ont voulu m'empêcher de sortir parce c'était comme justement. C'était plein de choses qui s'annonçaient pour moi, je n'étais pas pour m'empêcher de les vivre... J'avais tout plein de projets et je ne pouvais pas concevoir... (Marie-Jo 297:298)

### 11.3 Caractéristiques recherchées chez les intervenants et les services : une qualité d'écoute et de présence presque familiale

Environ les deux tiers (sept) des jeunes se prononcent sur leurs attentes des services, mais cette fois, ces précisions proviennent surtout de Paul, Alex, Marie et Marie-Jo. Ce sont les jeunes qui ont la plus longue expérience de la rue et des différents types d'établissement.

Cinq participants masculins veulent avant tout que les intervenants les écoutent; au moins trois énoncent aussi leur constant besoin d'une oreille attentive, pour parvenir à y voir plus clair. Même s'il ne s'agit que d'un court moment, ils disent avoir utilisé l'entrevue pour être écoutés ou faire le point.

Et je me suis dit que je cherche toujours à être écouté dans ce que je vis émotionnellement, ça fait que je me suis dit : « Christ!, je sais qu'elle va m'écouter, puisqu'elle est en train de faire une recherche là-dessus. » Je ne pourrais pas dire que je ne me suis pas senti écouté pendant ce temps-là. (Alex 460:460)

Selon Paul et Cats, les intervenants doivent aussi observer plutôt que de porter sur eux des jugements hâtifs et se concerter afin de prendre les meilleures décisions possibles et prendre plus d'initiatives.

P : Aussi vraiment l'écoute... observer le jeune aussi, observer... Mettons, s'ils ont la chance de voir le couple en [du] lieu mettons s'il y a une maison de jeunesse, puis s'il y a un gars et une fille qui sortent ensemble, aussi, comme par hasard ils peuvent voir des affaires. Qu'ils se servent de leur jugement aussi. Qu'ils voient que c'est bon ou ce n'est pas bon pour la personne là.

I : Tu penses qu'ils devraient prendre le temps de regarder puis de juger ce qu'ils voient?

P : Oui, aussi parler avec le groupe d'appels, le groupe d'intervenants pour voir l'intérêt commun, mais... (silence) (Paul 499:501)

#### 11.4 L'aide parfois suffisante, parfois refusée

Les jeunes mentionnent donc le besoin d'une approche plus attentive et conviviale. Il arrive aussi que les services répondent au jeune d'une manière satisfaisante, mais encore faut-il que les jeunes se révèlent disposés à les accueillir.

Marie-Jo souligne les occasions, quoiqu'exceptionnelles, où les responsables ont tenu compte de son avis dans la gestion de son dossier, à la DPJ. Marie, Jocker et Benoit mentionnent des besoins d'encouragements et même de tendresse que certains de leurs intervenants sont parvenus à satisfaire, et ce, d'autant plus qu'à certain moment, les jeunes tendent à mettre de côté leur réseau et à se rapprocher des intervenants. Cette attente se confronte toutefois au code de déontologie qui, dans le cas de la DPJ, du moins, ne semble pas, selon Marie, favoriser ces rapprochements.

La DPJ ont été super à ce moment-là. Ils m'ont donné le choix. Ils m'ont montré des listes de familles d'accueil. Puis ils m'ont dit : « Toi, laquelle tu aimerais le mieux? » Puis là ils m'ont parlé de chaque famille pour me dire comment que c'était. J'ai eu le droit de choisir. (Marie-Jo 152:152)

Non, ils n'ont pas le droit. Un code d'éthique. Ils le font, peut-être, quelquefois. J'ai une intervenante que oui, elle me prenait dans ses bras parce que oui, on était comme ça tsé, puis parce par où j'ai passé là. (Marie 417:417)

Jasmine [292:292] mentionne aussi que les services offerts, au Québec, aux jeunes en situation de précarité sont supérieurs à ceux que l'on trouve ailleurs; mais elle mentionne alors surtout l'accès à un soutien matériel (nourriture, logement). Certains jeunes toutefois, comme Alex et Jocker, n'en demandent pas plus et précisent même que des services concernant l'amour ne conviennent pas, en hébergement, et que le mandat de nourrir, loger, participer à la réinsertion professionnelle et à la désintoxication est déjà amplement suffisant. En ce sens aussi, Benoit croit que, tout au plus, les services peuvent offrir des « outils » que les jeunes utiliseront lorsqu'ils en seront « prêts ».

Pas pantoute. Bien, je ne vois pas en quoi qui m'aideraient icitte là. L'amour... icitte, c'est plus la drogue puis nous aider à nous trouver un nouveau logement puis à faire des efforts. Icitte, je ne pense pas que les intervenants ont vraiment rapport avec l'amour. (Johny 601:601)

Ah oui, j'ai déjà fait une thérapie, mais la journée où j'ai vraiment décidé de m'en sortir, là, c'est moi, tout seul. Tu sais, il y aurait beau avoir eu 15 intervenants alentour de moi, quand tu n'es pas prêt, t'es pas prêt. Ça fait que pour moi, je n'ai pas eu besoin de thérapie en tant que telle, ça sort de moi. Ça a été des outils, là, mais c'est parti de moi. (Benoit 606:606)

Il faut dire que les deux jeunes qui tiennent à avoir peu d'interventions reprochent déjà aux intervenants leur encadrement inadapté ou arbitraire. Il est donc assez peu surprenant qu'ils résistent à une intrusion supplémentaire de leur vie intime, ce qui n'empêche pas Alex de mentionner, à d'autres moments, son besoin d'écoute. Mais tous les jeunes ne se limitent pas ainsi à leurs besoins immédiats, Marie-Jo, Cats, Jocker, Benoit mentionnent les bienfaits que pourrait apporter, selon eux, l'accès à des services spécialisés concernant les besoins affectifs, notamment des psychologues. Certains, comme Benoit, font même ressortir la nécessité de prendre en compte les besoins affectifs de clientèles inusitées de la faune de la rue, comme les clients du commerce du sexe [535:539]. Pour l'instant, les ressources ne leur semblent pas toujours suffisamment outillées pour traiter ces questions auprès d'eux et leur entourage.

Bien, qu'il y ait des intervenants justement qui soient là, tu sais probablement que les intervenants ils sont là pour la vie en général, mais comme, il y a des personnes qui soient assignées vraiment à ça, à intervenir auprès des jeunes, pour voir comment ils se sentent face à leurs relations. Tu sais, dès qu'il y a quelqu'un qui vit une relation difficile, sans nécessairement aller voir un psychologue qui pourrait régler tous les problèmes, tu sais qu'il y ait quelqu'un qui pourrait être là, tu sais, au niveau des relations affectives. Qu'il y ait quelqu'un qui pourrait être attribué à ça, dans les CLSC, dans les ressources, quelqu'un d'attribué aux gens qui ont besoin de parler de leurs relations affectives. Ce serait un grand besoin probablement. (Marie-Jo 513:513)

La plupart d'entre eux décrivent même leur intention de participer à l'étude en cours afin de laisser quelque chose de leur expérience sur une réalité méconnue, qui leur permettra, espèrent-ils, de provoquer des prises de conscience ou d'adapter de nouveaux services. Ils aimeraient également sensibiliser les autres au sort de leur entourage et prévenir les gens, les jeunes surtout qui pourraient se laisser entraîner vers des comportements pouvant leur causer

préjudice dont la toxicomanie [Alex 460:460], les liens de confiance trop vite établis [Benoit 630: 634] ou les interventions mal avisées [Jack 818:822].

C'est pour ça que je te dis que, depuis trois ans, j'ai fait une couple de recherches. Mais tu ne m'aurais pas payé là, et pis je l'aurais fait pareil. Parce que j'ai tellement vécu et fait d'introspection sur moi-même que pourquoi ne pas le partager? (Benoit 742:742)

### 11.5 La thérapie, difficile, mais utile

Les centres d'hébergement, mais surtout les centres de désintoxication demeurent néanmoins des lieux où les Marie, Paul, Jocker, Benoit et Alex sont parvenus à des prises de conscience, que certains considèrent même comme un point déterminant, notamment en ce qui concerne leurs rapports amoureux.

Je ne sais pas. La thérapie m'a aussi donné beaucoup d'estime en moi puis plus de courage pour approcher les filles astheure. (Paul 311:311)

Ah, ça marché, j'ai accepté des choses, puis de voir la réalité en face là. Tsé, faire de quoi, bouger un peu, tsé, dépendance affective (Félix 919:921)

Afin de parvenir à ces bienfaits, les jeunes ont dû apprendre à se plier à une discipline, qui suppose, entre autres, le respect des règlements; mais plus encore, les jeunes doivent accepter et considérer comme des bienfaits, les paroles dures et les tentatives de leurs intervenants de les « brasser ».

Oui, je suis content, je suis content aussi qu'ils m'aient brassé, là, parce que moi, si tu ne me brasses pas, je ne comprends rien là. (Félix 931:931)

Ces différents commentaires et critiques reflètent donc des lacunes évidentes, que l'inexpérience et les obstacles organisationnels rendent difficile à combler, mais ils révèlent aussi des attentes qui vont beaucoup plus loin qu'un simple contexte thérapeutique : les participants, lorsqu'ils acceptent de dépasser leur méfiance et leur rapport hostile à l'autorité pour se prêter à la démarche thérapeutique, semblent rechercher encore une fois la liberté, l'écoute et l'intimité émotionnelle, permettant presque de recréer la « petite famille » qu'ils n'ont jamais eue et que la rue n'a pas su toujours leur offrir, un désir difficile à satisfaire,

surtout à long terme. Les interventions peuvent alors s'insérer dans la démarche de quête de sens et dans la recherche de cohérence que visent ces jeunes, depuis le vide que leur laisse la jeunesse jusqu'à leur tentative de stabilisation, dans l'amour et dans la vie.

Troisième partie :

Discussion et recommandations

## CHAPITRE XII

### DISCUSSION

Cette recherche visait donc avant tout à définir le cheminement amoureux et sexuel des jeunes de la rue et la signification qu'ils y accordent. En favorisant une approche plus globale mais surtout, en les laissant librement exprimer leurs origines, leurs rapports plus utilitaires, leurs amitiés intimes et leurs tentatives amoureuses, même hors des thèmes indiqués à l'avance, nous avons pu saisir mieux le contexte du monde de la rue en général et les moyens par lesquels y sont manifestés leurs peurs, leurs espoirs, et finalement leurs affections.

#### 12.1 Discussion sur les interrogations soulevées par la démarche

Mais cette question en sous-tendait d'autres, dont celle de mieux comprendre les effets possibles de la marginalisation passée et actuelle sur la construction de chacun afin de mieux cerner en quoi leurs interactions intimes peuvent se différencier de la réalité des autres jeunes de leur âge. Auparavant, seules quelques présomptions issues de résultats plutôt statistiques ou d'autres études ont été réalisées auprès de populations plus spécifiques (surtout les femmes ou jeunes filles violentées ou prostituées) sur les manières dont elles tentaient de se tisser les liens d'intimité, par-delà les simples rapports sexuels utilitaires. Dans cette étude, nos conclusions rejoignent celles de Dorais (2006), Dufour (2007) et Warr et Pyett (1999), selon lesquelles les prostituées et les jeunes fugueuses tentent encore d'établir des relations d'intimité romantiques et rêvent d'un avenir meilleur mais peinent à établir des rapports égalitaires et authentiques. Toutefois, cette difficulté à établir des relations satisfaisantes, dans cette réalité à laquelle elles ne s'identifient pas, a pu être constatée chez les deux sexes, que les jeunes aient pratiqué ou non la prostitution. Il est donc difficile de préciser ce qui, dans la difficulté à établir des rapports paisibles et égalitaires, est le propre de cette population. Toutefois, l'ensemble des propos des jeunes rejoint avec assez de cohérence les

propos de Bauman (2004) selon lesquels le choix presque infini et la possibilité de se désengager en tout temps favorise la création d'un idéal social et amoureux. L'idéal que décrit ce même auteur, rend la réalité intime quotidienne beaucoup moins attrayante et moins facile à négocier, surtout pour ceux qui sont contraints à se sentir en marge des normes sociales. Cet idéal apparaît néanmoins clairement chez tous ces jeunes qui rêvent de vivre l'amour et des projets parentaux selon d'autres règles que celles qui dominent leur vie.

Par ailleurs, les propos des jeunes ont ouvert plusieurs nouvelles portes à la réflexion. L'une des plus prometteuses concerne l'importance des relations d'aide qui s'établissent entre les pairs et l'entourage, ou avec les services de proximité. La synergie entre la rue, l'amour et le milieu de l'intervention se révèle toutefois plus souvent sous le signe de l'opposition et de l'exclusion que de la complémentarité et la collaboration de ces divers éléments, pour le bien-être des participants. Mais lorsqu'ils rapportent des difficultés, les jeunes mettent en cause les lacunes d'un mode de fonctionnement global beaucoup plus que les intervenants qui, au contraire, ont su parfois les soutenir, surtout dans le cadre d'interventions plus souples et personnalisées.

#### 12.1.1 Comment l'histoire personnelle, la situation de marginalité des individus et les tentatives amoureuses interagissent-elles ensemble?

En apparence, les participants à cette étude présentent une image très hétérogène de l'itinérance. D'abord en matière de durée et d'âge, puisque certains l'ont commencée beaucoup plus tôt que d'autres (entre 12 ans et 22 ans) et que l'itinérance peut s'étendre sur quelques mois ou une dizaine d'années, entrecoupée de courtes périodes de stabilité. L'instabilité demeure toutefois, dans bien des cas, une composante de la trajectoire familiale depuis l'enfance, dans la mesure où les parents des participants étaient déjà soumis à des déplacements constants, que les jeunes ont été intégrés très tôt à un réseau de placements et déplacements institutionnalisés ou parce que la succession des jours, sous le toit familial, n'a jamais su dissiper la crainte d'en être éventuellement rejeté. Dans ce contexte, les participants se décrivent comme demandeurs de services sans domicile fixe bien avant d'avoir accès à ceux qui s'adressent à la clientèle itinérante et sont en réalité privés d'un foyer bien avant le départ du dernier domicile familial ou de la dernière tentative de stabilisation. Ils se présentent aussi comme l'annonçaient les travaux de Dufour (2007) comme des demandeurs



de soutien dans la recherche de sens qu'ils poursuivent, à travers leurs déplacements. Comme le démontre déjà Dufour, le chercheur est témoin de cette recherche, pourtant les propos des jeunes eux-mêmes font ressortir à maintes reprises que cette démarche en entrevue n'est que la suite de celle qu'ils tentent aussi de rétablir, d'un espoir amoureux et d'une occasion de dévoilement à l'autre.

Plusieurs jeunes évoquent aussi des trajectoires résidentielles multiples, entre les maisons d'hébergement, les hôtels, les cohabitations de courte durée et les refuges. Le fait que six participants aient été rencontrés dans un centre d'hébergement en région, où ils se sont retrouvés, après quelques aller-retour entre la ville et la campagne, amène à tenir compte aussi d'un aspect plus rural de l'itinérance. L'instabilité résidentielle elle-même ne décrit pas les participants, puisqu'il s'agit avant tout d'un critère de sélection, mais la longue durée des parcours sans domicile fixe et la grande variété des situations résidentielles demeurent des éléments incontournables à considérer.

Les participants témoignent de divers signes de vulnérabilité physique, psychologique et affective : au moins deux d'entre eux disent avoir tenté de se suicider, quatre évoquent des périodes de suivi psychiatrique et dix sur onze disent se considérer comme « dépendants », la plupart, entre autre, aux rapports sexuels ou amoureux. Parmi les quatre participants psychiatisés, un seul rapporte toutefois une amélioration de son état, grâce à son traitement. Bien que plusieurs jeunes mentionnent une peur omniprésente de se retrouver sans logis, seulement quatre rapportent des difficultés à se nourrir et les deux seuls qui considèrent alors avoir perdu trop de poids l'expliquent alors davantage par leurs habitudes de consommation que par leur difficulté d'accès à de la nourriture. Il en va de même du manque de sommeil.

Mais ce qui rassemble le plus intimement les participants, ce sont les éléments de réflexion communs qu'ils expriment à propos de leur passé, de la perte de sens, de la douleur des pertes affectives et de leur désir d'une plus grande stabilité. Les recherches précédentes sur les jeunes de la rue les présentaient avant tout comme une population vulnérable, ayant connu un lourd passé de violence ou de négligence. Mais même lorsque cette violence est présente, les jeunes soulignent avant tout les effets dévastateurs de la négligence ou de l'absence de relation. Cette absence d'encadrement chaleureux oppresse de manière d'autant plus insidieuse lorsqu'elle est masquée par une réponse aux besoins matériels. Les déménagements

familiaux, souvent imprévisibles, et les placements répétés à travers le réseau de la DPJ, puis dans la rue, contribuent ensuite à éprouver l'attachement à des êtres à un univers d'appartenance et un environnement donné; entre les tentatives de réconciliation. La toxicomanie vient alors, le plus souvent, compléter le tableau de l'inaptitude parentale ou de la déception des parents, lorsque ce sont les jeunes qui y ont recours.

Comme le révélaient déjà les travaux québécois de Lussier et al. (2002) et Poirier et al. (1999), les jeunes sont également conscients de leur tendance à reproduire des attitudes d'agresseurs ou de victimes dans leurs relations intimes et dans deux cas, se sont même avérés inaptes, au moins pendant un moment, à assurer les soins de leur enfant. Ils mentionnent aussi leurs difficultés, malgré leurs efforts, à établir un dialogue authentique dans le cadre amoureux et des rapports minés par la multiplication des conflits. D'autre part, toutes les actions que posent les jeunes amoureux de cette étude pour manifester leur amour, protéger leur union ou prendre soin de leur partenaire peuvent, dans plusieurs cas, augmenter le niveau de précarité matérielle et la santé psychologique de quelques participants. Quelques garçons ont même mis leur intégrité physique en péril, dans leurs tentatives de garder ou de protéger leur partenaire. Ainsi, alors que la tendance générale consiste à décrire la violence et la domination hétérosexistes comme un fait généralisé, les témoignages permettent plutôt de comprendre pourquoi la violence, de la part d'un partenaire, qu'il soit féminin ou masculin, est parfois tolérée un moment, par l'agresseur ou l'agressé. Ainsi, les partenaires ne justifient ou ne supportent cette violence que dans un contexte précis : lorsqu'elle est tournée vers tout ce qui est perçu comme une menace pour le couple plutôt que le partenaire lui-même. Dans le même sens, le contrôle, pouvant aller jusqu'à la violence verbale, peut être supporté plus longtemps, lorsque les demandes d'un partenaire contrôlant se rapprochent d'une certaine norme sociale et d'un idéal amoureux, comme l'arrêt de la consommation, le reproche d'une infidélité ou la satisfaction des demandes des parents et amis.

Dans ces situations, après coup, les accompagnements sont interprétés comme de formes de contrôle ou d'aide, selon que les jeunes se sont retrouvés en position de contrôlant/aidant ou de contrôlé/aidé. Les partenaires amoureux tentent alors parfois aussi d'appliquer les méthodes autoritaires qu'ils ont connues dans leur famille ou en intervention à leurs tentatives de s'entraider, dans la vie privée, et s'y butent alors aux mêmes réactions d'oppositions de la

part des jeunes amoureux. Mais les aidants ne sont pas épargnés non plus, à cause, notamment, de l'influence de l'autre et de sa dépendance à ses propres ressources ou du sentiment d'impuissance devant les attitudes destructrices ou autodestructrices des jeunes membres du couple, surtout lorsque l'aidant tente d'échapper à la rue ou a déjà développé les liens de dépendance avec ses attrait, comme la drogue ou la prostitution. Bien que toutes les situations de violence ne puissent pas se résumer à des tentatives d'aide, cette difficulté à accompagner ou à supporter un encadrement, même aimant, peut expliquer pourquoi, pour les intervenants aussi, la limite entre l'encadrement et le laisser-aller est parfois difficile à trouver.

#### 12.1.2 Quels sont les aspects plus soutenant ou dévastateur dans les relations amoureuses des jeunes de la rue?

En contraste avec l'attitude machiste et hypersexuée que décrivent plusieurs travaux portant sur la culture des jeunes hommes et femmes marginalisés (Dorais 2006; Fleury et Fredette, 2002, Manseau et *al.* 2007, Perreault et Bibeau 2003, Warr et Pyett 1999) les onze participants ont parlé d'une manière plutôt pudique de moments de tendresse partagée et des plaisirs et des bienfaits qu'ils ont pu tirer de cette communication intime, incluant des moments d'intimité sexuelle. Les échanges sexuels sans investissement sentimental n'y disparaissent pas mais n'y sont pas non plus justifiés ou valorisés. Des exploits sexuels qui ne sont rapportés que par une minorité de participants, sont définitivement associés au passé, à des moments d'errance ou de souffrance sentimentale ou encore, à des moments où les participants n'avaient pas encore compris l'importance des échanges et du dévouement qu'ils considèrent maintenant essentiels à leurs relations amoureuses.

D'autre part, ce passé chargé de relations courtes ou moins significatives ne change en rien les croyances évoquées par tous les participants, quant aux bienfaits que pourrait leur apporter l'amour et qu'ils croient aussi être en mesure d'apporter, si ce n'est à court terme, du moins, lorsqu'ils auront stabilisé leur vie. Mais même avant la sortie de la rue, les résultats de Nyamathi et *al.* (1999) indiquent que les femmes itinérantes prennent davantage soin d'elles-mêmes lorsqu'elles sont en couple, ce que nous constatons ici, pour les deux sexes. Les participants se sont, en effet, souvent trouvés dans des relations amoureuses où le soutien matériel et psychologique d'un partenaire vivant dans la rue ou hors de la rue a contribué

grandement à leur bien-être et à leur détermination à prendre en main leur vie et leur santé. Lorsqu'ils ont l'impression de vivre une certaine quiétude amoureuse, la plupart des participants disent réduire leur consommation. Toutefois, ces relations sont souvent courtes, entre autres, à cause des épisodes de violence et de consommation mal tolérés.

Ensuite, lorsque le ou la partenaire disparaît, la relation continue longtemps, dans de nombreux cas, à faire sentir ses effets. Ces ruptures amènent alors plusieurs de ces jeunes à réagir en fonction d'un mode de pensée qui, sous plusieurs aspects, peut rappeler celui de la théorie de la résignation acquise, décrite par Peterson et *al.* (1993) (attribution à des causes internes, globales et immuables), parce qu'ils tendent à prendre la responsabilité des ruptures et à expliquer leurs difficultés relationnelles par un passé interchangeable et une problématique à laquelle ils s'identifient (la dépendance) qu'ils considèrent comme chronique.

Les jeunes essaient parfois de pallier la douleur de l'abandon par des tentatives suicidaires ou la consommation. D'après d'autres études portant sur les peines d'amour des jeunes, ce type de réactions n'est pas rare, mais de dissipe d'autant plus rapidement que les jeunes peuvent être pris en main par un réseau d'amitié ou familial (Lafleur, Drolet 2003), deux réseaux efficaces pour quelques participants, mais fragiles pour les autres. Au contraire, la rupture amoureuse amène souvent pour eux, en plus de la perte d'un rêve, celle d'un toit et d'un réseau de protection ou d'appartement et enfin de la raison d'être de tout le mode de gestion du temps à travers lequel la présence du partenaire l'avait amené à s'investir. Mais à plus long terme, le souvenir des paroles sages et des moments de soutien ou de bien-être partagés peuvent finalement contribuer à maintenir les efforts des jeunes pour maîtriser leur consommation, leur violence, ou simplement pour garder en mémoire qu'ils ont su un jour mériter l'amour et les aider à définir comment ils aimeraient le rebâtir encore.

Mais avant d'en arriver à cette résilience, si la douleur et ses effets les plus dévastateurs apparaissent au terme de la relation, il devient alors difficile de comprendre à quel point la rue ou les ruptures amoureuses sont associées à ce désespoir. Comme les jeunes manifestent plusieurs signes de vide relationnel et de dépendance toxique (affective, drogue, alcool) avant la rupture et même souvent avant la relation, il semble difficile de tout résumer à l'histoire d'amour. Cela reflète néanmoins l'importance de reconnaître les bienfaits que peuvent apporter les relations et de demeurer vigilant lors des multiples ruptures vécues dans la rue.

### 12.1.3 Quels sont les signes d'affiliation et de désaffiliation intimes reconnus par les jeunes de la rue?

L'approche interactionniste symbolique avait été favorisée parce qu'elle permettait d'étudier le parcours des jeunes et leurs prises de risques comme une démarche plus fondamentale de recherche d'un lieu d'identification et de protection. Cette perspective, qui se construit autour d'un discours sur la déviance et la quête identitaire, là où les intervenants et la société en général parlent habituellement de délinquance juvénile, a déjà été adoptée par Le Breton (2005), Parazelli (2002) et Perrault et Bibeau (2003). Dans le « micromonde social » que décrivent ces différents auteurs, il devient plus compréhensible que l'être aimé se transforme en allié de la vie sociale ou en aidant pour répondre aux besoins psychologiques et matériels, au coeur des activités quotidiennes et de la gestion du temps. Plusieurs participants disent alors que leur recherche d'identification s'est intensifiée, à l'occasion des idylles amoureuses, au point que l'amour ou la recherche d'amour soient parfois considérés comme aussi envahissants que la drogue, du moins durant les périodes de conquêtes ou de vies de couple. En ce sens, le choix, en apparence téméraire, de poursuivre une grossesse peut être envisagé par les jeunes comme une forte motivation à maintenir ses efforts vers la stabilisation amoureuse et résidentielle ainsi qu'un élément mobilisateur pour les familles des jeunes parents, qui se montrent alors particulièrement concernées par les choix de leurs enfants. De même, les rêves et projets amoureux incitent les jeunes à emménager ensemble et les obligent à se relocaliser après leurs, souvent courtes, fréquentations. Même s'ils constituent aussi une tentative de stabilisation, ils deviennent alors la cause de plusieurs déplacements et, après coup, de grandes remises en question.

Bellot (2001) démontre bien qu'aujourd'hui, les chercheurs tendent à présenter la rue avant tout comme un contexte où les nombreuses prises de risques, surtout pour les filles. On pense notamment aux risques sexuels ou à l'influence du partenaire dans le choix d'utiliser des drogues injectables. Pourtant dans notre étude, même si tous finissent par consommer, seul un participant a été initié au haschich et au commerce de drogue par sa partenaire et deux participants se considèrent à l'origine de la consommation ou des premiers excès d'un de leur partenaire (ou d'un client, dans un cas). Au contraire, le seul qui fut initié par sa partenaire rapporte avoir choisi une partenaire consommatrice en connaissance de cause et que celle-ci ne lui a fourni de la drogue et ne lui présente des vendeurs de drogues qu'à sa demande.

Quant au reste, des deux jeunes hommes qui ont vu leur partenaire s'initier ou accroître leur consommation en sa présence, l'un précise qu'il n'a jamais voulu que son amoureuse consomme et l'autre dit obéir à la demande d'un client en lui donnant accès aux drogues dures. Au contraire, la grande majorité a essayé de contribuer à l'arrêt de la consommation d'une personne aimée. En aucun cas, il ne peut donc être question de contrainte ou de pression de la part des partenaires mais dans au moins deux cas, l'importance de faire partie du groupe est nommée. De telles attitudes pourraient soulever l'hypothèse que le désir de partager la réalité de l'autre, de s'immiscer à un réseau social, interagissant souvent en marge du couple, et à une réalité toujours omniprésente, pourrait être un incitateur à l'initiation. La portée et les limites de cette influence demeurent toutefois à explorer.

La crainte, nommée par les participants de redevenir tentés par la consommation par un partenaire consommateur ou simplement des comportements rappelant la rue (violence, instabilité, prostitution) apportent toutefois déjà plusieurs éléments de réflexion. Tout comme la drogue, le recours à la prostitution inspire un certain dégoût; mais celui-ci se manifeste surtout envers la pratique elle-même, les clients et les proxénètes, plutôt qu'ouvertement envers les travailleurs du sexe. Le sort des prostitués provoque même parfois la pitié et les trois participants qui disent s'être prostitués ont également développé des relations intimes avec d'autres prostitués, à certains moments de leur vie. Mais ces relations entre travailleurs du sexe, tout comme celles qu'ils décrivent avec leurs clients, sont présentées comme des échanges, parfois affectueux, mais dominés par un mode de vie de précarité, qui inspirent une certaine désillusion, même entre deux travailleurs du sexe, laissant peu de place à l'amour. Tout au plus permettent-ils d'espérer que ces relations amoureuses deviennent, avec le temps, plus exclusives et moins envahies par les besoins de consommation.

Notre perspective interactionniste nous amène toutefois à tenir compte de l'influence de cette exclusion, même entre jeunes de la rue, sur les comportements sexuels plus à risque. La recherche récente de l'Agence de santé publique sur les comportements à risque (ASPa 2006) réalisée auprès d'un vaste échantillon, relate le haut taux d'infections transmissibles sexuellement des jeunes de la rue et évoquant, parfois au passage, de multiples partenaires sexuels, peut aussi laisser présumer que ces prises de risques sexuels sont fréquentes. Le témoignage des jeunes de notre étude relate, en effet, une multitude de courtes relations à



caractère sexuel ou amoureux et un taux d'infections qui reste supérieur à celui de la population générale. Bien que notre échantillon soit trop restreint pour y établir des constantes, il demeure remarquable aussi que, sur un échantillon de 11 jeunes, et même si plusieurs d'entre eux mentionnent le désir d'espacer leurs relations amoureuses, suite à des déceptions, aucun ne renonce aux rencontres sexuelles. Au contraire, les périodes de déceptions amoureuses sont parfois suivies, selon leurs dires, d'une augmentation du nombre de partenaires. De manière générale chez les participants des deux sexes, le fait de ne pas se sentir prêt à aimer coïncide avec un désinvestissement des rapports amoureux.

Selon l'étude d'Andrinopoulos et *al.* (2006), les jeunes hommes vivant en situation de précarité économique, chercheraient à se valoriser par un plus grand nombre de partenaires sexuels, une tendance qui est ressortie ici dans le discours d'au moins deux participants. Plusieurs autres études font ressortir que les ruptures amoureuses (Lafleur et Drolet 2003), des habitudes associées à la dépendance de drogues et d'alcool ou à la consommation de drogues dures (Guo et *al.* 2002; Naova et *al.* 2007; Santinelli et *al.* 2003; Tapert et *al.* 2001) et une situation plus générale de vulnérabilité et de précarité sociale, résidentielle ou économique (Dunlap et *al.* 2003; Singer et *al.* 2006) parfois associée à un sentiment de rejet (Purdie et Downey 2000) coïncident avec des négociations amoureuses plus difficiles et les comportements à risques, dont sexuels (particulièrement l'acceptation de rapports non-protégés ou non désirés) plus fréquents. De tels recherches, tous réalisées (sauf une) auprès d'adolescents et de jeunes adultes (entre 12 et 25 ans) peuvent éclairer des participants de cette présente étude, qui ont grandement élaboré sur leur toxicomanie et la honte qui lui est associée, sur leur difficulté à assumer leur situation de précarité économique et la souffrance liée à l'abandon parfois répété. À ce moment de leur entrée dans l'âge adulte, ces jeunes décrivent donc plusieurs situations où ils se sont retrouvés dans une posture peu favorable pour négocier, surtout si l'espoir toujours vivant de rencontrer l'amour ou un engagement amoureux hâtif prend place entre les amants.

Toutefois, Warr et Pyett (1999) observaient déjà chez les jeunes non marginalisés : les jeunes ont tendance à se sentir en situation de maîtrise concernant leur prise de risque lorsqu'ils ne se sentent pas engagés émotionnellement, mais que les règles ne sont plus aussi claires lorsqu'entre en jeu l'espoir d'un développement amoureux. Les jeunes ayant participé à la

présente étude ont apporté une grande distinction entre ces relations non-engagées, qu'ils multiplient et disent gérer avec une certaine aisance, et les relations amoureuses, où ils se disent portés par l'émotion. Ils n'ont pas mentionné d'échecs dans la négociation du condom, lors de relations passagères mais plutôt des difficultés à limiter les engagements amoureux précipités et à poser leur limite, en relation de couple. Des attentes de normalisation, liées à l'engagement, effraient parfois; ou encore, une relation qui n'est pas appréhendée avec le même niveau de sincérité ou d'engagement par les deux partenaires contribue parfois à brouiller les cartes. Mais alors que les données de Warr et Pyett (1999) ou encore Dorais (2006) suggèrent que le désir d'un engagement dans une relation aux allures traditionnelles et romantiques serait à la base de la difficulté des jeunes filles prostituées à affirmer leur limite et de se protéger, la mention de la difficulté à s'affirmer et à poser leurs limites, en matière de sexualité et les rendaient vulnérable à plus de violence. Andrinopoulos et *al.* (2006), en arrivent aux mêmes conclusions auprès d'une population plus générale de jeunes filles, Santinelli et *al.* (2003) et Singer et *al.* (2006), auprès de participants des deux sexes. Dans notre étude, cette valorisation du modèle traditionnel apparaît principalement du point de vue des garçons.

Leur idéal de stabilité amoureuse, tel qu'ils le conçoivent et sont même encouragés à le concevoir par ceux qui les encadrent et les guident en intervention, semble contribuer indirectement à cette représentation romantique, et presque magique de l'amour. En effet, leur démarche thérapeutique tend à raffermir chez les participants la distinction entre les relations sexuelles avec leurs pairs de la rue, où il est davantage question de méfiance que d'engagement, et les relations qui représentent un pas hors de la rue. Ces dernières sont décrites comme une « récompense » qui arrivera « d'elle-même » lorsqu'ils seront « prêts », sans l'usage nécessaire d'aucunes stratégies. En ce sens, les relations où apparaissent une certaine perte de maîtrise, au moment de la séduction, sont souvent idéalisées et celles où l'initiative personnelle n'est pas en cause, souvent sources de fierté. Par contre, après coup, les jeunes ont souvent vu cette magie se dissiper sous les jeux de pouvoir qu'ils ont ensuite tenté de fuir.

Les jeunes relatent pourtant avoir persisté dans quelques-unes de leurs relations et y avoir démontré une grande volonté d'aider l'autre, ainsi qu'une grande tolérance devant les lourdes



exigences du partenaire ou d'une relation minée par des conflits. Cette persistance dans l'oubli de soi pour le maintien du statu quo conflictuel du couple, que Schnarch (1991) décrit amplement dans ses travaux, lorsqu'il parle de relations « toxiques ». Cette toxicité se manifeste de façon encore plus évidente lorsqu'un partenaire n'appartient pas au monde de la criminalité ou de la toxicomanie, mais plutôt à un réseau envié par l'autre. Le partenaire moins marginalisé se trouve souvent alors à jouer un rôle de médiateur entre la réalité de la rue et la vie hors de la rue. Celui qui est considéré fautif ou plus près de la rue se retrouve alors en position de demander à l'autre « d'expié » sa vie actuelle, et même parfois son milieu d'origine, qui lui colle à la peau, pour le bien-être du couple. Si ce dernier ne parvient pas à s'approcher de leur idéal d'équilibre, d'aisance et de constance, ils en arrivent à décrire une situation de dette auprès du partenaire et à laquelle ils essaient d'échapper par diverses tactiques qu'ils présentent parfois comme des fuites ou des moyens de maintenir leur niveau de vie, et qui peuvent prendre la forme de mensonges, d'activités illicites, mais lucratives ou de toxicomanie.

Dans la rue, comme l'indiquait déjà le modèle de Perrault et Bibeau (2003), les jeunes, surtout les jeunes hommes, tendent aussi à maintenir leur rêve en reproduisant des tentatives amoureuses où ils essaient de prouver leur valeur en maintenant une image de faste ou encore un statut social envié et même parfois craint par les pairs. Ainsi cette étude révèle comment l'aspiration romantique qui, selon Dorais (2006), Warr et Pyett (1999), entraînait paradoxalement les jeunes filles vers plus de prises de risque et de criminalité, peut aussi mener les jeunes hommes à rechercher les affiliations violentes et les sources de revenus faciles pour se rapprocher de leur rêve romantique d'amour et de prospérité. Ces moyens, et en premier lieu la toxicomanie (utilisés à des fins d'affiliation, d'augmentation de revenus ou de performance), provoquent, le plus souvent, de nouvelles situations de déni, de conflits et de domination entre les partenaires.

Tout en multipliant les courtes relations, les jeunes n'en continuent pas moins de s'accrocher au rêve plus romantique d'une famille, d'une stabilité pouvant remplacer celle qu'ils n'ont jamais eue. Tout au long de leur démarche, de leur instabilité initiale jusqu'au bonheur auquel ils aspirent, ces idéaux familiaristes se succèdent. Perreault et Bibeau (2003) ainsi que Parazelli (2002) ont déjà mis en lumière l'importance de la « famille de rue », basée sur les

liens d'amitiés. Le discours de ces jeunes en constante mouvance, parfois depuis l'enfance, fait aussi ressortir que les idéaux familiaristes mènent aussi les jeunes à chercher l'enracinement dans les familles de leur partenaire ou encore dans les cercles d'amis que les amoureux ont déjà établis. Mais ces réseaux souvent les jugent et les excluent, malgré leurs efforts maladroits, ou encore, manifestent entre eux des attentes incompatibles (surtout si un réseau est criminalisé et un autre ne l'est pas). Ils cherchent ensuite cette affiliation dans le réseau de la rue où les trahisons, les ruptures brutales et les revirements sont fréquents, les amenant à s'y investir de moins en moins. Ainsi, contrairement au discours des chercheurs qui identifient souvent le risque au taux d'infections, d'actes suicidaires ou délinquants, la crainte et le risque que nomment les jeunes apparaissent surtout à travers la perspective d'une mise à nu psychologique, comme l'évoquait Giddens (1992) ou encore du souci de réorganiser sa vie si, pour un instant, le bonheur peut être espéré par l'entremise d'une autre personne, menacée de disparition prochaine.

#### 12.1.4 Comment s'articule le discours de l'espoir, de la peur et de l'échec amoureux et quelle perception laissera-t-il de l'avenir? Quel rôle y joue l'intervention des services de proximité?

Strauss (1996) décrit l'univers de tout être humain, comme disséminé entre divers mondes sociaux. Cette réalité, pour les jeunes de la rue, pourrait être illustrée par leur manière de naviguer entre, d'une part, un milieu d'origine qu'ils veulent fuir, mais qui leur colle à la peau à cause des stigmates et des souffrances encore vivantes. D'autre part, elle s'exprime par les liens de consommation ou des fréquentations qui leur ont permis, durant un certain temps d'avoir l'impression de faire partie d'un réseau choisi avec qui ils partageaient des affinités. Enfin elle se retrouve aussi dans le monde quelque peu idéalisé de leurs rêves d'avenir, que leurs furtives amours ou leurs tentatives d'insertion sociale leur permettent parfois d'entrevoir. Mais dans cette petite famille de rue, comme dans la famille d'origine, les revirements rapides et les tensions qui naissent et se maintiennent suscitent la naissance de nouvelles alliances, parfois même dans le monde criminel, interpellées parfois à la rescousse, comme défenseurs ou comme vengeurs, contre d'autres personnes du milieu. Entre les tentatives, souvent ratées, de réunion familiale, les amours et les amitiés finissent également par s'user à cause de demandes constantes, des trahisons ou du changement de vie de l'un des deux amoureux. Les participants se retrouvent alors de plus en plus souvent à négocier avec le monde de la rue,

qui ne répond à leur besoin qu'à très court terme ou les amène à se placer en situation de demandeur de services, pour échapper à ce mode de vie.

Les participants qui ont passé plus de temps dans la rue en viennent alors à la décrire comme un lieu où les liens de confiance finissent par s'estomper. Ceux qui continuent à qualifier de précieuses certaines relations entretenues avec des pairs de la rue ou du milieu de la criminalité ont plutôt connu la vie en maison de transition que la précarité plus brutale des précédents. Ces jeunes arrivés récemment ne manquent pas non plus de faire appel à certains stéréotypes tels « C'est une jungle » [Félix 281:281] ou « Il (mon ami) ne sent pas la rose » [Cats 585:585]. Les travaux de Manseau et *al.* (2007) sont déjà très révélateur, lorsque les jeunes des centres jeunesse décrivent les habitants de la rue comme des personnes à l'hygiène et à la volonté déficiente et la rue comme seulement propice aux relations sans lendemain, même lorsqu'ils n'y sont jamais allés ou n'y ont passé que quelques jours.

Mais les participants de notre étude sur les relations intimes ont davantage condamné les valeurs morales de leur entourage, surtout lorsqu'ils y passaient davantage de temps. Tout cela laisse croire que la rue, au cours des dernières années, n'a plus été autant le refuge identitaire attractif qu'il a pu être au moment des premiers travaux de Parazelli (2002). En conséquence, la rue devient souvent, dans le discours des jeunes, un lieu où se retrouvent davantage les jeunes en dernier recours, avec une plus grande vulnérabilité et toutes les conséquences que cette vulnérabilité peut comporter et que la dégradation du tissu social auquel les jeunes pouvaient autrefois s'identifier aggrave encore. Cela explique peut-être aussi pourquoi plusieurs jeunes se disent arrivés à un état d'isolement où le rapport à un intervenant, un client ou un ami hors de la rue deviennent les seuls liens de confiance envisageable, malgré les rapports inégalitaires que suppose cette situation de dépendance. Paradoxalement pourtant, cette méfiance généralisée et la souffrance liée à la solitude les amènent, disent-ils, à privilégier certaines relations, en apparence plus fiables et même à persister à y chercher l'amour ou l'amitié et à le trouver, parfois. Mais le bilan de ces relations est le plus souvent qualifié de décevant par ces jeunes, à causes des fréquents sentiments de trahison ou encore, parce que ce partenaire rappelle trop cette « rue » à laquelle ces jeunes ne croient plus.

Les participants tentent aussi parfois de retrouver une atmosphère familiale dans les services, mais s'y confrontent alors à des intervenants qui leur laissent le souvenir de personnes parfois autoritaires, peu compréhensives ou dépassées. Mais par-delà le manque de ressources ou les compétences limitées de certains d'entre eux, les attentes très élevées des jeunes peuvent aussi contribuer à leur déception à l'égard des intervenants. Comme le révélaient Goyette et Turcotte (2004), ces jeunes, déjà isolés, y sont incités à réduire les liens avec leurs pairs de rue, pour la réussite d'une démarche d'insertion sociale, ce qui accroît encore davantage leur situation de dépendance aux intervenants. Certains jeunes ont alors tendance à investir davantage leur relation avec leurs intervenants allant jusqu'à dire vouloir s'en sortir pour leur faire plaisir ou encore vouloir tout comme eux, plus tard, se réaliser dans le travail auprès des jeunes et des démunis. Pourtant, la nature transitoire de ces services et le fait que l'éviction y soit une des principales mesures utilisées lorsque les jeunes ont recours de leurs mécanismes de défense agressifs ou font usage des drogues qui souvent les ont menées à la rue, font encore là peser une menace de rupture difficilement supportable pour eux, ce qui contribue à maintenir les rapports tendus.

Bellot (2001) et Parazelli (2003) ont insisté sur l'importance du réseau qui accueille les jeunes et leur offre un sentiment d'appartenance dès leur arrivée dans la rue. Les nouveaux arrivants y avaient alors tendance à s'intégrer aux normes identitaires de ce nouveau réseau d'entraide par des transformations, notamment vestimentaires, du soutien dans les stratégies de survie et, dans le cas des participants plus vulnérables que décrit Bellot (2001) par l'usage de drogue dure. Toutefois, un autre point amplement soulevé par ces mêmes auteurs est la transformation de l'encadrement du milieu, des méthodes d'intervention auprès de ces jeunes et du discours médiatique à leur propos. L'approche globale d'intervention est alors passée d'une approche centrée sur la vulnérabilité du foyer d'origine et un soutien veillant aux besoins de base et éduquant graduellement à l'autonomie, pour ensuite évoluer vers des approches plus coercitives, puis, des approches thérapeutiques où la rue et des habitants deviennent de plus en plus considérés en fonction des risques qu'ils prennent ou représentent pour les autres (criminalité, sexualité, toxicomanie, suicide). Comme le démontrent aussi ces deux études, cette transformation des approches ont mené en premier lieu (surtout dans les travaux de Parazelli, réalisés au début des années 90) à une plus grande invisibilité et hostilité des jeunes de la rue et, dans les travaux de Bellot portant sur la fin des années 90, au recours

à l'affiliation criminelle pour persister sans cette univers où pratiquement toutes les stratégies de survie (squeegee, lieu d'occupation) deviennent prohibées et que leur visibilité même est de plus en plus associée à la criminalité, la prostitution et la maladie.

Comme l'indiquaient également Anderson et Snow (2001), les jeunes sont souvent portés à adhérer aux discours des intervenants afin de pouvoir continuer à bénéficier des services ou de leurs bienfaits. Il est ainsi apparu de manière évidente, en cours d'entrevue, que dans ce mode de vie qui s'organise au jour le jour, les organismes accessibles aux jeunes, qu'ils aient une vocation de désintoxication, d'hébergement, ou même de coercition, doivent souvent assurer d'abord une réponse aux besoins criants et immédiats de leur clientèle, tant sur le plan physique que psychologique. Comme la clientèle arrive habituellement dans les ressources lorsqu'elle a l'impression d'avoir vu se fermer toute autre issue signifiante, elle se retrouve en position de questionnement et de vulnérabilité devant la pression souvent forte des organismes pour que les bénéficiaires adhèrent à sa culture, tant implicite qu'explicite. Ainsi, pour que les organismes acceptent de les aider et de subvenir à leurs besoins de base, les bénéficiaires doivent démontrer leur bonne volonté et leur désir de « s'en sortir » au sens où l'entend l'organisme, et ainsi démontrer un minimum de résistance devant les démarches et les questionnements qu'elle impose.

Ce respect des normes des organismes concerne aussi le domaine amoureux. Et à l'intérieur des différents établissements d'aide, les manifestations de désirs ou d'affections y sont plus souvent traitées comme des sources de soucis que de solutions. Certains obstacles entre les amoureux en centre d'hébergement ou de désintoxication démontrent une tolérance difficile aux tentatives amoureuses des jeunes : Après s'être sortis de milieux d'origine où l'amour se manifestait difficilement et les amoureux, pas toujours bien accueillis, les jeunes se retrouvent souvent dans des milieux d'intervention où les différentes marques d'affection (baisers, caresses) sont rarement tolérés et même parfois causes de sanctions. Les travaux de Manseau (2007) révèlent d'ailleurs, comme le souligne ici aussi certains jeunes, que cette rigidité, ce manque d'intimité ou de possibilité de vivre une vie amoureuse épanouissante ou encore d'exprimer leur désir ou leur curiosité sexuelle sans censure, est présente dès la vie en centre jeunesse. Ensuite, une fois dans la rue ou en fugue, la rigidité des couvre-feux (en centres d'hébergement), les règlements sur les visites et les déplacements constants, entre les

services ou dans la rue, ne facilitent pas non plus la constance des rapports. Mais la coercition touche aussi plus intimement la réflexion des jeunes lorsque les intervenants contraignent les jeunes à dévoiler leurs désirs et ce qu'ils considèrent comme leurs échecs passés, et en leur accordant un traitement comparable aux autres dépendances de drogues ou de jeux.

Cette approche ne semble pas favoriser, aux dires des participants, un temps d'acceptation inconditionnelle, comme il s'en retrouve habituellement dans la thérapie individuelle ou du moins, ils mentionnent davantage les épisodes de thérapie plus interventionnistes, contenant des affrontements verbaux devant d'autres bénéficiaires ou d'autres cas où la démarche, à propos de l'intimité, leur est parue intrusive. Plusieurs jeunes suggèrent alors que ces accompagnements auraient été plus efficaces si les intervenants avaient accordé plus d'importance à l'observation, au laisser-être, à la souplesse ainsi qu'à la concertation et au partage de connaissances entre eux. Plusieurs bénéficiaires considèrent même que leurs intervenants sont loin de prêcher par l'exemple, en matière d'échanges constructifs considèrent même que quelques intervenants manifestent une vulnérabilité et des problématiques trop rapprochées des leurs pour pouvoir les guider. Il est toutefois remarquable que les critiques les plus acerbes, à ce propos, visent particulièrement les jeunes femmes intervenantes. Le fait d'être une femme ou le fait d'être jeune étaient pourtant les deux critères qui, dans les travaux de Manseau (2007) faisaient que les jeunes hommes des Centres jeunesse disaient avoir le moins de difficulté à dialoguer à propos de la sexualité. Il est donc possible que, dans un milieu où règne habituellement la censure, les prises de liberté des jeunes ou du personnel intervenant pour aborder la sexualité, puissent relever elles-mêmes du tabou et s'avérer elles-mêmes problématiques, lorsqu'elles ne sont pas encadrées.

Devant ces interdits, la première requête de quelques-uns, en ce qui concerne l'intervention et la vie affective, est avant tout de s'en mêler le moins possible, afin de leur laisser un peu de latitude. D'autres, par contre, espèrent encore l'accès plus facile à des services qui leur permettraient d'améliorer leur vie sentimentale et surtout, disent-ils, d'être écoutés. La plupart expliquent d'ailleurs leur participation à la recherche par le désir d'être entendu et que cette écoute puisse contribuer au bien-être de leurs semblables, à une meilleure compréhension de leur réalité et pour sensibiliser à de nouveaux besoins. La plupart des jeunes croient aussi qu'à travers les interventions plus défaillantes, il en demeure quand même d'autres où ils se sont



sentis accueillis et écoutés, ce qui a grandement contribué à leur bien-être, surtout lorsque ces services assurent des suivis post-intervention personnalisés ou qui tiennent compte, d'une manière ou d'une autre, de la volonté, du libre arbitre ou de l'esprit d'initiative du bénéficiaire.

Le fait d'adopter le discours de l'intervention peut donner l'impression, de la part des jeunes, qu'en se soumettant aux demandes, ils pourront parvenir à échapper aux spectres de leur passé et à commencer une « nouvelle vie ». Un tel discours, plein d'espoir, repris par la quasi-totalité des jeunes, se situe, en apparence, à l'opposé du sentiment d'impuissance que décrivent les tenants de la théorie de Peterson et *al.* (1993), et ce, d'autant plus que la démarche d'intervention et l'expérience personnelle des jeunes les amènent à développer une attitude d'hypervigilance devant la violence, même verbale ou psychologique. Plusieurs relatent aussi des actes concrets pour échapper à celle qui s'immisce dans leur quotidien.

Pourtant, l'intervention entraîne les jeunes à constamment remettre en question les motivations qui les poussent vers quelqu'un d'autre; à un âge où plusieurs jeunes gens construisent leur vie à deux, ils y aspirent aussi, mais regardent leur propre histoire en y soulignant surtout leurs erreurs et leurs trahisons. Ils sont donc renforcés insidieusement, par ce processus d'analyse parfois brutal, dans leur sentiment d'inaptitude à faire des choix acceptables, ou à s'en montrer dignes, difficultés qu'ils regroupent sous le thème de leur « dépendance affective ». Même leurs tentatives de s'en sortir, à l'intérieur des services ou dans la culture de rue, peuvent se buter au stigmate de leur passé puisque les réactions à l'environnement sont souvent interprétées, par les participants eux-mêmes, en termes de « mécanismes de défense », issus des modes de fonctionnement douloureux de l'enfance.

Ils considèrent alors, de manière générale, qu'il est encore trop tôt pour aimer, même s'ils continuent à multiplier les tentatives dans lesquelles ils n'osent plus s'investir, surtout lorsque le partenaire vient lui aussi de cette rue à laquelle ils tentent d'échapper. Mais par le fait même, ils viennent contribuer à leur tour à la marginalisation et à la limitation à des rapports utilitaires avec les autres jeunes de la rue.

### 12.1.5 Quel espace occupe l'idéal amoureux dans l'identité des jeunes de la rue et comment leur discours amoureux s'intégrera-t-il (ou non) aux normes amoureuses actuelles?

Les jeunes participants semblent donc en pleine transition entre le modèle amoureux romantique traditionnel et les amours plus « liquides » ou « pures » que Bauman (2004) et Giddens (2004) décrivaient comme caractéristiques de notre époque. Il s'agit, comme le décrivait aussi Bauman (2004), d'un amour en réseau puisque ces jeunes en mouvance utilisent grandement les réseaux virtuels et téléphoniques pour faire leur sélection. Par contre, il semble que ces modèles, décrits par Giddens (2004) et Bauman (2004) comme caractéristiques de la modernité amoureuse et en premier lieu pour les personnes bénéficiant d'une certaine autonomie, deviennent ici d'autant plus communs lorsque les participants s'intègrent plus profondément à la marge sociale et deviennent plus à la charge des ressources immédiatement accessibles à leur bien-être matériel et psychologique, dont celles du partenaire. Par contre, le fait d'avoir un lieu à soi est décrit par les participants comme une première étape vers la stabilité amoureuse même si, dans les faits, leurs périodes de relatives stabilisations n'ont pas toujours correspondu à leurs périodes d'engagement et de loyauté les plus profondes.

Cela permet de douter qu'il s'agisse ici de « relation pure » telle que l'entendait Giddens (2004), et ce, même si les jeunes, pendant et avant leur séjour dans la rue, disent passer beaucoup de temps ensemble et même s'écouter et s'entraider. Le choix du partenaire se fait habituellement quand même rapidement et semble plus souvent guidé par des critères extérieurs de désirabilité sociale plutôt que par des affinités électives. Cela se manifeste autant par leurs propres critères de sélection que par leurs craintes d'être jugés, ou par les souvenirs douloureux qu'ils évoquent, d'avoir été évalués en fonction de leur physique, pour les filles et de leur situation sociale pour les garçons. Il est toujours possible toutefois qu'une fois contraints à partager l'univers de la rue, à mettre leur temps ou leurs ressources en commun, se développent, comme dans les récits de quelques-uns, des affinités beaucoup plus profondes que les motivations premières à se tourner vers l'autre.

D'autre part, le besoin presque compulsif, que décrivait Bauman (2004) de se confesser, ou encore comme le disait Giddens (2004), de rechercher une personne démontrant de grandes similarités dans ses valeurs ou son parcours de vie, sans pour autant pouvoir entrevoir dans ce



partage une forme d'engagement, apparaît aussi dans le discours des jeunes. À maintes reprises, les jeunes en viennent à décrire des moments très courts, consacrés à la tendresse ou la conversation, ou même à la complicité dans le travail où ils ont vraiment ressenti leur profondes affinités avec un autre jeune, même durant les moments de précarité les plus extrêmes (ex. dormir dehors avec une nouvelle blonde ou échanger avec elle un joint dans un parc). Mais ces relations sont globalement qualifiées « d'intenses » sans être « solides », puisque, comme le disait Paul « rien ne retient les partenaires ensemble » et que les besoins associés aux dépendances, les démêlés judiciaires et les imprévus de la rue contribuent à terminer souvent les relations en queue de poisson. Les jeunes ne parviennent donc pas toujours à retrouver dans la rue les liens durables qu'ils ont espérés ou et même ont cru y trouver un moment. Par contre, plusieurs disent que la précarité de leur existence et le partage obligé de la souffrance des autres a accru leur lucidité concernant ce qu'ils désirent et ce qu'ils sont dorénavant prêts à investir comme efforts pour y parvenir. Ce recul sur leur existence les porte alors à interroger leurs rapports aux autres, même ceux qui précèdent leur période de plus grande marginalité et, en ce sens, la rue devient effectivement pour eux une voie ouverte vers des rapports plus authentiques, qui figurent parmi les priorités pour l'avenir. Pourtant, comme nous l'avons vu aussi, les multiples ruptures et revirements, tout en contribuant au désinvestissement des rapports, n'en laissent pas moins une grande amertume devant l'impossibilité de s'engager, qui révèle que le rêve romantique est loin de s'être dissipé.

Bien qu'ils espèrent rencontrer un partenaire qui n'aurait pas connu la rue ou du moins serait parvenu à surmonter les problématiques qui y sont liées, et qu'ils se disent prêts à donner plus qu'à recevoir pour accomplir leurs rêves, leur idéal amoureux continue à passer, ultimement, par le rêve d'une cohabitation et de l'interdépendance économique que suppose une famille. La constance qu'exige la réponse aux besoins quotidiens d'un partenaire et d'un enfant est même décrite par plusieurs comme une structure de soutien nécessaire à leur propre équilibre. Les jeunes ont aussi persisté, dans d'autres moments, à maintenir des relations, dans la mesure où, comme le décrivait Schnarch (1991), l'intimité du couple leur est apparue comme la cellule à partir de laquelle chacun peut se transformer et se reconstruire.

Avant de parvenir à assumer cet idéal, tous les participants semblent considérer qu'un long travail personnel, pour organiser leur vie et interagir de manière plus authentique et

constructive avec leur entourage, s'avère encore nécessaire. À vrai dire, ce n'est donc pas tant le type de relations persistant entre les partenaires, qu'elles soient romantiques ou liquides, qui caractérise les amours des jeunes de la rue, mais plutôt la difficile conciliation entre ces deux aspirations amoureuses contradictoires et le sentiment d'impuissance à atteindre leur idéal bientôt. De plus, l'image issue de cet idéal sera probablement aux antipodes des espoirs qu'auraient pu susciter leurs pairs, dans la vie quotidienne, ce qui les amène à s'y investir à reculons ou à s'en désinvestir rapidement, contribuant, ainsi, au désenchantement de ceux qui découvrent, avec eux, cet univers. Ils sont donc déchirés entre, d'une part, leur rêve les amène à s'engager rapidement dans un monde où ils n'ont rien à perdre, et de l'autre, les constantes déceptions qui les portent à remettre à plus tard leur idéal romantique.

## 12.2 Limites

Durant cette recherche, nous avons aussi dû tenir compte de quelques remaniements de notre thème, pour en arriver à nos conclusions. La question initiale de la recherche a même dû être repensée en cours de route : nous voulions d'abord présenter les amours dans la rue, mais les jeunes de la rue rencontrés ont presque tous considéré avoir connu les histoires d'amour les plus significatives avant ou après leur période de plus grande instabilité résidentielle. En conséquence, nous avons davantage parlé des amours des jeunes de la rue que des amours dans la rue. Pour la même raison, la structure des rencontres, qui devait d'abord s'organiser d'une manière plus chronologique à travers les différentes étapes de la vie de rue, s'est plutôt organisée en fonction des différentes étapes de la vie amoureuse : rencontre, séduction, lune de miel, période de conflit ou de rupture, résilience. Nous avons aussi démontré plus de souplesse que prévu quant à l'âge, ce qui nous a permis d'inclure des jeunes ayant souvent une plus longue expérience de la rue et y ayant vécu une plus grande diversité d'interactions à travers les années. De plus, le mode de recrutement boule de neige favorisant particulièrement la confiance, nous avons accepté plus de garçons que nous l'avions prévu au départ.

D'autres obstacles sont apparus, concernant davantage le fait que la plupart des participants étaient en démarche thérapeutique et que quelques-uns d'entre eux avaient déjà réalisé plusieurs entrevues rémunérées comme celle-ci. Par moments, les discours des participants

semblaient très orientés vers ce qui leur est habituellement demandé en entrevue et il a fallu les réorienter et rediriger l'entrevue vers le thème de la recherche, ce qui a contraint à des entrevues plus encadrées que prévu. Un encadrement supplémentaire a également été nécessaire pour parvenir à cerner l'expérience individuelle des participants puisque de multiples expressions récurrentes, surtout sur les thèmes de la toxicomanie et de la résilience, laissent présager que la culture d'intervention envahissait beaucoup la réflexion intime.

Chaque entrevue a finalement couvert toutes les questions prévues et les participants étaient tous invités, au terme de la rencontre, à rajouter ce qu'il leur semblait important de dire. Plusieurs participants ont aussi mentionné, en cours d'entrevues, y avoir fait des prises de conscience et y avoir remis en question leurs propres opinions, ce que nous avons pu constater aussi par certaines nuances, amenées en fin d'entrevue. Le fait d'avoir pu rencontrer un couple et d'ainsi avoir pu constater des similarités et des écarts entre deux visions d'une même période partagée a également permis de constater plusieurs précisions expérientielles, qui ouvrent une voie d'exploration très enrichissante, surtout pour des participants qui rapportent des conduites conflictuelles et beaucoup d'incompréhensions. La situation empirique et le nombre limité de participants et de couples ne permettent toutefois pas d'en déduire beaucoup de règles générales, mais au moins de constater la motivation à discuter et l'aptitude de ces jeunes à décrire leur vie amoureuse et intime. Cela laisse croire que la possibilité de rencontrer encore d'autres jeunes de la rue, mais surtout, plusieurs couples du monde de la rue, actuels ou passés, serait encore en mesure d'enrichir beaucoup la recherche.

### 12.3 Pistes d'interventions

De manière générale, il ressort donc que les jeunes parviennent assez facilement à accéder à des services d'aide, mais n'y retrouvent pas nécessairement l'écoute qu'ils y cherchent. Ils y manifestent aussi de fortes réactions de fuites ou d'oppositions devant tout ce qui, dans ces services, leur rappelle les relations contrôlantes et rejetantes de la famille. Ils aimeraient des relations d'intervention basées sur plus d'écoute, d'observation et de suivi. Une telle attitude a aussi comme avantage de contrer le sentiment d'impuissance en préparant le terrain à une responsabilisation graduelle et présenter une image accessible de dialogue égalitaire qu'ils aimeraient retrouver dans leur vie intime.

- Valoriser le statut d'expert des jeunes à décrire leur réalité intime et amoureuse, dans leur milieu, à partir de témoignages plutôt que d'opter pour des approches simplement curatives et répressives. Que ce soit en centre jeunesse, en maison d'hébergement ou en centre de désintoxication, opter pour des activités favorisant l'énonciation non conflictuelle d'opinions, dans le cadre de débats, sur des sujets plus thématiques, comme la gestion des naissances et la prophylaxie, la parentalité et les modèles parentaux, le désir et l'apparence, la féminité et la masculinité, l'équilibre entre la tolérance et le respect de soi, etc. Le Québec a déjà aussi démontré un intérêt pour les approches philosophiques de la violence et de la sexualité à des fins préventives, notamment à travers les applications des travaux de Marie-France Daniel. Mais cette démarche, visant à favoriser la réflexion individuelle et les habiletés au dialogue pacifique sur ces sujets visaient avant tout les 4 à 7 ans. L'utilisation de la philosophie auprès des jeunes adolescents en difficultés d'apprentissage, en Europe (Pettier 2000 ; Tozzi 2001), a aussi déjà permis à ceux-ci de développer des outils de compétence relationnelle. Une telle approche permet également aux jeunes de préciser les conséquences éventuelles de leurs choix plutôt que de s'en tenir aux possibles erreurs passées.
- Ajouter également d'autres outils plus ludiques et moins confrontants pour aborder la sensualité et la séduction (ex. danse, poésie, improvisation, journées thématiques), en faisant appel à l'intérêt et à la curiosité sur le sujet, afin de pouvoir susciter des relations plus égalitaires avec la création de liens privilégiés des jeunes avec les intervenants de leur choix, auxquels ils pourront faire appel à leur guise. Utiliser aussi les outils de la psychologie positive afin de souligner les compétences déjà acquises. L'approche de la psychologie positive, développée par les mêmes chercheurs que ceux qui ont popularisé auparavant la théorie de l'impuissance acquise, soit, entre autres, Peterson et Seligman (Peterson et al., 1993). Mais ici, les chercheurs proposent de passer par la voie inverse, en cherchant, même à travers les situations douloureuses ou traumatiques, les signes de santé, de résilience dont a pu faire preuve la personne qui consulte et des expériences positives qui continuèrent à

le soutenir, à être mobilisatrices pour elle, même durant ces moments difficiles. Plutôt que de chercher les causes de son mal-être, la personne est invitée, à travers sa démarche avec son thérapeute, à s'engager à chercher à tirer des leçons positives de ces situations difficiles pour éviter de recommencer les erreurs ou à préserver les forces qu'elles ont permis de découvrir (Poirier et Mandeville, 2005). Cette théorie, développée d'abord à partir de recensions d'écrits portant, entre autres sur la psychiatrie, le développement de la jeunesse et l'éducation, puis de questionnaires adaptés et distribués à des jeunes et des adultes, a contribué à cibler des valeurs fondamentales contribuant au bien-être et à l'accomplissement certains dans des cultures précises mais d'autres dans toutes les cultures (Diener et Seligman, 2001 ; Peterson et Park, 2005). Les démarches qu'elles proposent, assez cohérentes avec des nouvelles pratiques de la psychologie assez en demande, comme le « coaching », se sont assez popularisées au Québec pour que la *Revue Québécoise de psychologie* y consacre un numéro entier en 2005. Toutefois, le coaching et l'engagement envers le thérapeute semblent des façons d'agir davantage adaptées à la pratique privée. Aux États-Unis, certaines études ont toutefois tenté d'explorer les apports possibles d'une approche plus positive auprès de groupes plus vulnérables socio-économiquement et plus susceptibles de développer de l'impuissance acquise (Cardemil et al. 2006). Les résultats, qui suggèrent, pour le moment, les bienfaits d'une complémentarité entre des approches plus palliatives et positives, gagneraient à susciter de nouvelles hypothèses d'expérimentation par les équipes d'intervenants et de chercheurs oeuvrant auprès des jeunes.

- Tenir compte du respect de l'intimité psychologique et de la pudeur dans les interventions afin de présenter un modèle le plus cohérent possible du respect de l'intimité plutôt que des approches intrusives.
- En matière de sexualité, établir des règles précises, si nécessaire, tout en évitant de censurer la totalité des manifestations de tendresse, puisque celles-ci sont susceptibles de devenir des sources d'espoir et d'éducation pour les autres ou, au

contraire, de donner aux intervenants des occasions d'observer des attitudes violentes ou rejetantes dans la vie intime de leurs demandeurs d'aide.

- Prévoir des moments où les intervenants sont appelés à occuper les rôles d'observateurs et à se concerter. Pallier aussi au roulement de personnel ainsi qu'au bagage théorique ou pratique limité ou diversifié par un investissement dans la formation continue, en milieu de travail.
- Reconnaître et encadrer le rôle d'aidants naturels qu'occupent plusieurs jeunes entre eux et stimuler chez les bénéficiaires l'intérêt et la compétence pour la relation d'aide. Plusieurs approches destinées aux intervenants ou aux aidants naturels pourraient alors être adaptées ou enseignées conjointement aux jeunes, comme des formations sur l'approche empathique et le non-envahissement, la gestion non-agressive des conflits et des situations de crise, l'accompagnement lors de moments de détresse psychologique ou de manifestations de signes suicidaires. Ici même, au Québec, au cours de la dernière décennie, la perspective de mettre les pairs à contribution pour aider les adolescents à traverser des périodes suicidaires (Proulx et Gratton, 2006) ou de stress post-traumatique (Gay et *al.*, 2006) a ouvert des pistes de recherche intéressantes. Leur efficacité a été soulignée, et même les bienfaits qu'en tirent les jeunes aidants pour la connaissance d'eux-mêmes et l'estime de soi, à condition qu'eux-mêmes soit bien accompagnés dans leur démarche d'aide (Proulx et Gratton, 2006). Au Canada, la contribution des pairs pour la prévention des troubles de comportement chez les adolescents témoins de violence conjugale à la maison (Bourassa, 2004) ou les jeunes aux prises avec des problème de retrait et d'anxiété sociale (Schneider et Tessier 2007) a également été explorée. Il faut toutefois chercher plus loin pour trouver des initiatives de recherches ciblant l'entraide encadrée des jeunes de la rue, par exemple, lors des tentatives de désintoxication (Wright et *al.*, 2006). Au Québec, en ce moment, pour les jeunes risquant de se retrouver en situation de vulnérabilité, en sortant des centre jeunesse, Goyette et Turcotte (2004) valorisent plutôt des mentorats mieux encadrés avec le milieu d'insertion professionnelle. Cette suggestion innovatrice, favorisant les situations de



réussite et de rencontres de pairs-aidants, réunis par des objectifs communs (l'atteinte des objectifs de travail), gagnerait toutefois à être complétée par d'autres approches qui tiendraient compte que les besoins d'affiliation des jeunes marginalisés continuent d'exister, même lorsqu'ils ne se sentent pas prêts à retourner immédiatement sur le monde du travail. Cet encadrement approprié est d'autant plus pertinent que, faute de liens positifs, aidants et accessibles nous savons, par nos recherches et celle de Bellot, 2001, que les jeunes peuvent chercher ce soutien et ce mentorat du côté du monde criminalisé.

- Entretenir le sentiment d'appartenance des bénéficiaires de services et soutenir la possibilité d'apporter une contribution concrète. Cet encadrement pourrait même aller jusqu'à confier des responsabilités supplémentaires, accompagnées de parrainage aux clients qui terminent un parcours d'hébergement, de réinsertion sociale ou de désintoxication, tout en insistant sur la nécessité, pour le client, d'apprendre à appliquer ces méthodes de gestion de conflit et de la colère à lui-même.
- Tenir compte des aidants naturels provenant du milieu du partenaire amoureux, ainsi que du risque et de la peur, pour le bénéficiaire, de perdre ces aidants, lors des interventions qui le concernent.
- Développer la vigilance et les compétences d'accompagnement concernant l'aspect affectif, lors des procédures de gestion de crise des intervenants, et plus spécifiquement si des signes de tendances suicidaires, de surdose de drogues ou encore de rivalités amoureuses peuvent y être associés. Demeurer conscient que la rivalité et la détresse affective peuvent aussi demeurer parmi des causes de violence entre individus et même de groupes autour des couples. Accepter l'idée que la détresse puisse également être présente chez les clients de prostitution avec lesquels des jeunes négocient.
- Favoriser aussi les démarches de post-intervention pour la détresse relationnelle, en tenant compte du fait qu'elle peut se maintenir durant une longue période, malgré

quelques nouvelles idylles. Développer des moyens d'accompagner le cheminement de ces jeunes, afin de favoriser la transition entre la détresse et les souvenirs constructifs. Tenter d'aborder également l'aspect de la peur de l'intimité et de la souffrance et des différents moyens de l'affronter durant cette période ou encore lorsque la clientèle tend à multiplier les relations furtives.



## Tableau

Tableau 1 Données factuelles

<i>Noms</i>	<i>Âge</i>	<i>Sexe</i>	<i>Instit. avant 18 ans</i>	<i>Type famille</i>	<i>Prostit.</i>	<i>Enfants et avort.</i>	<i>Drogues, désintox.</i>	<i>ITSS</i>	<i>Durée itin.</i>
Félix	20	M	jamais	biparentale	—	non	Cannabis et bière 14-20 ans+vente Détox de 2,5 mois à 20 ans	non	7 mois refuges
Cats	18	M	jamais	Mère + beaux-pères	—	non	speed, hash, extasy, huile de cannabis+vente _-18 ans Pas de détox	non	4 mois dans les refuges
Alex	22	M	Placement déf à 13 ans	Séparé à 9-10 ans	—	non	Régulier: bière, du pot, de la coke et du speed occasionnel: mescaline, du buvard, du mushroom etc. + vente 1 semaine de détox sobre depuis quelques mois	non	1 an dans une auto + quelques mois dans les refuges
Benoît	27	M	jamais	Vit avec frat. en app. à 12 ans	oui	non	Avant 22 ans et après de la cocaïne par injection maintenant joint 1,5 an de détox dont 9 mois comme intervenant	Hépatite C	4 ans sans domicile fixe
Jasmine	23	F	8 ans, placem. déf.	Mono depuis naissance	—	2 enfants	Joint avant 21 ans, 21-23 pilules et crack depuis grossesse: seulement cigarette 2 semaines de détox	Chlamydia	2 ans sans domicile fixe

<i>Noms</i>	<i>Âge</i>	<i>Sexe</i>	<i>Instit. avant 18 ans</i>	<i>Type famille</i>	<i>Prostit.</i>	<i>Enfants et avort.</i>	<i>Drogues, désintox.</i>	<i>ITSS</i>	<i>Durée itin.</i>
Jocker	20	M	2 mois	Divorcés à 2 ans	—	non	16-20 Speed, mesc., extasy cannabis + surveillance de champ de pot sobre dans les derniers mois	non	Rue et ressource 11 derniers mois
Johnny	18	M	jamais	Biparentale	—	non	Alcool, coke pot mush., mess, buvard, pcp régulièrement depuis 16 ans maintenant pot	non	3 mois dans la rue et les refuges
Jack	25	M	jamais	Père suicidé à 5 ans vit seul en app. À 12 ans	—	non	Speed, 5 fois par semaine +vente depuis 15-16 ans actuellement sobre	non	3 ans dans les refuges et 3 semaines dans la rue
Marie-Jo	20	F	15 placem. avant 18 ans et placem. déf. à 16 ans	Séparé à 14 ans	—	1 avortement	Alcool 5 mois de désintoxication continue de consommer (moins)	non	Jamais eu de domicile fixe et 2 ans dans la rue
Paul	25	M	jamais	Divorcé à 1 an	oui	1 enfant	cocaïne, IV, alcool, SD, PCP, extasy, speed, crack, héro, kétamine, pilules non prescrites. 4 mois de thérapie (il y a une semaine) ne consomme plus depuis 4 mois	Hépatite C, Gonorrhée, morpions	2 ans de domicile fixe durant les 8 dernières années

<i>Noms</i>	<i>Âge</i>	<i>Sexe</i>	<i>Instit. avant 18 ans</i>	<i>Type famille</i>	<i>Prostit.</i>	<i>Enfants et avort.</i>	<i>Drogues, désintox.</i>	<i>ITSS</i>	<i>Durée itin.</i>
Marie	23	F	6-18 ans famille et centre jeunesse (placem. déf. à 8 ans)	Séparé à 3 ans, père suicidé à 8 ans	oui	1 enfant 1 avortement	Crack et cocaïne par intraveineuse. Depuis 2 ans, joints seulement	Hépatite C	18 à 21 ans dans la rue et changement fréquent d'appartement par la suite

## Annexe A

### Fiche signalétique et entrevue

Numéro d'identification :

Date de l'entrevue :

Heure de l'entrevue :

1- Tes parents sont-ils séparés ou divorcés ?

Si oui, quel âge avais-tu lors de la séparation ou du divorce?	
Chez qui es-tu allé vivre?	
Après cette séparation, tes parents ont-ils habité avec de nouveaux conjoint(e)s?	

2- Quel est le plus haut niveau d'étude atteint par tes parents?

	Père	Mère
Je ne sais pas		
N'est jamais allé(e) à l'école		
Études primaires		
Études secondaires		
Formation professionnelle		
Études collégiales		
Études universitaires		

3 - Nombre d'enfants dans ta famille :

Si tu as des frères et des sœurs, précise leur âge :

Sœurs
Frères:

Quel est ton rang dans la famille (enfant unique, cadet, « milieu », aîné)?

4 - Période d'itinérance :

Jusqu'ici, j'ai quitté \_\_\_\_ fois mon domicile pour vivre dans la rue dont \_\_\_\_ fois avant 18 ans.

La première fois que j'ai quitté la maison (ou le centre d'accueil ou le foyer de groupe), j'avais \_\_\_\_ ans.

Mais plus longue période d'itinérance a duré \_\_\_\_ jours/semaines/mois/années.

La période d'itinérance que je vis en ce moment a commencé, il y a \_\_\_\_ jours/semaines/mois/années

5 - J'ai été à l'école jusqu'à l'âge de \_\_\_\_ ans

Le plus haut niveau scolaire que j'ai atteint était le \_\_\_\_ème  
(primaire/secondaire/cégep/université)

J'ai commencé à travailler à l'âge de \_\_\_\_ ans. Je faisais alors \_\_\_\_ heures par semaine

6 - Statut économique de ta famille

Faible revenu ( )

Classe moyenne ( )

Classe supérieure ( )

7 - Date de naissance :

Ton âge	18	19	20	21	22	23	24	25 ans
---------	----	----	----	----	----	----	----	--------

8 - Sexe

9-As-tu une relation amoureuse en ce moment?

- A) Oui, depuis plus de 3 mois : durée \_\_\_\_\_
- B) Oui, depuis moins de 3 mois
- C) Non, je suis célibataire depuis moins de 3 mois
- D) Non, je suis célibataire depuis plus de 3 mois : durée : \_\_\_\_\_

10 - J'ai déjà vécu seul(e) en cohabitation avec mes ami(e)s durant \_\_\_\_\_

(semaines\mois\années) à \_\_\_\_\_ reprises entre l'âge de \_\_\_\_ et \_\_\_\_ ans.

J'ai déjà vécu en cohabitation avec mon (ou ma) partenaire amoureux(se) durant \_\_\_\_\_ (semaines\mois\années) à \_\_\_\_\_ reprises entre l'âge de \_\_\_\_ et \_\_\_\_ ans.

11 - J'ai déjà été victime de violence conjugale (oui/non)

12 - Nombre de partenaires sexuels depuis le début de mon séjour dans la rue :

13 - J'ai déjà vécu une grossesse (ou ma partenaire a déjà été enceinte de moi) \_\_\_\_\_ fois

14 - J'ai déjà été diagnostiqué/e pour des maladies transmissibles sexuellement (oui/non)

Si oui, lesquelles	
--------------------	--

15 - Je suis resté(e) auprès de mes parents naturels jusqu'à l'âge de :

J'ai été placé(e) hors de la famille \_\_\_\_\_ fois

a) Quelle était la principale raison de ce (ces) placement(s)?

---



---

16 - Entre l'âge de 0 et 18 ans, j'ai passé \_\_\_\_mois/années à la charge de quelqu'un d'autre que mes parents. C'était :

- a) Un proche de la famille (\_\_\_\_mois/années)
- b) Une famille d'accueil (\_\_\_\_mois/années)
- c) Un foyer de groupe (\_\_\_\_mois/années)
- d) Un centre d'accueil (\_\_\_\_mois/années)
- e) Centre de désintoxication (\_\_\_\_semaine/mois)

17 - J'ai déjà été pris/e en charge par des services

Judiciaires (oui/non) durant \_\_\_\_ (jour/moi/ans)

Psychiatrique (oui/non) durant \_\_\_\_ (jour/moi/ans)

Désintoxication (oui/non) durant \_\_\_\_ (jour/moi/ans)

18-Consommation de drogue et d'alcool actuelle:

Type :	
Mode de consommation	
Fréquence :	

19-Consommation de drogue et d'alcool passée :

Type :	
Mode de consommation	
Fréquence :	

20-Moyens de subsistance dans la rue

Maintenant :	
Avant :	

21-As-tu un travail?

Si oui, quel est ton travail?	
Combien d'heures travailles-tu chaque semaine?	
Quel est ton salaire?	

## Annexe B

### Conditions de vie amoureuses et sexuelles des jeunes de la rue

#### Informations et consentement

##### ⊙ Description du projet

Nous t'offrons la possibilité, si tu le désires, de participer à un projet de recherche dont l'objectif général est de documenter les conditions de vie amoureuses et sexuelles des jeunes de la rue. Avec cette étude, nous cherchons à approfondir et mieux comprendre les parcours de vie des jeunes de la rue par rapport à leurs amours et leur sexualité. De plus, les données recueillies permettront d'une part d'éclairer les gens qui tentent de t'aider au quotidien sur des sujets aussi délicats que les rapports intimes, avec toutes les conséquences (soutien, espoir, violence, MTS, grossesse) qui peuvent y être associées. Nous souhaitons aussi émettre des recommandations susceptibles de favoriser l'éducation à la sexualité dans les divers organismes fréquentés par les jeunes de la rue.

Ce projet a reçu l'approbation du Comité institutionnel d'éthique de la recherche de l'UQAM. Avant de décider de participer à ce projet, tu dois clairement comprendre l'engagement qui t'est demandé.

##### ⊙ Procédure de l'étude

Ce projet implique que tu accordes une entrevue d'environ deux heures au coordonnateur de l'étude, afin que tu répondes à certaines questions. Ces questions porteront sur les expériences que tu as vécues par rapport à l'amour et la sexualité. Ton témoignage sera enregistré sur un fichier numérique pour être ensuite retranscrit. Tout ce matériel sera conservé sous clé afin de s'assurer de la confidentialité. Un montant compensatoire de 20\$ te



sera remis à la fin de l'entrevue.

### ☉ Avantages et bénéfices

Nous ne pouvons pas t'assurer que tu retireras un avantage personnel en participant au projet. Cependant, il est possible qu'il soit bénéfique pour toi de pouvoir réfléchir à ce que tu vis sans crainte de jugement. De plus, ta participation contribuera à l'avancement des connaissances sur les jeunes de la rue et pourrait contribuer à l'amélioration des interventions qui leur sont destinées. Grâce à ta participation, nous serons peut-être en mesure de mieux comprendre les réalités amoureuses et sexuelles des jeunes qui vivent dans la rue. Cela nous aidera aussi à réfléchir aux interventions qui pourront être faites en matière d'éducation à la sexualité, en fonction du vécu des jeunes, dans les ressources d'aide et des organismes disponibles.

### ☉ Inconvénients et risques

Les seuls inconvénients associés à ta participation à ce projet sont le temps que cela te demande, c'est pourquoi je t'offre une compensation financière. De plus, un malaise pourrait se manifester pendant ou à la suite de la discussion des contenus personnels que tu me dévoileras. Par ailleurs, si tu te sens trop mal à l'aise ou inconfortable pendant l'entrevue, tu peux te retirer à tout moment. Si comme suite à ta participation à l'entrevue, tu te sens préoccupé ou encore bouleversé, tu pourras contacter certaines ressources dont je te fournirai les coordonnées. Je pourrais aussi t'accompagner, si cela est nécessaire ou que tu le souhaites, dans ta prise de contact avec les organismes.

### *Organismes à contacter en cas de besoin*

POPS, dans la rue : (514) 526-7677  
 Auberge du Coeur Chaumière Jeunesse (450) 834-2517  
 Spectre de rue : (514) 524-5197  
 Auberge du Coeur le Tournant : (514) 523-2157  
 Passage: (514) 875-8119

De plus, si tu as des commentaires ou des plaintes à formuler concernant ta participation ou

ton implication dans l'étude, tu peux en faire part aux personnes dont les noms sont indiqués à la fin du formulaire de consentement.

### ⊙ **Modalités prévues en matière de confidentialité**

Nous t'assurons que les informations qui seront recueillies lors de l'entrevue seront confidentielles. Je te garantis que toute information permettant que tu sois reconnu ou que nous reconnaissons toute autre personne sera effacée dans la transcription de l'entrevue. Le contenu de l'enregistrement sera conservé sous clé jusqu'à la fin du projet et détruit par la suite. Enfin, les résultats de cette étude serviront à la rédaction de différentes publications de recherche, bulletins d'informations et rapports indiquant des pistes d'intervention. Si tu veux en prendre connaissances, les principales conclusions seront disponibles auprès des organismes et intervenants auprès des jeunes de la rue. Je tiens à te souligner que les résultats de recherche seront toujours présentés sous une forme rendant impossible que quelqu'un reconnaisse ton histoire de vie. Si tu préfères pendant l'entrevue, tu peux employer un pseudonyme.

### ⊙ **Liberté de participation et liberté de retrait de l'étude**

Ta participation doit se faire sur une base volontaire et aucune pression ne sera exercée sur toi pour que tu puisses répondre aux questions. Tu peux te retirer en tout moment de l'étude, sans préjudice ou pression d'aucunes sortes. Pendant l'entrevue, tu peux faire une pause lorsque tu en ressentiras le besoin ou demander que l'enregistrement audio numérique soit interrompu momentanément, si tu es mal à l'aise avec l'enregistrement de certains de tes propos. Le montant compensatoire de 20 \$ te sera remis même si tu décides de te retirer de l'entrevue. Tu es donc libre d'accepter ou de refuser de participer à l'étude.

### ⊙ **Personnes ressources**

En cas d'inquiétudes, de questions ou de plaintes soulevées à la suite de ta participation au projet, tu peux t'adresser aux chercheurs de l'étude ainsi qu'à l'Ombudsman de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Tu peux avoir accès, en cas de besoin, à différentes ressources

psychosociales ou être référé à des intervenants des organismes dont nous avons pris connaissance plus haut. N'hésite pas à la contacter si tu veux nous aviser d'un incident relatif à la recherche.

Madame Hélène Manseau, Ph.D.  
Département de sexologie de l'UQÀM  
Téléphone : (514) 987-3000 poste 4415  
Courriel : [manseau.helene@uqam.ca](mailto:manseau.helene@uqam.ca)

Monsieur Martin Blais, Ph.D.  
Département de sexologie de l'UQÀM  
Téléphone : (514) 987-3000 poste 4301  
Courriel : [blais.martin@uqam.ca](mailto:blais.martin@uqam.ca)

Madame Marie-Hélène Proulx  
Département de sexologie de l'UQÀM  
Téléphone: 514-509-5821  
Courriel: [mhelene.proulx@videotron.ca](mailto:mhelene.proulx@videotron.ca)

Ombudsman de l'UQÀM  
Téléphone : (514) 987-3151  
Courriel : [ombudsman@uqam.ca](mailto:ombudsman@uqam.ca)

Annexe C

L'affiche

***Tu aimerais aider à comprendre comment se vivent  
l'entraide et l'affection dans la rue?***

**Tu as entre 18 et 25 ans?**

**Tu as passé au moins un mois dans la rue depuis l'an passé?**

**Tu as de la jasette?**



**Nous voulons t'entendre**

**Tu pourras dire ce que tu veux**

**C'est confidentiel**

**Cela servira pour une recherche universitaire  
20\$ te seront remis au terme de la rencontre  
(prévoir au moins 1 heure)**

**Si intéressé(e), appeler au 514-509-5821**

**S'adresser à: Marie-Hélène Proulx, étudiante de maîtrise en sexologie**

## Annexe D

### L'entrevue

#### (Questions générales lors de l'entrevue)

Est-ce que tu sais pourquoi je suis ici au juste ? Est-ce que tu sais qui je suis ?

Je suis une étudiante à l'université en sexologie. En sexologie, on s'intéresse aux rapports sexuels mais aussi aux rapports amoureux et c'est de tes relations amoureuses que j'aimerais que tu me parles aujourd'hui. La conversation que j'aurai avec toi et avec 10 autres jeunes qui ont déjà été dans la rue va me servir à écrire un travail de maîtrise et peut-être même un livre. Je voudrais que ceux qui lisent ma recherche comprennent mieux comment les jeunes qu'ils veulent aider vivent leurs histoires d'amour avec toutes les joies, les peines, les rêves et les peurs qui peuvent y être associés.

J'enregistre ce qu'on se dit pendant l'entrevue, mais je le garderai confidentiel : seuls mes professeurs vont pouvoir l'entendre. Tu vois sur ce contrat que je m'engage ici à changer les noms et les faits qui permettraient de te reconnaître. Alors, j'aimerais que tu me résumes en quelques mots ce que je viens de te dire, pour voir si c'est clair et que tu signes ici si tout est beau pour toi. (*Voir formulaire de consentement en appendice*)

Je vais commencer par te poser une question plus générale sur tes amours, et après, on va faire le tour du sujet avec des questions plus précises.

## CANEVAS D'ENTREVUE

### LES AMOURS ET LA SEXUALITÉ DES JEUNES DE LA RUE

Avant de débiter l'entrevue

Présenter les objectifs de la recherche, les procédures et le cadre de l'entrevue.

Lire le formulaire de consentement et répondre aux questions du participant.

Préciser les modalités de l'entrevue : durée, enregistrement, confidentialité, avantages et inconvénients liés à la participation, etc.

Rappeler au participant qu'il est libre de mettre fin à l'entrevue ou de suspendre l'enregistrement en tout temps.

Faire signer le formulaire de consentement.

Remplir la fiche signalétique (partie I).

Question générale :

J'aimerais que tu me dises ce que c'est, d'après toi, l'amour, comment tu l'as vécu, comment tu le vis, que tu me parles des gens avec qui tu as vécu tes histoires d'amour, mais aussi comment tu aimerais ou n'aimerais pas vivre tes amours dans l'avenir.

Les interactions
<p>Question générale : J'aimerais que tu me dises comment tes rapports amoureux et sexuels se sont passés en général et comment ils ont évolué?</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-La drague (sexe/amour)</li> <li>-Contexte de rencontre</li> <li>-Le type de soutien apporté par le partenaire au niveau : matériel, économique, psychologique</li> <li>-L'impact des relations de couples sur les variations des habitudes de vie</li> <li>-Variation de la consommation             <ul style="list-style-type: none"> <li>A) du partenaire</li> <li>B) de soi en lien avec la relation amoureuse</li> </ul> </li> <li>-Relations au réseau de l'autre</li> <li>-Les défis quotidiens d'un couple dans la rue</li> <li>-Les causes de conflits amoureux</li> <li>-Les manières de régler les conflits amoureux</li> <li>-Les démonstrations d'amour (Comment tu sais qu'il est question d'amour?)</li> <li>-La présence de la violence dans les relations de couple</li> <li>-Les types de négociations sexuelles adoptées (Condoms, refus de relation)</li> <li>-Les causes de ruptures (et durée)</li> <li>-Les peines d'amour (comment ça se vit)</li> <li>-Les relations après la rupture</li> </ul> <p><i>Ne pas oublier : résumer</i></p>

Les significations	Les aspirations
<p>Question générale : J'aimerais que l'on revienne sur les personnes qui ont été plus importantes pour toi, dans ta vie amoureuse, pour que je comprenne mieux ce que tu en as retenu, comme expérience, à propos de l'amour et de la réalité de la rue.</p> <p>-Place de l'amour et de la gestion de conflit dans le milieu d'origine</p> <p>-Différents types de partenaires ou de relations (amis, amants, une seule nuit, amour, client)</p> <p>-Sentiments, ressentiments, souvenir (« je me sentais généralement bien/mal... ») face à l'amour (joies, épreuves)</p> <p>-Perception de l'amour dans la rue (possible? durable?)</p> <p>-(Comment sont) les gars/les filles dans la rue</p> <p>-Amour et prostitution (compatibles ?)</p> <p>-Risques (Types, définition, signification)</p> <p>-Amour et sortie/entrée de la rue</p> <p><i>Ne pas oublier : résumer</i></p>	<p>Question générale : Je voudrais savoir comment tu voudrais vivre tes relations à l'avenir et ce qui pourrait t'aider à les vivre comme tu veux</p> <p>-Je pense toujours que... (Ce qui n'a pas changé)</p> <p>-Avant, j'étais...je voulais... (Ce qui a changé)</p> <p>-Ce que je dois régler (avant d'aimer/en amour)</p> <p>-Ouverture actuelle à la possibilité de vivre une histoire d'amour</p> <p>-Les peurs et les rêves face à l'amour</p> <p>-Conjoint(e) idéal(e) et qualités essentielles</p> <p>-Relation idéale (écart avec le réel/efforts pour l'atteindre)</p> <p>-Je n'accepterai plus jamais...</p> <p>-La famille désirée (avec ses parents/ lorsqu'on fondera un foyer, s'il y a lieu)</p> <p>-Attentes face aux intervenants</p> <p>-Suggestions et pistes d'intervention</p> <p><i>Ne pas oublier : résumer</i></p>

### NE PAS OUBLIER : RÉSUMÉ GÉNÉRAL

#### Pistes d'intervention

Idéalement, comment les intervenant pourraient intervenir (ou ne par intervenir) pour jouer un rôle positif sur vos histoires d'amour ou votre vie sexuelle.

Comment aimerais-tu que les intervenants abordent avec toi des questions comme la violence dans les couples, l'exploitation sexuelle ou le sécurisexe?

#### Pour conclure l'entrevue

Demander au participant s'il désire ajouter quelque chose.

Demander au participant comment il s'est senti pendant l'entrevue et s'il juge que les questions posées sont pertinentes.

Demander au participant s'il connaît d'autres personnes potentiellement intéressées.

Expliquer au participant qu'il est possible qu'on le rappelle dans quelques mois pour valider le contenu de l'entrevue.

## BIBLIOGRAPHIE

- Canada, Agence de Santé publique. 2006a. *Infections transmises sexuellement chez les jeunes de la rue au Canada, Constatations découlant d'une surveillance accrue des jeunes de la rue au Canada 1999-2003*, HP5-14/2006 éd. Agence de santé publique du Canada (mars) 29p.
- Canada, Agence de Santé publique. 2006b. *Les jeunes de la rue au Canada : Constatations découlant de la surveillance accrue des jeunes de la rue au Canada, 1999-2003*, HP5-15/2006, éd. Agence de Santé publique Canada, (mars) 46p.
- Anderson, Debra Gay et Mary Kay Rayens. 2004. « Factors influencing homelessness in women ». *Public Health Nursing* vol. 21, no. 1 (Janvier-Février), p. 12-23.
- Anderson, Leon, et David Snow. 2001. « L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique ». trad. de Symbolic interaction, vol 24, no 4, *Sociologie et sociétés*, vol 33, no 2 (automne), p. 13-27.
- Andrinopoulos, Katherine, Deanna Kerrigan et Jonathan M. Ellen. 2006. « Understanding Sex partner Selection from the Perspective of Inner-City Black Adolescents ». *Perspectives on Sexual and reproductive Health*, vol. 38, no 3 (septembre) p.132-138.
- Bauman, Zygmunt. 2004. *L'Amour liquide : de la Fragilité des liens entre les hommes*, trad. de l'anglais par C. Rosson, et coll. « Les incorrects », Paris : Le Rouerge Chambon, 189p.
- Bauman, Zygmunt. 2003. « L'Humanité comme projet », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 27, no. 3, p. 13-38.
- Bellot, Céline, 2001. « *Expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal* » (thèse) éd. Université de Montréal, 291p.
- Bonin, Jean-Pierre, Hélène Denoncourt, Louise Fortier, Régis Blais. 2007. « *Vision clinique, vision scientifique* », L'itinérance en question sous la dir. de Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.77-94.
- Bourassa Chantal. 2004. « Violence conjugale et troubles de comportement des jeunes : effet médiateur de la perception et du soutien des amis », *Service social*, vol. 51, no.1. p.14-29.
- Brunet, Anne-Marie. 2002. *Quand les jeunes de la rue se mettent à l'écriture*, Journal UQAM (Montréal) 11 mars, p.6
- Cardemil Esteban V., Caren J. Reivich, Christopher G. Beevers, Martin E.P. Seligman, Julie James. 2007 « The prevention of depressive symptom in low-income, minority children : Two-year follow-up » *Behaviour Research and Therapy*, vol. 45, p.313-327.
- Carle, Paul, Lalie Bélanger-Dion. 2007 « L'instabilité résidentielle et itinérance en région » *L'itinérance en question* sous la dir. de Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.311-332.



- Champagne, Lyne. 1997. « *Analyse qualitative par théorisation ancrée de la grossesse précoce chez des adolescentes en difficultés d'adaptation : recommandations sexologiques pour la prévention primaire* », Thèse de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 184p.
- Champion, Heather L. O., Kristie Long Foley Robert H. Durant, Rebecca Hensberry, David Altman et Mark Wolfson. 2004. « Adolescent sexual victimization, use of alcohol and other substances, and other health risk behaviors ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 35, no 4 (Octobre) p.321-328.
- Chateau Olivier, Mario Poirier, Francine Marcil, Jérôme Guay. 2007. « *La transition vers la vie adulte* ». L'Itinérance en question sous la dir. de Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.233-249.
- Colombo, Annamaria. 2008. *La reconnaissance: un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes à Montréal*. (thèse) Université du Québec à Montréal, 582p.
- Daniel, Marie-France. 2003. *Dialoguer sur le corps et la violence, un pas vers la prévention : guide philosophique*, éd. Le Loup de Gouttière, Québec, 314p.
- Daniel, Marie-France. 2006 « Une éducation « globale à la sexualité pour favoriser chez les enfants un comportement responsable ? ». *Revue préscolaire*, janvier, Vol. 44, no 1, p10-13.
- Diener Ed, Martin E.P. Seligman. 2002. « Very happy people ». *Psychological Science*, Vol. 13, no 1, (January), p. 81-84.
- Dorais, Michel, et Simon-Louis Lajeunesse. 2003. « Intimité à vendre : comment devient-on travailleur du sexe ? ». *Sociologie et sociétés*, Vol 35, no 2, (Automne), p. 121-138.
- Dorais, Michel. 2006. *Jeunes filles sous influence : Prostitution juvénile et gangs de rue*, coll. « Des hommes et des femmes en changement », Montréal : VLB (Victor-Lévy Beaulieu), 113p.
- Dufour, Rose. 2005. *Je vous salue Marion, Carmen, Clémentine, Eddy, Jo-Annie, Nancy, Jade, Lili, Virginie, Marie-Pierre* coll. Le point zéro de la prostitution, Sainte-Foy : Éditions MultiMondes 646 p
- Dufour, Rose. 2007. « *Faire de la recherche, c'est déjà intervenir* » sous la dir. de Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.95-116.
- Dunlap, Eloise, Andrew Golub et Bruce D. Johnson. 2003. « Girls' sexual development in the inner city: from compelled childhood sexual contact to sex-for-things exchanges ». *Journal of Child Sexual Abuse*, vol. 12, no 2, p. 73-96.
- Foucault, Michel 1976. *La volonté de savoir*, tome 1 Histoire de la sexualité, éd. Gallimard, Paris, 211p.
- Fleury Évelyne et Chantal Fredette. 2002. *Guide d'animation et d'accompagnement de la bande dessinée « Le Silence de Cendrillon »* Montréal, Centre Jeunesse de Montréal
- Fournier, Michèle. 2003. *Jeunes filles affiliées aux gangs de rue à Montréal : cheminements et expériences*, Cahiers de recherche criminologiques no. 39, Montréal : CICC.

- Giddens, Anthony. 2004. *La transformation de l'intimité*, Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes, trad. de l'anglais par Jean Mouchard, coll. « Les incorrects », Paris : Le Rouerge Chambon, 257p.
- Goyette, Martin, et Daniel Turcotte. 2004. « La transition vers la vie adulte des jeunes qui ont vécu un placement : un défi pour les organismes de protection de la jeunesse ». *Revue Service social*, vol. 51, no 1, p. 30-44.
- Guay, Stéphane, Valérie Billette et André Marchand. 2002. « Soutien social et trouble de stress post-traumatique : théories, pistes de recherche et recommandations cliniques ». *Revue québécoise de psychologie*, vol. 23, no 3, p.165-184.
- Guo Jie, Ick-Joong Chung, Karl G. Hill, J. David Hawkins, Richard F. Catalano et Robert D. Abbott. 2002. « Developmental relationships between adolescent substance use and risky sexual behavior in young adulthood ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 31, no 4 (Octobre) p. 354-62.
- Haley Nancy, Élise Roy, Pascale Leclerc, Jean-François Boudreau et Jean-François Boivin. 2004 « Characteristics of adolescent Street Youth with History of pregnancy » *Journal of pediatric and adolescent gynecology*, vol. 17, no 5 (octobre), p. 313-320.
- Haley Nancy, Élise Roy, Pascale Leclerc, Jean-François Boudreau et Jean-François Boivin. 2004. « HIV risk profile of male street youth involved in survival sex ». *Sexual Transmissible infection*, vol. 80, no 6 (décembre), p. 526-530.
- Eleanor, Hanna, Z., Hsiao-ye Yi, Mary C Dufour et Christine C. Whitmore. 2001. « The relationship of early-onset regular smoking to alcohol use, depression, illicit drug use, and other risky behaviors during early adolescence: results from the youth supplement to the third national health and nutrition examination survey » *Journal of Substance Abuse* vol. 13, no 3, p. 265-82.
- Hyde, Justeen. 2005. « From home to street: understanding young people's transitions into homelessness ». *Journal of Adolescence*, vol. 28, no 2 (avril), p. 171-83.
- Lafleur, Isabelle, Marie Drolet. 2003. «Un de perdu, dix de retrouvés! : ou comment les peines d'amour [à l'adolescence] pourraient interpeller le réseau de soutien» *Intervention*, no. 118, p.49-57
- Le Breton, David. 2005. « Approche anthropologique des conduites à risque chez les jeunes », Chap. In Jeunesse à risque, sous la dir. de Denis Jeffrey, David Le Breton et Joseph Lévy, p.17-34, Sainte-Foy (Québec) : Presse de l'Université Laval.
- Le Breton, David. 2004. *L'Interactionnisme symbolique*, coll. « Quadrige », éd. Presses universitaires de France, 247p.
- Lecompte, Yves, Marie-Ève Lapointe, Guillaume Ouellet, Jean Caron, Christian Laval, Emmanuel Stip et Jean Gagné « Vivre dans la rue et la représentation de soi des femmes » *L'Itinérance en question* sous la dir. de coll. Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.333-354
- Levac, Christian, et France Labelle. 2007. *La rue, un chemin tracé d'avance ?* Montréal : Refuge des jeunes de Montréal, 356p.
- Lohéac, Youenn. 2004. *Analyse microéconomique des comportements à risque*. Thèse de doctorat, Paris, Université Paris I Panthéon-Sorbonne 234 p.

- Lussier, Véronique, Monique Morval, Mario Poirier, Pierre Michaud, Robert Letendre, Annie Pelletier et Sophie Gilbert. 2002. « La quête au cœur de l'absence : les réseaux relationnels des jeunes itinérants », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 23, no 3, p.79-103
- Mallett, Shelley, Doreen Rosenthal, Paul Myers, Norweeta Milburn et Mary Jane Rotheram-Borus. 2004. « Practicing homelessness: a typology approach to young people's daily routines ». *Journal of adolescence*, vol. 27, no 3 (juin), p.337-349.
- Manseau, Hélène, *Amour et sexualité chez l'adolescent*. 2007. *Programme qualitatif d'éducation sexuelle chez les jeunes hommes, fondements*, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal, 177p.
- Manseau, Hélène, Lacombe, Élisabeth, 1997. *La grossesse chez les adolescentes en internat : le syndrome de la conception immaculée*, Rapport de recherche, Montréal : Centre Jeunesse de Laval, 206 p.
- Manseau, Hélène, Fanny Lemétayer, Blais Martin, Philippe Benoit Côté. 2007. « La vie et la sexualité dans la rue, comprendre pour mieux intervenir auprès des jeunes » *L'Itinérance en question* sous la dir. de coll. Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.57-76
- Martijn, Claudine, et Louise Sharpe. 2006. « Pathways to youth homelessness », *Social science & medicine*, vol. 62, no 1 (janvier), p.1-12.
- Mercier, Céline, Ellen Corin et Sophie Alarie. 1999. *Parcours de réinsertion chez des personnes sans abri, alcooliques et toxicomanes*, Rapport de recherche, Verdun : Centre de recherche de l'hôpital Douglas, 95 p.
- Milburn, N.G, Rotheram-Borus Mary, Batterham P, Brumback B, Rosenthal D et Mallett S. 2005. « Predictors of close family relationships over one year among homeless young people ». *Journal of Adolescence*, vol. 28, no 2 (avril), p.263-275.
- Moïse, Jacques. 2002. *Adolescence, initiation et prostitution*. Montréal : Édition du Mistral, 93 p.
- Mounier, Carrie, et Estela Andujo. 2003. « Defensive functioning of homeless youth in relation to experiences of child maltreatment and cumulative victimization ». *Child abuse & neglect*, vol. 27, no 10 (octobre), p.1187-1204.
- Noell, John, Paul Rohde, John Seeley et Linda Ochs. 2001. « Childhood sexual abuse, adolescent sexual coercion and sexually transmitted infection acquisition among homeless female adolescents ». *Child abuse & neglect*, vol. 25, no 1 (janvier), p. 137-148
- Novoa Roberto A., Danielle C. Ompad, Yinfeng Wu, David Vlahov, Sandro Galea. 2005. « Ecstasy use and its association with sexual behaviours among drugs users in New York City ». *Journal of Community health*, vol. 30, no. 5, p. 331-343
- Nyamathi, Adeline, Suzanne Wenzel, Colleen Keenan, Barbara Leake, et Lillian Gelberg. 1999. « Associations between homeless women's intimate relationships and their health and well-being ». *Research in Nursing and Health*, vol. 22, no 6 (décembre), p. 486-495.
- Nyamathi, Adeline, Suzanne L. Wenzel, Jana Lesser, Jacquelyn Flaskerud, et Barbara Leake. 2001. « Comparison of psychosocial and behavioral profiles of victimized and nonvictimized homeless women and their intimate partners ». *Research in Nursing and Health*, vol. 24, no 4 (août) p. 324-335.

- Paillé, Pierre et Alex Mucchielli. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* Paris : A. Colin, 211 p.
- Pandit, Naresh R. 1996. « The Creation of Theory: A Recent Application of the Grounded Theory Method » *The Qualitative Report*, vol. 2, no 4 (décembre), 1996, (document HTML)
- Parazelli, Michel. 2002. *La rue attractive parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 358 p.
- Perreault, Marc, et Bibeau Gilles. 2003. *La Gang, une chimère à apprivoiser, Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*, Montréal : Boréal, 391 p.
- Peterson, Christopher, Steven F. Maier et Martin E. P. Seligman. 1993. *Learned Helplessness, a Theory for the Age of Personal Control*, éd. Oxford University Press, p.359
- Peterson, Christopher, Nansook Park, 2005. « Classification et evaluation des forces du caractère », traduit de l'américain « Classifying and measuring character strengths » par Léandre Bouffard *Revue Québécoise de Psychologie* Vol 26, no.1, p.23-40.
- Pettier Jean-Charles. 2000. *La philosophie en éducation adaptée : utopie ou nécessité ?* Thèse en sciences de l'éducation, Strasbourg II, oct. 2000
- Poirier, Marie-Claude, Lucie Mandeville, 2005. « Une « entrée » positive : intégration de la psychologie positive et de la psychologie des relations humaines », *Revue Québécoise de Psychologie* Vol 26, no.1, p.23-40.
- Poirier, Mario, Véronique, Lussier, Robert Letendre, Pierre Michaud, Monique Morval, Sophie Gilbert et Annie Pelletier. 1999. *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants*. Rapport de recherche, (CQRS).
- Poirier, Mario, Françoise Marcil, Jérôme Guay. 2007. « La prévention de l'itinérance et l'autonomisation des jeunes placés en centre jeunesse » *L'itinérance en question* sous la dir. de coll. Shirley Roy et Roch Hurtubise, coll. Problèmes sociaux et interventions sociales, éd. Presses de l'Université du Québec à Montréal. p.291-310.
- Proulx Marie-Claude, Fracine Gratton. 2006. « Processus suivi par les pairs aidants lors de leur expérience auprès d'adolescents suicidaires : une étude exploratoire ». *Santé mentale au Québec*, vol. 31, no. 1 p.145-168.
- Purdie Valerie, Geraldine Downey. 2000. « Rejection Sensitivity and Adolescent Girls' Vulnerability to Relationship-Centered Difficulties ». *Child Maltreatment*, vol. 5, no. 4 p.338-349.
- Rees, Daniel I, Laura M. Argys et Susan L. Averett. 2001. « New evidence on the relationship between substance use and adolescent sexual behavior ». *Journal of economic health*, vol. 21, no 6 (novembre), p. 835-845.
- Reid, Shyanne, Helene Berman, et Cheryl Forchuk. 2005. « Living on the streets in Canada: a feminist narrative study of girls and young women ». *Issues in Comprehensive Pediatric Nursing*, vol. 28, no. 4 (octobre-décembre), p. 237-256.
- Ric François. 1996. « L'Impuissance acquise (learned helplessness) chez l'être humain : Une présentation théorique ». *L'Année psychologique*, vol. 96, no 4, p.677-702.
- Rosenthal Doreen, Shelley Mallett, Paul Myers. 2006. « Why do homeless young people leave home ? » *Australian and New Zealand Journal of public health*, vol. 3, no 3 (juin), p. 281-285.

- Roy, Élise, Nancy Haley, Nicole Lemire, Jean-François Boivin, Pascale Leclerc et Jean Vincelette. 1999. « Hepatitis B virus infection among street youths in Montreal ». *CMAJ*, vol. 161, no 6 (septembre), p. 689-693.
- Roy, Élise, Nancy Haley, Pascale Leclerc, Nicole Lemire, Jean-François Boivin, Jean-Yves Frappier et Christiane Claessens. 2000. « Prevalence of HIV infection and risk behaviours among Montreal street youths ». *International Journal of STD and AIDS*, vol. 11, no 4 (avril), p. 241-247.
- Roy, Élise, Nancy Haley, Pascale Leclerc, Lyne Cédras, Lucie Blais et Jean-François Boivin. 2003. « Drug Injection Among Street Youths in Montreal : Predictor of Initiation ». *Journal of Urban Health*, vol. 80, no 1 (mars), p. 92-105.
- Roy, Élise, Nancy Haley, Pascale Leclerc, Lyne Cedras, Amy E Weber, Christiane Claessens et Jean-François Boivin. 2003. « HIV incidence among street youth in Montréal, Canada » *AIDS*, vol. 17, no. 7 (mai), p. 1071-1075.
- Roy, Élise, Nancy Haley, Pascale Leclerc, Barbara Sochanski, Jean-François Boudreau et Jean-François Boivin. 2004. « Mortality in a cohort of street youth in Montreal ». *Jama*, vol. 292, no 5 (août), p. 569-574.
- Santinelli John, Leah Robin, Nancy D. Brener, Richard Lowry. 2001. « Timing of Alcohol and other Drug Use and Sexual Risk Behaviors Among Unmarried Adolescents and Young Adults ». *Family Planning perspectives*, vol. 33, num. 5, (sept), p.220-205
- Schnarch, David. M. 1991. *Constructing the Sexual Crucible, an integration of sexual and marital therapy*, New-York: Norton and Company, 636 p.
- Schneider Barry H. Et Nicholas G. Tessier. 2007. « Close Friendship as Understood by Socially Withdrawn, Anxious Early Adolescents ». *Child Psychiatry and Human Development*, vol. 38, p.339-351
- Singer Merrill C., Pamela I. Erickson, Louise Badiane, Rosemary Diaz, Dugeidy Ortiz, Traci Abraham, Ana Marie Nicolaysen. 2006. « Syndemics, sex and de city: Understanding sexually transmitted diseases in social and cultural context ». *Social Science and Medecine*, vol. 63, p.2010-2021
- Sly, David F., David Quadagno, Dianne F. Harrison, Isaac Eberstein et Kara Riehman. 1997. « The association between substance use, condom use and sexual risk among low-income women ». *Family Planning Perspective*, vol. 29, no 3 (mai-juin), p. 132-136.
- Solorio, Rosa M, Norweeta G Milburn, Robert E Weiss. et Philip J. Batterham. 2006. « Newly homeless youth STD testing patterns over time ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 39, no 3 (septembre) p. 443.
- Steensma, Colin, Jean-François Boivin, Lucie Blais et Élise Roy. 2005. « Cessation of Injection Drug Use Among Street-Based Youth ». *Journal of urban health*, vol. 82, no 4 (décembre), p. 622-637.
- Stein A., Judith, Leslie Michelle Burden et Adeline Nayamathi. 2002. « Relative contribution of parent substance use and childhood maltreatment to chronic homeless, depression, and substance abuse problems among homeless women : mediating roles of self-esteem and abuse in adulthood ». *Child abuse and neglect*, vol. 26, p. 1011-1027



- Stewart, Angela J M.S., Mandy M.S Steiman, Ana Mari Cauce, Bryan Cochran, Les B Whitbeck et Dan R Hoyt. 2004. « Victimization and Posttraumatic Stress Disorder Among Homeless Adolescents ». *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, vol. 43, no. 3 (mars), p. 325-331.
- Strauss, Anselm, et Isabelle Baszanger. 1992. « Une perspective en termes de monde social », Chap. In *La trame de la négociation : sociologie qualitative et interactionnisme*, trad. Baszanger coll. « Logiques sociales », Paris L'Harmattan, 319p.
- Sullivan, Greer, Audrey Burnam, Paul Koegel et Jan Hollenberg. 2000. « Quality of life of homeless persons with mental illness: results from the course-of-homelessness study ». *Psychiatric Services*, vol. 51 no 9 (septembre), p.1135-1141.
- Tapert Susan F., Gregory A. Aaron, Georganna R. Sedlar, Sandra A. Brown. 2001. « Adolescent Substance Use and Sexual Risk-Taking Behavior ». *Journal of adolescent health*, vol. 28, p.181-189.
- Tarasuk, Valerie, Naomi Dachner et Li Jinguang. 2005. « Homeless Youth in Toronto are Nutritionally Vulnerable ». *The journal of nutrition*, vol. 135, no 8 (août), p.1926-1933
- Taubman, Ben-ari O. 2004. « Intimacy and risky sexual behavior--what does it have to do with death? » *Death studies*, vol. 28, no 9 (novembre), p. 865-887.
- Tozzi Michel. 2001 « Philosophie et élèves en difficultés » " Diotime l'Agora n°9, mars, CRDP Languedoc-Roussillon et EAN.
- Thorngren, Jill M. et Teresa M. Christensen. 1999. « An Interview with David Schnarch », *The Family Journal : Counseling and therapy for couples and families*, vol. 7 no 2, p. 197-194.
- Tyler, Kimberly A et Ana Mari Cauce. 2002. « Perpetrators of early physical and sexual abuse among homeless and runaway adolescents ». *Child Abuse and Neglect*, vol. 26, no. 12 (décembre) p. 1261-1274.
- Vallerand, Robert J, (dir. pub) 1994. *Les Fondements de la psychologie sociale*, 2<sup>ème</sup> éd. Boucherville (Qué) : éd. Gaëtan Morin éd., 888p.
- Warr, Deborah J, Priscilla M. Pyett P.M. 1999. « Difficult relations : sex work, love and intimacy ». *Sociology of Health and Illness*, vol. 21, no 3 (mai), p. 290-309.
- Weber, Amy E., Jean-François Boivin, Lucie Blais, Nancy Haley, Élise Roy. 2004. « Predictors of Initiation Into Prostitution among Female Street Youths ». *Journal of Urban Health*, vol. 81, no 4 (décembre), p. 584-595.
- Weber, Amy E., Jean-François Boivin, Lucie Blais, Nancy Haley, Élise Roy. 2002. « HIV Risk Profile and Prostitution Among female Street Youths ». *Journal of Urban Health*, vol. 79, no 4, (décembre), p.525-535.
- Wenzel, Suzanne L. Joan S. Tucker P, Marc N. Elliott, Katrin Hambarsoomians, Judy Perlman, Kirsten Becker, Crystal Kollross, et Daniela Golinelli. 2006. « Toward a more comprehensive understanding of violence against impoverished women ». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 21 no 6, (juin), p. 820-839.

- Whitbeck, Les B, Chen Xiaojin, Hoyt Dan R, Tayler Kimberly A, Johnson D, Kurt. 2004. « Mental disorder, subsistence strategies, and Victimization Among Gay, Lesbian, and Bisexual Homeless and Runaway Adolescents ». *Journal of Sex Research*, vol. 41, no 4 (novembre), p. 329-342.
- Wright, Nat, Nicola Oldham, Katharine Francis, et Lesley Jones. 2006. « Homeless drug users' awareness and risk perception of peer "Take Home Naloxone" use - a qualitative study ». *Substance Abuse Treatment Prevention and Policy*. vol. 2, no 1 (octobre), p. 1-9.